



LISTE DES PERSONNAGES

GÉRARD LAUNOY, 28 ans.
PHILIPPE DU RYER, 40 ans.
OLIVIER THOURET, 19 ans.
CHARLES MORIN, 27 ans.
LE PÈRE ANDRÉ, 50 ans.
FRANÇOISE, 24 ans.
MADAME THOURET, 52 ans.
ANTOINETTE RAYMOND, 24 ans.
LUCIE GAUVIN, 28 ans.
MADAME LETELLIER, 55 ans.
MARIANNE DU RYER, 30 ans.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA GRACE

ACTE PREMIER

Un petit salon chez M^{me} Thourct ; au fond une porte, celle de l'antichambre ; à droite une porte donnant accès au grand salon ; à gauche la fenêtre par laquelle on aperçoit au delà d'un dédale de toits le Trocadéro.

SCÈNE I

MADAME THOURET, MADAME LETELLIER,
puis FRANÇOISE

(Pendant le début de la scène, on entend Françoise qui chante dans la pièce à côté la fin de la « Choeclure » de Debussy.)

... « Il mit doucement la main sur mon épaule et il me regarda d'un regard si tendre que je baisai les yeux avec un frisson... »

MADAME LETELLIER

Vous avez vu le sujet de la nouvelle pièce aux Escholiers ? Ils ne savent plus qu'inventer ; mais cette fois cela passe les bornes. Et l'on affirme que l'auteur est (avec ironie) une femme du monde !

FRANÇOISE, qui s'est rapprochée.

La joie du sacrifice est exclusive de toute récompense.

GÉRARD, avec reproche.

Tu as écouté.

FRANÇOISE, à Antoinette.

Tu ne sais pas ce qu'il veut dire ; et moi je l'ai deviné ; il veut que plus tard (elle éclate en sanglots) tu me persuades de ne pas rester fidèle à sa mémoire... Ah ! ne dis plus un mot ; ces prévisions sont atroces, et la pensée de la mort n'est pas de celles qui font vivre (à Gérard). Viens, mon aimé. Je vais t'installer sur le balcon (elle conduit Gérard jusqu'au balcon et l'y installe, puis elle revient après avoir fermé la fenêtre).

ANTOINETTE

Je ne comprends pas. Quelle est cette histoire de sacrifice ?

FRANÇOISE, avec un rire amer.

Naturellement tu ne comprends pas, parce que tu me connais et que tu sais. L'acte de charité suprême, le sacrifice dont il parle avec émotion est en réalité l'acte le plus égoïste de ma vie. Il ne sait pas le désir effréné, irrésistible, qui me portait vers lui.

ANTOINETTE

Je me souviens de ces dissimulations qui me surprenaient...

FRANÇOISE

Il ne sait pas que je serais morte plutôt que de ne pas devenir sienne, ne fût-ce qu'une heure.

ANTOINETTE, avec surprise.

Quoi, jamais tu n'as révélé ta passion, même lorsque tu étais dans ses bras ?

FRANÇOISE

Souviens-toi de l'angoisse que j'éprouvais dans ces moments-là... et puis je résistais à mon désir, je n'osais pas redemander ses caresses, de peur de lui sembler impure. Celle qu'il aime en moi est une étrangère chaste et craintive que je ne connais pas ; j'ai frémi le jour où pour la première fois j'ai compris quelle image étrange il se faisait de moi et aimait à ma place. Et puis, poussée par je ne sais quelle puissance irrésistible, je me suis appliquée de toutes les forces de mon être à ressembler à cette image infidèle. La comprends-tu maintenant ma douleur ? comprends-tu ce que c'est pour moi que d'être obligée de mentir à moi-même, et de mentir à celui que j'aime mieux que moi-même, alors que la sincérité est peut-être le seul devoir que j'aie jamais compris, le seul que j'aurais voulu pratiquer ?

ANTOINETTE

Qu'importe au fond ? les âmes ne sont-elles pas toujours impénétrables les unes aux autres ? A

quoi bon vouloir être connue telle qu'on est ? et sais-tu donc si bien toi-même ce que tu es ?

FRANÇOISE

Hélas !

ANTOINETTE

Crois-moi ; la vie est simple pour qui ne raffine pas ainsi sur ses sentiments. Il ne faut pas tant en demander à l'amour.

FRANÇOISE

Il y a des heures où il me semble que l'amour ne peut pas résister au mensonge.

ANTOINETTE, la regardant.

Es-tu bien sûre qu'il résiste toujours aux réalités ? (Un silence ; la fenêtre se rouvre.)

GÉRARD

Il commence à faire froid.

ANTOINETTE, se levant.

Cette fois il faut que je parte. Je tâcherai de revenir bientôt (Françoise l'accompagne jusqu'à la porte ; Gérard s'assied).

SCÈNE V

FRANÇOISE, GÉRARD

GÉRARD

J'aime le franc visage de ton amie : mais pourquoi semblait-elle ne pas comprendre mes paroles ?

FRANÇOISE

Je ne sais.

GÉRARD

Elle ne mesure pas la portée de ton sacrifice.

FRANÇOISE

Ah ! ne parle pas toujours de cela (hardiment). Je ne me sacrifiais pas, puisque je t'aimais.

GÉRARD

Il y a tant de manières d'aimer !

FRANÇOISE, douloureusement.

Je commence à le croire.

GÉRARD

Que veux-tu dire, ma chérie ? Je crains de te comprendre.

FRANÇOISE, vivement.

Non, non.

GÉRARD

Pourquoi vouloir effacer le reproche voilé qui perçait dans tes paroles? Va, j'avais souvent deviné ta répugnance pour...

FRANÇOISE

Pour?

GÉRARD

Pour l'amour physique. Quand tu te dérobaux à mon étreinte tu dévoilais la pureté foncière de ton être... Et c'est depuis que j'ai compris tout ce que tu valais... Françoise, j'aime ta chasteté pres- que farouche.

FRANÇOISE, à elle-même.

C'est trop affreux...

GÉRARD

Je puis tout te dire maintenant, jadis il me sem- blait découvrir en toi je ne sais quelle ardeur étrange qui me blessait. Combien je me trompais!

FRANÇOISE, faiblement.

Oui.

GÉRARD

Va, tu ne sais pas quelle collaboratrice tu as été pour moi dans cette œuvre de purification qui s'accomplit en moi.

FRANÇOISE

Parlons d'autre chose, veux-tu?

GÉRARD

Un mot seulement. Cette confession que tu as exigée de tout mon passé détestable m'a forcé à regarder en face tout le mal que j'ai fait, tout le mal que je me suis fait.

FRANÇOISE, malgré elle.

Que sais-tu donc, malheureux, de cette curiosité qui me poussait à connaître ta vie? (Se forçant à prendre un ton de plaisanterie.) Qui sait si je ne suis pas une perverse?

GÉRARD, qui ne l'a pas écoutée.

A l'instant je regardais ces enfants qui jouaient sous les marronniers, et je me disais: Ces enfants sont-ils déjà impurs? mon Dieu, est-il possible que la malédiction des siècles soit sur eux, et que déjà l'esprit de luxure soit à l'œuvre au fond de leurs cœurs ambigus?

FRANÇOISE

Tu te fais du mal, mon chéri; tu ne devrais pas tant parler.

GÉRARD

Je ne t'ai jamais dit comment le désir s'est révélé à moi (se troublant), et peut-être ne devrais-je pas te raconter cela. Ces enfants qui jouaient au jardin

m'ont rappelé celui qui jadis a éveillé en moi la passion dormante. J'avais seize ans. C'était le fils d'une amie de ma mère ; lorsque je le vis pour la première fois il avait encore de grandes boucles blondes, et ses yeux bleus souriaient ; il parlait peu, et sa mère se plaignait quelquefois qu'il ne fût pas intelligent. Le message de ces yeux profonds, il me semble que je le comprends maintenant. Mais alors je me sentis troublé jusqu'au fond de l'âme par la pureté mystérieuse de ce regard... et cependant, hélas ! cette pureté n'éveillait en moi que des pensées impures... J'ai tort de te dire cela, ma pauvre Françoise... je ne lui parlais jamais, et j'avais peur qu'on ne surprît la tendresse équivoque que je lui portais. Je ne savais moi-même au juste ce que je voulais ; je ne me comprenais pas, et cependant je sentais que l'amour m'était révélé. Il mourut à onze ans, je pleurai... Se pourrait-il qu'au fond des plus troubles désirs il y eût toujours l'attribut invincible et caché de la pureté ?

FRANÇOISE, secouant la tête.

Non, non, le désir se détruit lui-même et renaît de sa propre destruction pour se détruire encore, il est l'éternelle fièvre, l'éternelle angoisse. La lamentable et piètre tragédie, seule la mort la termine.

GÉRARD, avec douceur.

La mort n'est peut-être qu'un commencement (un silence. Il reprend). Va, plus la vie charnelle et

vaine que j'ai vécue me devient étrangère, plus je me convaincs que le monde auquel j'aspire et pour lequel je me sens fait n'est pas celui-ci.

FRANÇOISE, avec âpreté.

Cette existence ne serait alors qu'une épreuve préparatoire imposée à nos volontés inexpertes, par je ne sais quel maître exigeant et fantasque ? Est-ce donc relever à tes yeux la valeur de la vie que d'en faire un concours institué par quelque pédant inoccupé ? (Avec une douleur contenue et profonde.) Non, non, ceux qui prennent la vie au tragique, et ce sont les seuls qui vaillent, ceux qui ont connu le frisson épouvantable du risque, savent bien qu'il n'y a pas d'autre existence que la nôtre. Il n'y a qu'une partie à jouer : tant pis pour qui la perd.

GÉRARD, mystérieusement.

Puisse Celui que tu méconnaissais te révéler un jour la folie de ta présomption et de ton blasphème, Françoise.

FRANÇOISE

Mon pauvre ami, je crains bien d'avoir passé l'âge de la conversion.

GÉRARD, avec effroi.

Qu'est-ce qui t'aurait fait cette vieillesse d'âme prématurée ?

FRANÇOISE, détournant la conversation.

Je ne t'ai pas encore dit que j'ai écrit ce matin aux deux médecins de là-bas. J'avais songé d'abord à aller moi-même sur les lieux ; mais je ne puis me résigner à te laisser seul.

GÉRARD, profondément.

Qu'importe ! et pourquoi venir rappeler ces détails infimes ? Il faut qu'avant l'adieu nous ayons eu une fois au moins le courage de nous regarder en face.

FRANÇOISE, avec effroi.

Non, à quoi bon ?

GÉRARD, avec tendresse.

Ma pauvre Françoise, crois-tu donc que je t'en veuille de rester étrangère à cette foi qui lentement s'est enracinée en moi ? Elle est, cette foi, le don imprévisible d'une puissance spirituelle inconnue, qui a entendu l'appel de ma misère et de mon impureté ; elle est une grâce...

FRANÇOISE, se souvenant.

Une grâce...

GÉRARD

Elle est le témoignage vivant de celui dont elle émane : elle porte son sceau. Mais (avec une tendresse infinie) l'incroyante qui s'est sacrifiée sans espoir de

récompense, crois-tu donc qu'elle ne puisse pas compter sur la miséricorde infinie ?

FRANÇOISE, écoeuvrée.

La miséricorde... Il y a des pauvres qui n'acceptent pas l'aumône.

GÉRARD

Va, l'ingénuité sublime de ton sacrifice reste entière ; et cela seul importe. Malgré toi tu t'es laissé pénétrer par l'esprit de charité qui souffle à travers le monde et qui le rendra digne de la clémence divine.

FRANÇOISE

Le pardon est fait pour les âmes médiocres et flottantes ; pour les autres, pour celles qui ont choisi librement et pour toujours, le pardon est un outrage.

GÉRARD

Mon Dieu, faites qu'elle s'humilie devant votre toute-puissance.

FRANÇOISE

Dieu même ne peut pas forcer l'amour.

SCÈNE VI
LES MÊMES, OLIVIER

OLIVIER, allant à Gérard.

Comment vous sentez-vous maintenant, Gérard ?

GÉRARD, souriant.

Mieux, mon ami, mieux.

OLIVIER

Maman n'est pas encore remise de son émotion ; elle m'a envoyé aux nouvelles.

GÉRARD

Ne parlons plus de ces misères. Ce qui doit être sera, à quoi bon se tourmenter ainsi et se lamenter ? La maladie poursuivra son œuvre, quoi qu'on fasse.

OLIVIER

Quel est ce pessimisme ? et toi, Françoise, tu laisses Gérard se décourager ainsi ? (Geste de Françoise.) Vous devez vouloir guérir, et vous guérirez.

GÉRARD

Le besoin de vivre, je ne l'éprouve plus (Françoise jette à Olivier un regard désespéré).

OLIVIER

Je ne vous comprends pas. La vie ! toutes les possibilités merveilleuses d'action et d'enthousiasme que ce mot suggère, vous les abdiquez de gaieté de cœur ?

GÉRARD

La vérité ne peut pas être dans l'action qui disperse et avilit. C'est dans la concentration fervente de l'âme éperdue d'amour et de vénération que j'aperçois le bien auquel j'aspire.

FRANÇOISE, avec une tristesse amère.

Gérard est devenu un mystique.

GÉRARD

On ne devient pas mystique ; et je découvre des semences de religion dans toutes les folies de mon passé. Mais je ne pourrais plus accepter maintenant les distractions perpétuelles de cette vie (il ferme les yeux).

FRANÇOISE, à mi-voix, à Olivier.

N'est-il pas méconnaissable ?

OLIVIER, avec ardeur.

Mais les religions comme la vôtre ne sont pas de celles qui rendent la vie meilleure.

GÉRARD

La vie ne peut pas être rendue meilleure par les seules forces de l'homme.

OLIVIER

Soit, mais les fois conquérantes et agissantes ne valent-elles pas mieux que celle du mystique perdu dans son extase ?

GÉRARD

Le choix ne m'a pas été laissé.

OLIVIER

Mais jamais encore je ne vous ai entendu parler ainsi... et pourtant je soupçonnais derrière vos paroles la germination mystérieuse d'une croyance. Je vous aime mieux, Gérard, d'être croyant ; (avec regret) si j'avais votre foi, que ne ferais-je pas ! Mais hélas ! la grâce qui semble vous avoir touché, je l'attends encore.

FRANÇOISE

Ce qui ne t'empêche pas de prendre part à toutes les manifestations cléricales. La sincérité n'est pas au nombre des vertus de ton parti.

OLIVIER, la regardant.

Qui donc peut se dire entièrement sincère ? Et n'est-il pas permis de lutter simplement pour ce qu'on aime et ce qu'on révère ? (S'animant.) Suis-je responsable d'un scepticisme que toute l'éducation funeste que j'ai reçue a travaillé à implanter en moi ? et devrai-je toute ma vie en porter le poids ? D'ailleurs, plus la foi est vivace et moins le mérite

est grand. Honneur à ceux qu'enflamme la seule beauté de l'idée !

GÉRARD

Olivier, je sens percer sous vos paroles l'inquiétude de Dieu.

OLIVIER, avec émotion.

Qui pourrait dire les heureux effets spirituels de la maladie ! Peut-être Dieu ne se révéla-t-il qu'aux faibles et aux infirmes.

FRANÇOISE

Réverie d'homme bien portant !

OLIVIER

Pourquoi la maladie ne développerait-elle pas en nous des sens spirituels étrangers à l'homme normal ?

FRANÇOISE

On voit que tu ne sais guère ce que c'est qu'un cerveau, et combien la cause la plus légère suffit à en troubler le fonctionnement.

OLIVIER

Tu parles de la pensée comme un horloger d'une pendule.

GÉRARD, perdu dans ses méditations.

Si la maladie était toujours un bien et portait toujours avec elle sa justification spirituelle !...

OLIVIER

Quelqu'un a dit que la cause réelle d'un mal ne pouvait jamais être d'ordre physique.

FRANÇOISE

Mes pauvres amis, vous déraisonnez.

OLIVIER

Tu pourrais appeler ton ami Du Ryer à la rescousse, il nous parlerait un peu du tube digestif.

GÉRARD

Si c'était vrai pourtant ! (Avec extase.) Si toutes les misères physiques que nous subissons en gémissant avaient leur raison d'être dans un ordre supérieur et invisible, et n'étaient jamais que les instruments d'une sagesse providentielle...

FRANÇOISE

Épargne-moi ce langage de catéchisme. Je vois que tu es fatigué ; tu devrais te recoucher.

OLIVIER, souriant.

Écoutez pour une fois le langage de cette impie.

FRANÇOISE

Appelle-moi dès que tu auras besoin de moi (il sort).

SCÈNE VII

FRANÇOISE, OLIVIER

FRANÇOISE, anxieusement.

Comment le trouves-tu ? bien changé, n'est-ce pas ?

OLIVIER

Ce qui me surprend surtout, c'est cet affleurement soudain de tout ce qu'on ne faisait que pressentir en lui.

FRANÇOISE, amèrement.

J'ai pu suivre, hélas, le développement graduel de son mysticisme.

OLIVIER

Pourquoi te lamentes-tu de voir s'éveiller en lui une foi dont nous aurions si grand besoin ?

FRANÇOISE

Comment regretterais-je de ne pas partager ses illusions ? Je ne suis point encore tombée si bas. Mais il ne s'agit pas de cela. Dans ce dégoût de la vie où il croit voir la nostalgie d'un autre monde, je ne lis que trop clairement l'approche de l'anéantissement ; et ses aspirations à l'immortalité ne sont pour ma raison impartiale que les flambées illusives d'un cœur qui va s'éteindre.

FRANÇOISE

Je me souviens maintenant de ton visage surpris. Mon pauvre chéri ! Tout cela me semblait si naturel.

OLIVIER, douloureusement.

Je sais... Ces vers, Gérard les connaît-il ?

FRANÇOISE, de nouveau hostile.

Quo t'importe ?

OLIVIER

Il y a des accommodements avec la sincérité.

FRANÇOISE

Gérard est un malade ; je suis obligée de le ménager. Penses-tu que je ne préférerais pas tout lui dire ?

OLIVIER

Quand il se rétablira...

FRANÇOISE

Hélas ! se rétablira-t-il ?

OLIVIER

Il en entendra de belles !

FRANÇOISE

A quoi rime cette ironie ? voudrais-tu donc me voir prolonger une dissimulation que tout à l'heure

tu me reprochais ? Que signifient ces contradictions ?... et d'ailleurs je ne sais pourquoi je me préoccupe de tes avis, après tes diatribes de tout à l'heure et quand tu ne sais rien de ce qui s'est passé.

OLIVIER

Ah ! il y a des choses que j'ignore ?... (Un silence.) Je n'ai rien à te répondre. Ta situation est de celles qui n'ont pas d'issue ; tu n'auras jamais le courage de lui infliger la déception profonde qu'il éprouverait à te voir telle que tu es, et d'autre part il est fatal qu'un jour ta nature reprenne le dessus et qu'il s'aperçoive de sa méprise.

FRANÇOISE

Sa méprise ! ah ! non, cela jamais ! Sa méprise...

OLIVIER

On dirait que ce mot prend pour toi un sens plus profond (elle ne répond pas). Rassure-toi, la réalité est au-dessus des dilemmes dans lesquels nous prétendons l'emprisonner. Qui sait si dans trois mois tu existeras encore pour lui ?

FRANÇOISE, avec effroi.

Que veux-tu dire ?

OLIVIER

Comment celui qui vit en Dieu aurait-il encore un regard pour une créature misérable et rebelle telle que toi ?

OLIVIER

Qui donc es-tu pour juger et pour nier ? d'où tiens-tu cette science de la vie et de la mort ? Est-ce dans les laboratoires qu'on l'acquiert ? Pourquoi (avec ardeur), pourquoi donc l'ordre physique ne serait-il pas l'expression symbolique et imparfaite d'un autre ordre ? pourquoi l'illusion serait-elle toujours du côté de ceux qui croient et qui espèrent ? de quel droit interdis-tu à Dieu d'imprimer aux misères même de notre corps une signification spirituelle qui les ennoblisse et les transfigure ? C'est une pauvre sagesse que celle qui prétend imposer des bornes à la puissance divine.

FRANÇOISE

Ce Dieu que tu défends si bien, tu n'oserais pas affirmer qu'il existe. Et mieux valent peut-être mes négations que ton dilettantisme.

OLIVIER

Qu'entends-tu par mon dilettantisme ?

FRANÇOISE

Cette attraction esthétique qu'exerce la foi sur les âmes incroyantes et molles comme la tienne. Quand la religion n'est pas pour vous un simple moyen de gouvernement, elle dégénère jusqu'à n'être plus qu'une parure spirituelle ; mais jamais, mais en aucun cas vous ne la traitez comme une réalité.

OLIVIER, s'emportant.

Quand même une foi comme celle de Gérard serait une illusion, elle serait plus respectable que votre vérité.

FRANÇOISE

Ah ! tu le reconnais donc. Ce respect de la vérité qui nous reste, à nous, les sensuelles et les désemparées, vous ne le possédez même plus. Dégoûtés de la réalité, incapables de la regarder en face, vous vous tissez je ne sais quelle doctrine d'illusion qui jette sur votre lâcheté un voile d'idéalisme. Nous valons mieux que vous, car nous nous refusons à voir le monde autre qu'il n'est et nos âmes meilleures qu'elles ne sont. La sincérité...

OLIVIER, acerbe.

C'est la seconde fois que tu prononces ce mot aujourd'hui. Est-ce à toi à parler de sincérité, à toi qui pour plaire à ton mari as dissimulé les désirs impurs dont ton cœur était plein ?

FRANÇOISE

Olivier !

OLIVIER

Oh, n'as-tu pas toujours été franche avec moi ? — A toi qui, jouant à l'épouse chaste, à la femme cérébrale et glacée, lui as caché les hantises malsaines et les imaginations dépravées où tu t'es toujours complu ?

FRANÇOISE, en larmes.

Olivier, que t'ai-je fait pour que tu me parles de la sorte ? est-ce ainsi que tu réponds à ma tendresse ? faut-il qu'au seuil d'une vie d'épreuves dont je n'aperçois pas le terme, j'entende ces paroles atroces, et que ce soit toi qui me les adresses ?

OLIVIER, durement.

Ne sont-ce pas des vérités ?

FRANÇOISE

Que sais-tu de ce que j'ai souffert ? Que sais-tu des nuits d'insomnie et d'angoisse par lesquelles j'ai passé ?

OLIVIER

Je n'ai pas de pitié pour toi, tu ne fais que récolter ce que tu as semé.

FRANÇOISE

Fais-moi grâce de cette rengaine.

OLIVIER

Les livres que tu as lus, les maîtres que tu as eus, les amis dont tu t'es entourée, cette Antoinette avant tout, ta préférée, tout a contribué à faire de toi la créature sensuelle, raisonnante, et présumptueuse dans ses négations que tu es aujourd'hui. Etrangement, les désirs pervers qui te consomment ont trouvé dans (avec ironie) ta raison la plus docile des servantes. Je me souviens des curiosités

détestables que tu allais assouvir dans des dictionnaires de physiologie et de médecine ; on s'émerveillait de te voir si anxieuse de savoir ; en réalité tu cherchais une justification aux exigences... de ta nature. Et je t'évoque revenant du théâtre toute tremblante, secouée de sanglots, obsédée par les tragédies dépravées auxquelles on avait la faiblesse de te conduire, joyeuse au fond de voir partout victorieuse la sensualité même que tu trouvais toute-puissante au fond de ton être. (Voyant Françoise livide.) Ah ! pardon de parler ainsi. Mais crois-tu que je n'aie pas souffert de tout cela ?

FRANÇOISE, avec véhémence.

Et moi, crois-tu que ce soit de gaieté de cœur que je suis devenue celle que tu dis ?

OLIVIER

Je ne veux rien savoir des crises que tu as traversées ; je ne devine que trop ; que n'as-tu jadis eu davantage vis-à-vis de moi la pudeur de certains désirs et de certaines angoisses ! Je me souviens du jour où pour la première fois tu me lus des vers de toi ; c'était dans le jardin à Sèvres, une après-midi de juillet. Cela commençait ainsi :

Bien-aimé, je serai ton esclave impudique ;

et ce vers :

Tes caresses jamais ne seront trop ardentes.

Et tu lisais cela très tranquillement !...

FRANÇOISE

Quoi, c'est là l'avenir qui me serait réservé après mon sacrif... (elle n'achève pas).

OLIVIER

Qu'allais-tu dire ?

FRANÇOISE

Rien, une habitude...

OLIVIER

Que tu le veuilles ou non, les puissances avec lesquelles tu vas avoir à lutter et dont tu n'es peut-être que le jouet inconscient, ne sont pas de celles que ta vie t'a appris à connaître.

FRANÇOISE, farouche.

Je les nie.

OLIVIER

Puisses-tu n'être pas la victime qu'elles se sont réservée !

Rideau.

ACTE III

Le chalet qu'occupent les Launoy à Montana. Salon avec meubles laqués ; pas d'angles. Tout est en fenêtres. On aperçoit la neige brillante sous les réverbères, et au fond le Palace illuminé. On entend indistinctement une musique de bal.

SCÈNE I

FRANÇOISE, MADAME THOURET, GÉRARD
LE PÈRE ANDRÉ

Gérard est étendu à droite, le Père André est assis près de lui. A gauche Françoise et sa mère accoudées à la table causent à mi-voix.

GÉRARD, au père André.

Ainsi votre femme a pris le voile quand elle a été sûre que Dieu vous désignait ?

LE PÈRE ANDRÉ

Elle a senti qu'il le fallait. Mais elle était de ces âmes faibles qui se repentent de leurs meilleures actions parce qu'elles ne s'y reconnaissent pas. Un jour elle a quitté le couvent.

GÉRARD

Qu'est-elle devenue ? vous a-t-elle pardonné son destin ?

LE PÈRE ANDRÉ, rectifiant.

Je ne doute pas que Dieu lui ait pardonné. Tous les jours je prie pour elle.

FRANÇOISE, à sa mère.

Tu as entendu ?

MADAME THOURET

Fais attention. — Doit-on dire mon père ou monsieur à un missionnaire ?

FRANÇOISE

Je n'en sais rien.

GÉRARD

Je vous remercie profondément de votre récit. Vous ne pouvez savoir à quel point il m'a passionné. Ce qui me frappe surtout, c'est la soudaineté de votre conversion.

LE PÈRE ANDRÉ

Rien n'est subit qu'en apparence. En réalité il était arrêté de toute éternité que je reviendrais un jour de mes errements ; sans nul doute, pour une vue plus perçante que la nôtre...

MADAME THOURET, à Françoise.

Quand avez-vous fait sa connaissance ?

FRANÇOISE

Il va y avoir un mois. Gérard avait été frappé de la beauté de son regard, de la puissance de rayonnement, — je cite ses mots, — qui émanait de lui ; que sais-je ? ils se sont parlé ; et maintenant ils ne se quittent plus. Ceci c'est la dernière étape.

MADAME THOURET

Que veux-tu dire ?

FRANÇOISE, tragiquement.

La grâce aura bientôt achevé son œuvre de destruction. Tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai désiré, tout m'a été arraché.

MADAME THOURET

La grâce ?...

FRANÇOISE

Ne savais-tu pas ton gendre touché de la grâce ?

GÉRARD

Ainsi vous êtes décidé à repartir dans une semaine ?

LE PÈRE ANDRÉ

Je suis maintenant rétabli, et je me sens de force à faire encore un voyage ; ce sera le dernier.

GÉRARD

Je ne vous reverrai plus (signe négatif du Père André).

MADAME THOURET

Non ; qu'est-ce que c'est ? je n'arrive plus même à lire le journal, avec les visites, les ventes de charité et le bridge... Mais Françoise y a été avec sa sœur et son beau-frère (Tête de M^{me} Letellier.) Quoi ? c'est mal ?

MADAME LETELLIER

Mais, mon amie, c'est tout bonnement ce qu'on a vu de plus choquant et de plus dégoûtant depuis... depuis des semaines.

MADAME THOURET, résignée.

Ah ? je ne savais pas... D'ailleurs, dès que je me permets d'ouvrir la bouche, mon gendre se moque de moi. Alors je ne dis plus rien.

MADAME LETELLIER, avec volubilité.

C'est tout simplement l'histoire d'un homme qui ne peut plus remplir ses devoirs conjugaux. La femme a-t-elle le droit de prendre un amant ? Voilà la question que l'on débat pendant quatre actes.

FRANÇOISE, survenant.

Vous oubliez de dire que la femme ne veut pas divorcer à cause de l'enfant.

MADAME LETELLIER, sardonique.

C'est une bonne maman.

FRANÇOISE, la regardant en face.

Pourquoi pas ? Qu'est-ce que cela a de contradictoire ?

MADAME THOURET

Françoise, mon enfant...

FRANÇOISE

Expliquez-moi, je vous en prie, chère Madame, pourquoi cela vous scandalise que j'aie été voir cette pièce ?

MADAME LETELLIER

Non, non, je ne dis plus rien... Je me mêle là de ce qui ne me regarde pas...

FRANÇOISE

Expliquez-moi, pour me faire plaisir. Voyons, croyez-vous que j'ignore ces choses-là, croyez-vous.

MADAME LETELLIER

Je ne crois rien... tout ce que je sais, ma chère enfant, c'est qu'il vaudrait mieux, et pour tout le monde, que les jeunes filles fussent un peu moins renseignées.

FRANÇOISE

Madame Letellier, madame Letellier, voyons un peu... J'ai suivi à la Faculté un cours de gynécologie, et vous voulez que les côtés physiques du mariage, de l'amour...

MADAME LETELLIER

Cela n'a rien à faire avec l'amour.

FRANÇOISE, avec ironie.

Ah ? (un silence.)

MADAME LETELLIER

Et puis il n'est pas dit que ce soit bon pour la santé des jeunes filles, toute cette culture intellectuelle (à M^{me} Thouret.) La fille de mon amie Altberger est de nouveau alitée... la deuxième fois de l'hiver...

FRANÇOISE

Permettez-moi de vous dire que vous détournez la question. Le fait est là ; j'ai suivi...

MADAME THOURET

Voyons, Françoise; mon enfant...

FRANÇOISE

Laisse, maman, laisse M^{me} Letellier s'expliquer.

MADAME LETELLIER

Eh bien ! je trouve que ce n'est pas une raison parce que vous savez les choses, pour que vous aliciez écouter des horreurs dans un théâtre. Le monde...

FRANÇOISE

J'attendais le monde. Alors vous trouvez cela bien, vous, cette hypocrisie, cette fausse ingénuité !

Nous avons laissé, disent-ils, notre fille à la maison ; c'est un peu trop raide pour elle. Et pendant ce temps la candide jeune fille lit la pièce dans l'*Illustration*. Oui, mais elle n'est pas exposée aux regards indiscrets ; on n'épie pas son visage pour voir si elle sera blessée, si elle sera choquée. Eh bien, chère Madame, cela m'est égal qu'on m'épie, moi, parce que je sais qu'on ne verra rien, et cela pour cette bonne raison que je ne suis pas choquée.

MADAME LETELLIER

Alors cette situation ne vous choque pas ?

FRANÇOISE, provocante.

Qu'a-t-elle de choquant ? le seul tort de l'auteur est de n'avoir peut-être pas assez précisé (geste épouvanté de M^{me} Letellier) ; les causes de l'état du mari sont peu déterminées.

MADAME LETELLIER

Mon enfant, vous m'épouvantez, vous parlez de ces choses-là avec une aisance, un aplomb... C'est insensé, c'est insensé... Quand je pense à notre temps ; vous vous souvenez, chère Madame, voyons ?

MADAME THOURET

Oh ! moi, on ne m'a permis *Phèdre* que huit jours avant mon mariage...

MADAME LETELLIER

Je vous assure, Françoise, dans votre intérêt... Cela fait du tort.

FRANÇOISE

C'est bien cela, conserver les apparences de l'ignorance et de l'ingénuité, quand on n'est plus ni ignorante ni ingénue. Savoir ne pas comprendre, rougir au besoin... Eh bien non, chère Madame. Il faut nous prendre comme nous sommes. Nous sommes des femmes, nous connaissons la vie, nous ne sommes heureusement plus les gentils bibelots que vous étiez, vous autres, il y a quarante ans. Au poète, au mauvais poète, de pleurer notre candeur perdue. Vous trouviez cela bien, vous, la jeune fille qui ne savait rien la veille et qui savait tout le lendemain? vous trouvez cela raisonnable et agréable, cette brusque initiation aux sacrés mystères (les deux dames se regardent avec consternation), et vous croyez aussi que c'est ainsi qu'on fabrique les honnêtes femmes?

MADAME LETELLIER

Ici je vous arrête, regardez autour de vous : votre mère, votre tante...

FRANÇOISE

Je sais, je sais; mais il y a toutes les autres, toutes celles qui ont découvert l'amour trop tard, toutes celles qui ont été mises trop tard en face de la vie...

MADAME THOURET, interrompant.

Tu t'excites, tu t'excites, tu ferais beaucoup mieux de retourner à ton piano.

FRANÇOISE

Oui, tu as raison, Maman... au revoir, chère Madame, et pardon (elle sort).

SCÈNE II

MADAME THOURET, MADAME LETELLIER.

MADAME THOURET

Ma chère amie, je suis confuse. J'espère que cette enfant ne vous a pas blessée (geste de dénégation de M^{me} Letellier). Je vous assure que j'en ai assez de ces responsabilités...

MADAME LETELLIER

Permettez-moi de vous dire qu'elles ne semblent pas vous peser beaucoup...

MADAME THOURET

Mais que vouliez-vous que je fisse? Est-ce que je pouvais l'empêcher de commencer sa médecine et de lire ce qu'elle voulait et de suivre des cours de psychophysiologie et d'aller au laboratoire? Pouvais-je m'offusquer de voir ma fille intelligente, curieuse, et désireuse d'apprendre? Vouliez-vous qu'elle restât sans cesse avec une maman ignorante comme moi? Il faut se résigner; les temps sont changés, ma bonne. Nous acceptons la vie comme on

nous la présentait. Aujourd'hui elles veulent savoir et comprendre et critiquer. Peut-être tout cela paraîtra-t-il naturel dans vingt ans... Mais tout de même je ne suis pas fâchée qu'elle se marie.

MADAME LETELLIER

La date est-elle fixée ?

MADAME THOURET

Mais oui ; c'est le 15, ne le saviez-vous pas ? Il faut absolument que vous fassiez connaissance auparavant avec le fiancé de Françoise.

MADAME LETELLIER

J'ai déjà rencontré M. Launoy plusieurs fois.

MADAME THOURET

N'est-ce pas qu'il est charmant ? Ma fille avait fait sa connaissance chez des amis. Et j'avoue que Gérard m'a conquise la première fois que je l'ai vu.

MADAME LETELLIER

Il m'a paru très séduisant, exceptionnellement distingué surtout, et puis il n'a pas cet horrible genre américain que tant de jeunes gens aujourd'hui cherchent à se donner.

MADAME THOURET

Il est la simplicité même ; mais ce que j'aime surtout chez lui, c'est une étonnante délicatesse de

sentiments. Saviez-vous qu'il a été élevé par sa mère, et qu'il a toujours vécu avec elle jusqu'à la fin ? La pauvre femme est morte il y a deux ans.

MADAME LETELLIER

Cela m'explique ce je ne sais quoi de raffiné qu'il a dans ses mouvements, et la douceur presque féminine de son regard.

MADAME THOURET, réveuse.

Féminine, oui (un silence). Il connaît déjà tous mes goûts, toutes mes manies, figurez-vous, il les connaît mieux que Françoise.

MADAME LETELLIER

Mais quelle est exactement sa situation ?

MADAME THOURET

Il écrit ; j'ai là un volume de vers de lui... Il n'a jamais préparé aucune carrière spéciale ; il s'est engoué successivement d'une foule de choses ; un moment l'archéologie l'avait tenté, et puis il a renoncé... C'est un garçon exquis. Je suis très (insistant) très heureuse.

SCÈNE III

LES MÊMES, PHILIPPE DU RYER,
puis CHARLES MORIN

MADAME THOURET, à Du Ryer

Que c'est aimable à vous d'être venu ! Françoise va être si contente ; M^{me} Du Ryer va bien ? Chère amie, permettez-moi de vous présenter M. Du Ryer, dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler. Françoise a été son élève.

DU RYER

Une élève dont je suis fier.

MADAME THOURET

Je crois bien qu'elle est en train de lire votre ouvrage sur la Psychologie des Apôtres, elle n'a pas encore eu le temps de l'achever.

DU RYER

M^{me} Thouret doit être très prise en ce moment ; je crains de la déranger.

MADAME THOURET

Du tout, du tout, vous lui ferez le plus grand plaisir.

MADAME LETELLIER

Chère amie, il faut que je vous quitte. Une conférence aux Annales... Monsieur...

MADAME THOURET

Je vous accompagne... (à Du Ryer) Vous m'excusez ; je vais vous envoyer Françoise.

Du Ryer seul feuillette son livre avec complaisance, entre Françoise.

FRANÇOISE

Monsieur Du Ryer ! par exemple ! Voilà qui me fait plaisir. Et alors : quoi de nouveau ?

DU RYER

Rien ; on vous regrette (sourire ironique de Françoise). Vous ne me croyez pas ? Libre à vous... Dites-moi, on ne vous reverra pas au Laboratoire ?

FRANÇOISE

Vous ne voudriez pas, voyons. Tout cela n'a été qu'un passe-temps au fond, un passe-temps de jeune fille inoccupée. Qu'est-ce que vous voudriez que j'aille faire à Sainte-Anne maintenant ? Et puis je crois que cela ne plairait pas beaucoup à mon fiancé.

DU RYER

Monsieur Lannoy ne s'intéresse pas à la science ?

FRANÇOISE

Je crains qu'il ne s'en soucie guère. Et voyez-vous, je ne lui en veux pas ; parce que moi aussi il

me semble que je n'ai jamais pris la science au sérieux. J'ai fait du Laboratoire comme d'autres jouent la comédie.

DU RYER

Je me souviens cependant de l'attention passionnée avec laquelle vous suiviez nos malades, Amélie, par exemple.

FRANÇOISE

Mais oui, cela m'amusait ; et je suis de celles qui vont au bout de leurs caprices et qui les traitent comme des obligations ; enfant, je m'appliquais au jeu comme à une tâche ; cela ne veut rien dire. Ce qui pour vous est l'intérêt même de la vie n'a jamais été pour moi qu'un divertissement.

DU RYER

Je crois que vous vous trompez vous-même sur ce que vous pensiez alors.

FRANÇOISE

Non, je vous assure. Qu'importe d'ailleurs ? Une étudiante, une novice de plus ou de moins...

DU RYER, vivement.

Ah ! ne dites pas cela. Seul je puis savoir quelle précieuse recrue vous auriez été pour notre science ; moi qui ai vu votre esprit à l'œuvre, j'ai pu observer cette logique rigoureuse dans les déductions, cette impartialité dans l'observation, et puis sur-

tout cette volonté de ne pas se laisser duper par les mots, de trouver la cause véritable et profonde. Vous vous rappelez Henriette, cette visionnaire, cette mystique. C'est vous qui avez suggéré la possibilité d'une explication par l'état cardiaque. Tant d'autres femmes auraient...

FRANÇOISE

Je sais, je sais. Qu'importe tout cela ? (souriant) Ah ! si mon frère vous entendait, je crois qu'il nous dirait des injures à tous les deux. Nous en entendrions de belles sur la science et sur la psychologie.

DU RYER

Il est très jeune encore. Pourquoi ne fait-il pas sa médecine ? Ce serait très bon pour lui, je vous assure. Au lieu de s'égarer dans des chimères et dans des mots...

FRANÇOISE, coupant court.

Moi j'éprouve tout de même une vraie satisfaction à penser que je ne reverrai plus ces femmes dont vous parliez tout à l'heure. Au près de ces folles j'ai souvent frissonné en songeant à ce qui suffirait pour nous rendre semblables à elles.

DU RYER, gravement.

La santé mentale est un perpétuel miracle ; d'ailleurs à la rigueur il n'y a pas de gens sains d'esprit.

FRANÇOISE, pensivement.

Cette philosophie-là rend indulgent.

DU RYER, un peu pédantesque.

L'indulgence est un mot dénué de signification scientifique.

Entre Charles Morin.

FRANÇOISE

Charles ! (à Du Ryer) Vous connaissez sûrement M. Morin, peut-être même avez-vous lu son livre sur Fra Angelico (se tournant vers Charles). C'est gentil d'être venu.

CHARLES

N'ayez pas peur ; quand vous serez mariée vous ne me verrez pas souvent... oui, oui, je sais ce que je dis (se tournant vers Du Ryer). Vous voilà l'homme du jour, Monsieur. Est-il vrai que vous allez faire sur les Apôtres une conférence avec projections ? ... Vous fronchez les sourcils. Je ne plaisante pas. Ne peut-on pas reproduire les Durer de Munich si l'on veut ? Croyez bien que j'admire beaucoup votre livre. Vous me paraissez avoir dit sur le foie de saint Paul des choses neuves et essentielles. J'ai toujours aimé les romans naturalistes.

FRANÇOISE

Si l'on parlait d'autre chose, dites (on entend la sonnerie du téléphone). Vous m'excusez, il faut que j'aille au téléphone (elle sort).

DU RYER, la suivant du regard.

Quelle perte pour la psychologie ! Une véritable intelligence c'est si rare parmi les femmes. Et quel charme avec cela !

CHARLES

Oui, elle est parfaite, à condition de ne pas l'épouser. Voulez-vous maintenant me permettre une question, monsieur Du Ryer, une question indiscreète, je le crains. En admettant d'abord que cela puisse être établi et en second lieu que cela le soit, qu'est-ce que cela peut nous faire, que saint Paul ait eu une crise hépatique avant d'arriver à Damas ?

DU RYER, abasourdi.

Comment, mais c'est ce qui explique...

CHARLES, l'interrompant.

C'est donc que nous n'entendons pas la même chose par explication. Car je prétends, moi, que cela n'explique rien. Admettons le fait ; la crise hépatique sera la cause de la conversion de saint Paul, dites-vous ; fort bien, mais s'il me plaît à moi de dire qu'elle en a été l'instrument (geste de Du Ryer) : Ah ! vous trouvez que c'est une question de mots ? la crise hépatique peut fort bien n'être qu'un des moyens dont la sagesse éternelle s'est servie pour amener un événement essentiel à la vie spirituelle de l'Univers. Pourquoi la nature ne mènerait-elle pas à la grâce ? Que répondez-vous ?

DU RYER, souriant.

Rien, je ne réponds rien, Monsieur. Je ne suis qu'un psychologue et ne connais que les faits. La science expérimentale...

CHARLES

Parlons-en, de la science expérimentale qui prétend reconstituer l'état physiologique de ceux qui vivaient il y a deux mille ans, alors que nous n'avons aucun (appuyant) aucun document, de la science expérimentale qui travaille sur l'inconnu et l'inconnaissable et se fonde sur des postulats dont elle ne comprend pas la portée, La science expérimentale ! Oui vraiment, expérimentale, car elle nous permet, à nous autres qui sommes de bonne foi comme les enfants, et qui comme les enfants nous émerveillons de la richesse du monde et de sa beauté...

DU RYER, interrompant.

Pardon, je...

CHARLES

Je vous en prie... Elle nous permet de mesurer l'insondable orgueil de celui qui, prolongeant à l'infini son incompréhension, croit que le monde est aussi vain que sa personne, et n'y voit qu'un immense et inutile engrenage qui fonctionnerait toujours à vide, comme sa cervelle !

DU RYER

Mais que signifie ?...

FRANÇOISE, rentrant.

Figurez-vous qu'Antoinette est revenue hier d'Egypte, elle téléphonait pour demander si j'étais chez moi. Eh bien, qu'avez-vous ? Qu'est-ce que c'est que cette figure à l'envers ?

DU RYER

Monsieur m'a fait l'honneur de me prendre à partie sur mon interprétation de la conversion de saint Paul.

CHARLES

Vous ne l'interprétez pas, vous la niez.

FRANÇOISE

Mon Dieu, quelle importance a tout cela ? si vous saviez comme ces choses m'occupent peu maintenant. Je ne pense plus qu'à la bonne tasse de thé que nous allons prendre ensemble. Eh bien, Charles, vous vous levez ? Voyons, soyez raisonnable. Qu'est-ce que cela peut faire ? c'est si vieux la conversion de saint Paul.

CHARLES, sombre.

Tenez, j'aime encore mieux le fanatisme doctoral de Monsieur que cette indifférence, cette tolérance qui n'est que de la veulerie. Allez, quand ces questions cessent de passionner, c'est qu'une Société se meurt. Ce que cela peut faire... D'un côté je ne sais quelle doctrine de vieux pédants hypocondres

qui nous asservissent à nos organes parce qu'eux-mêmes digèrent mal, de l'autre... Ah ! vous n'êtes pas digne de savoir.

FRANÇOISE, amusée.

Dites.

CHARLES

Non (avec ironie). Qu'est-ce que cela peut faire ? (sur un autre ton). Mais prenez garde. Les puissances spirituelles cheminent par le monde quoi que vous en ayez ; elles sont à l'œuvre, et elles se moquent bien de votre indulgence, de votre tolérance, de votre indifférence. Le duel de la nature et de la grâce n'est point terminé ; quand l'heure de la réconciliation viendra, ce monde sera bien près de disparaître. Prenez garde. Redoutez les revanches de l'esprit que vous méconnaissez.

FRANÇOISE, croisant les bras.

Ah ça, mon ami, où vous croyez-vous ? Qu'est-ce que c'est que ce ton de prophète hébreu ? Vous ne m'avez pas habituée à ces sorties. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que c'est que la nature et qu'est-ce que c'est que la grâce ?

CHARLES

Peut-être le saurez-vous un jour (à Du Ryer). Je suis sûr que vous trouverez une explication de cette violence inexplicable. Je puis même vous la fournir. J'ai pris du homard à l'américaine hier soir.

Il sort.

SCÈNE IV

FRANÇOISE, DU RYER, ANTOINETTE

DU RYER

Il est très curieux ; ce ton de prophétie... c'est un cas très singulier.

FRANÇOISE

Je ne sais ce qui lui a pris. L'amour du paradoxe, je suppose, mais ce n'est pas spirituel.

Entre Antoinette Raymond.

FRANÇOISE

Te voilà, ma chérie !

ANTOINETTE

J'ai sauté dans un taxi-auto et me voici. Monsieur...

FRANÇOISE

Vous vous connaissez ; Monsieur du Ryer, mon amie Antoinette Raymond.

DU RYER

Je me vois forcé de vous dire adieu (il se lève).

FRANÇOISE

Merci encore pour votre bonne visite, et pardon pour ce nigaud de Charles Morin (elle l'accompagne jusqu'à la porte).

SCÈNE V

ANTOINETTE, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Eh bien, ma chérie ! Qu'on s'embrasse d'abord, hein ! Te voilà toute hâlée par ce soleil... Tu me diras plus tard tout : les matinées sur le Nil, Philæ, le crépuscule sur les Pyramides... Oh ! tes lettres ! il me semblait que je faisais des provisions de lumière.

ANTOINETTE

Mais toi, ma chérie, toi ! songe que je ne t'ai pas vue depuis que tu es fiancée (la regardant attentivement). Maintenant je crois que tu es heureuse.

FRANÇOISE

Heureuse !... Oh ! c'est autre chose, c'est mieux que du bonheur. Le bonheur tout sec, c'est bête il me semble ; si ce n'était que du bonheur je crois que je ne serais pas heureuse. C'est autre chose, c'est... Tu le verras tout à l'heure, il va venir.

ANTOINETTE

Mais dis-moi tout ; tes lettres ne m'ont rien appris.

FRANÇOISE

Je ne puis rien te dire. Tu le verras, et cela devra suffire pour que tu comprennes. Les mots que j'em-

plioierais pour te dire ce que j'éprouve ne te communiqueraient rien de cette plénitude... Que te dirais-je ? qu'il est beau ? Je ne sais quelle image ridicule, je ne sais quel Apollon anglo-saxon surgirait devant ton esprit, et ce n'est pas cela. Ce n'est pas ainsi qu'il est beau ; il est beau parce que je l'aime, et je l'aime... parce que je suis moi ! Et ce n'est pas cela non plus. Il réalise mille aspirations que je ne me connaissais pas et qui ne se forment que maintenant qu'elles sont satisfaites.

ANTOINETTE

Et tu l'as aimé tout de suite ?

FRANÇOISE

Je ne me souviens plus. Il me semble que mon cœur n'a pas tâtonné... Je t'ai écrit que je l'ai rencontré chez les Aubertin... Mais il y a un détail que tu ignores ; je ne sais pas pourquoi, j'ai préféré ne pas te le dire. Ce qui a déclenché ma curiosité, c'est la présence à cette soirée de Madame Chauvé avec laquelle je savais qu'il avait rompu ; je l'ai épié ; c'est bizarre, n'est-ce pas ? C'est ainsi que j'ai fait attention à lui. Mais qu'importe tout cela ; je n'ai commencé à vivre que depuis.

ANTOINETTE, pensivo.

C'est étrange...

FRANÇOISE

Qu'y a-t-il ?

ANTOINETTE

Rien ; j'évoque ce soir d'octobre où tu vins me confier ta détresse, ta passion pour l'autre — celui qui n'a jamais rien su. J'y pensais encore tout à l'heure en vous voyant ensemble. Qui se douterait, tout de même, de la place qu'il a tenue dans tes rêves !

FRANÇOISE

Tu ne peux savoir combien ce passé me semble irréel... Quand je revois ce visage professoral et presque naïvement candide d'homme qui n'a jamais vécu, et que je me rappelle... Comment a-t-il pu ne rien remarquer !... C'est peut-être cette candeur même qui m'attirait.

ANTOINETTE

Tu me disais : jamais je n'aimerai mon mari comme j'aime cet homme. — Oh ! ces renaissances du cœur !... Tu conteras cette histoire à ton fiancé ?

FRANÇOISE, nettement.

Il saura tout ; je ne veux pas avoir de secrets pour celui que j'aime ; et d'ailleurs pourrait-il croire que jamais mon cœur et mes sens n'ont parlé ? dis ; le pourrait-il ? Quel serait l'ingénu qui pourrait se faire semblable illusion ? Et puis qu'importe ? J'aime pour la première fois.

ANTOINETTE

Comme toutes les autres — toutes les fois... Ma chérie ! Il me semble que je préférerais ne pas le

voir, ton fiancé. Tu l'aimes, cela suffit. S'il ne me plaît pas, que te dirai-je ? Il me fera peut-être l'effet d'un homme ordinaire, et quand tu me regarderas avec des yeux brillants, que te répondrai-je ?

FRANÇOISE

Ah ! tais-toi, tu en parles comme d'un tableau qu'on va découvrir, tu en parles comme d'une chose morte qui peut plaire ou non. Il est ma vie, Antoinette. Je l'aime comme un amant, comprends-tu ?... Tu te souviens ?

ANTOINETTE

Oui, tu me disais : si je n'aime pas mon mari comme un amant, je ne pourrai pas rester une honnête femme.

FRANÇOISE

Et ces choses, tu étais la seule à qui je pusse les dire, car toi tu comprenais. Et cependant tu n'as jamais connu tout cela, toi.

ANTOINETTE

Non, jamais.

FRANÇOISE

Ta vie sera si étrangement différente de la mienne, puisque celui qui t'est destiné...

ANTOINETTE

Celui que j'ai accepté.

FRANÇOISE

... Que jamais il n'a fait battre ton cœur plus vite.

ANTOINETTE

C'est vrai...

FRANÇOISE

Et cependant quand il reviendra, dans six mois, tu seras prête à partir avec lui pour ces pays perdus, pour cette vie de morne tête-à-tête ?

ANTOINETTE

Oui ; mais à quoi bon en parler ? cela est ainsi. Je resterai toujours étrangère à tes joies et à tes angoisses, et cependant je comprends. Je comprends, mais je n'éprouve pas. L'amour — cet amour-là...

FRANÇOISE

Tu peux dire l'amour, va, ma pauvre chérie.

ANTOINETTE

L'amour restera pour moi le drame qui se joue là-bas sur la scène, et je ne serai jamais que la spectatrice curieuse... Parlons d'autre chose, veux-tu ? Eh bien ! ta pièce ?

FRANÇOISE, baissant la voix.

Elle a été jouée, tu as vu ? et un vrai succès.

ANTOINETTE

Mais personne ne sait qu'elle est de toi ?

FRANÇOISE

Non. Lucie et son mari seulement, qui m'y ont emmenée ; et notre cousin Henri qui a dirigé toutes les répétitions.

ANTOINETTE

Et ton fiancé, naturellement.

FRANÇOISE, gênée.

Non, même pas... Pas encore... Figurè-toi que j'ai eu la lâcheté de ne pas le lui dire encore. Tiens, je le lui dirai tout à l'heure, quand il viendra.

ANTOINETTE

Mais pourquoi le lui avoir caché ?

FRANÇOISE

Je ne sais pas... Ou plutôt... Ecoute, Antoinette, vois-tu, nous sommes toutes lâches, même les plus braves. J'ai craint, je ne sais pourquoi, que cela ne lui fût désagréable.

ANTOINETTE

Est-ce qu'il se choquerait si facilement ?

FRANÇOISE

Tu es folle. Enfin j'ai préféré attendre.

ANTOINETTE

Curieux... En somme quelle est ta conclusion ? Tu admets le droit de la femme à prendre un amant ?

SCÈNE VI
LES MÊMES, OLIVIER

OLIVIER

Comment ! vous voilà de retour ? mais je ne savais pas. Oh ! mais j'interromps une conversation animée. Je n'ai entendu que le mot *amant*, naturellement ; de quoi s'agissait-il ?

Françoise paraît un peu gênée.

ANTOINETTE

Nous parlions de la pièce des Escholiers.

OLIVIER

Cette ignominie ? jamais le matérialisme de l'amour n'a été si loin. Comment pouvez-vous parler de cela ? Moi je trouve que cela salit l'imagination.

ANTOINETTE, à Françoise, riant.

Il n'y va pas de main morte, ton frère.

OLIVIER

Non, mais sérieusement, quel intérêt pouvez-vous trouver à un sujet comme celui-là qui repose tout entier sur une infirmité ? Et puis comme si une femme cessait de devoir la fidélité à son mari parce que...

ANTOINETTE

Allez toujours.

OLIVIER

Non ; je ne devrais pas parler de cela avec vous.

ANTOINETTE

Pourquoi ? vous considérez que ce sujet me concerne particulièrement ?

FRANÇOISE

Il veut dire que c'est choquant.

ANTOINETTE

Ah ! c'est cela ? vous êtes amusant, Olivier. Qu'est-ce que cela peut faire ?

FRANÇOISE

Si tu te mets à discuter avec Olivier, tu n'es pas près d'avoir fini.

ANTOINETTE

Il me semble que vous êtes devenu très intransigeant, Olivier.

FRANÇOISE

Devenu ? Il a toujours été ainsi. Il y a deux ans je ne pouvais pas lui lire mes vers parce qu'ils le choquaient.

ANTOINETTE, amusée.

C'est vrai? (Olivier rougit.) Mais quelle importance a tout cela? Je trouve que c'est faire beaucoup d'honneur à l'amour, au fond, que de se choquer si facilement. Quand on pense à ce que c'est réellement...

OLIVIER, violemment.

A ce que vous en avez fait, vous et vos amis et tous ces horribles jeunes gens qui ne savent plus distinguer entre la plus brutale passion et l'amour véritable, l'amour profond...

ANTOINETTE

Olivier, vous m'impressionnez.

OLIVIER

Ces êtres sans pensée et sans idéal qui ont tout sali et qui après cela, reportant sur les pires canailles l'indulgence dont eux-mêmes bénéficient indûment, se sont mis à réhabiliter la prostituée et à s'attendrir sur le souteneur!

ANTOINETTE

Olivier, vous vous emportez, prenez garde...

OLIVIER

Oui, oui, vous pouvez rire; tout cela est vrai quand même; et c'est parce que cette maladie du temps est contagieuse que vous vous moquez de

moi; vous ne souffrez pas de cet avilissement où est tombée une société qui se croit tolérante, alors qu'elle n'est que complice.

FRANÇOISE

Le second prophète que j'entends aujourd'hui...

ANTOINETTE

Olivier, le curé de Saint-Augustin vous attend; allez, allez vite vous confesser, il faut abréger votre temps de purgatoire.

FRANÇOISE

Tu crois plaisanter, mais Olivier m'a souvent dit que plus tard il reviendrait à la foi de nos pères. En attendant il va assister à la messe tous les dimanches. Il ne lit plus que René Bazin, Henri Bordeaux et Paul Bourget (les derniers volumes, les premiers sont trop pervers).

ANTOINETTE

C'est fantastique. — Moi je le croyais socialiste, comme tout le monde.

OLIVIER, sarcastique.

Vous êtes socialiste?

ANTOINETTE

Oh! moi, vous savez, la politique...

OLIVIER

Évidemment vous préférez les histoires d'alcôve comme Françoise (appuyant), les questions de casuistique intime, comme dans la pièce.

ANTOINETTE, étourdiment.

Oh ! laissez donc la pièce de Françoise tranquille !

OLIVIER, étonné.

La pièce de Françoise ?

FRANÇOISE

Oui, la pièce que j'ai été voir.

ANTOINETTE

Mais oui, la pièce qu'elle a été voir.

OLIVIER, un peu songeur.

La pièce qu'elle a été voir...

ANTOINETTE, détournant maladroitement la conversation.

Alors vous aimez cela, cette machine de Bazin ?...

OLIVIER, l'interrogeant.

Vous avez l'air bien pressée de parler d'autre chose. (Il regarde Françoise qui détourne un peu les yeux.) Voyons, voyons, ce n'est pas possible... La pièce de Françoise. En effet elle était nerveuse l'autre soir. (Dans un cri.) Françoise, cette chose est de toi ! Comment, comment as-tu pu !...

FRANÇOISE

Mais, mon chéri, tu es fou. C'est signé Jules Dupont.

OLIVIER

Que c'est bête ! c'est un pseudonyme.

FRANÇOISE

Un pseudonyme ? est-ce que cela sonne comme un pseudonyme ?

OLIVIER

Le premier devoir d'un pseudonyme... Et puis si ce n'était pas vrai tu ne discuterais pas.

FRANÇOISE, nerveusement.

Mon petit, je t'affirme que tu...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LUCIE GAUVIN.

OLIVIER

Nous allons bien voir... Lucie, que penses-tu de la pièce de Françoise ?

LUCIE

Comment, tu sais donc...

OLIVIER, triomphant.

Cette fois tu ne nieras plus !... Mais comment as-tu pu ?... (Il éclate en sanglots.)

LUCIE

Qu'est-ce qu'il y a ?

FRANÇOISE

Olivier, tu es fou.

OLIVIER, en larmes.

Non, cela passe les bornes. Un sujet obscène...
Toi !... Maman le saura...

FRANÇOISE

Olivier, je te défends de le dire à maman ; tu entends.

OLIVIER

Tu me le défends ; et de quel droit ?

LUCIE

Tu lui donnerais des palpitations, mon chéri. Mon Dieu, quelle affaire ! et moi qui venais pour me reposer après mes courses !

OLIVIER

Maman le saura.

ANTOINETTE

Quel enfant ! (A Françoise.) Il ne le fera pas.

FRANÇOISE

Oh ! tu ne le connais pas ; il a toujours été rapporteur (Antoinette rit aux éclats).

LUCIE

Et moi qui meurs de faim... (A Antoinette). Venez donc avec moi dans la salle à manger ; nous trouverons bien quelque chose. Il vaut mieux les laisser seuls.

SCÈNE VIII

OLIVIER, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Voyons, mon chéri, sois raisonnable, qu'est-ce que tout cela peut faire ? comment peut-on se mettre dans cet état pour si peu ? Et ton diner de la Jeunesse Nouvelle tout à l'heure ! tu ne sera pas présentable. Enfant, va ! enfant !

OLIVIER, lugubrement.

Cela devait arriver...

FRANÇOISE

Chut ! chut ! c'est une phrase de maman, pas une phrase de petit garçon... (le regardant avec tendresse). Mon petit garçon, fi, que c'est vilain de se mettre dans des états pareils !

OLIVIER

Et on le saura, ils le sauront, et qu'est-ce que je répondrai ?

FRANÇOISE, souriant.

Tes camarades ? — Va, si tu penses à ce que diront tes camarades, c'est que tu n'as pas beaucoup de chagrin. Je craignais autre chose...

OLIVIER, avec véhémence.

Crois-tu donc que cela ne me fasse pas mal de penser que toi ma grande sœur, toi une jeune fille...

FRANÇOISE

Mais voyons, mon chéri, ce sont des mots cela, dans si peu de jours je ne serai plus une jeune fille !

OLIVIER

Ah ! tiens, tes consolations me font encore plus mal.

FRANÇOISE, avec résignation.

Je t'ai choqué, une fois de plus... Tu pourrais pourtant être habitué, mon petit, depuis le temps.

OLIVIER

Je ne m'habituerai jamais... Qu'auraient dit nos grands-parents, ou même papa, s'ils avaient pu prévoir ?

FRANÇOISE

Et Mathusalem, qu'est-ce qu'il aurait dit ? (Mouvement d'Olivier.) Pardon. Mais qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas ma faute, à moi, si le temps marche,

je ne peux pas être une Agnès. Je n'ai jamais été une Agnès. Je regrette, puisque cela t'aurait fait plaisir (imitant). Le petit chat est mort (Olivier ne peut s'empêcher de rire). Allons, tu ris ; un bon gros baiser, et puis n'en parlons plus.

OLIVIER

Je n'oublierai rien. C'est trop profond.

SCÈNE IX

LES MÈMES, ANTOINETTE, LUCIE

LUCIE, un petit four à la main, à Antoinette.

Moi je les préfère à la pistache... Comme c'est dommage que vous n'ayez pas pu voir sa pièce ! Et la petite Yvonne Létang était charmante (à Françoise). Tu as été la voir chez elle ?

FRANÇOISE

Oui cela m'amusait... fameuse imprudence du reste. Mais bah ! tant pis.

OLIVIER, d'une voix étranglée.

Tu as été voir cette créature... quand ?

FRANÇOISE

Hier à quatre heures.

OLIVIER

Quand nous te croyions chez tante Marthe. Oh !
(et il s'effondre de nouveau). Une fille qui a des mœurs...

ANTOINETTE

Dites-moi, Olivier, vous avez l'air joliment renseigné (Françoise lui fait signe de se taire).

LUCIE, pour faire diversion.

J'ai une idée, pourquoi ne viendrais-tu pas dîner à la maison ?

FRANÇOISE

Et le banquet de la Ligue que tu oublies,

LUCIE

C'est vrai, mais il peut toujours venir dire bonsoir à sa nièce.

ANTOINETTE

Allez vous consoler en contemplant ce visage candide, nous ne sommes pas assez pures pour vous (Olivier sort avec Lucie).

SCÈNE X

ANTOINETTE, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Pauvre petit ! au fond...

ANTOINETTE

Il est amusant.

FRANÇOISE

Moi il ne m'amuse pas. Je sais qu'il souffrira par les autres et par lui-même ; il est de ces natures scrupuleuses et inquiètes qu'un rien suffit à bouleverser.

ANTOINETTE

Dis-moi : c'est par snobisme qu'il est de la Jeunesse Nouvelle ?

FRANÇOISE

Et toi, dis-moi où commence la sincérité ? (Un silence, puis brusquement.) Va, nous ne valons pas cher, même les meilleures d'entre nous. Je lui ai fait du mal, à ce petit.

ANTOINETTE

Il se consolera. Et puis en quoi cela le regarde-t-il ?

FRANÇOISE

Je t'envie de prendre la vie avec cette simplicité.

ANTOINETTE

Pendant longtemps je trouvais tout compliqué ; je cherchais à satisfaire mille exigences de conscience venues de je ne sais où ; j'étais malheureuse parce qu'il fallait en laisser de côté. Et puis un beau jour je me suis dit : à quoi bon ? et d'ailleurs d'où viennent tous ces scrupules ? Ne ririons-nous pas si nous en connaissions l'origine ? Et j'ai vu combien tout importe peu. Tu peux penser que je me suis sentie soulagée.

FRANÇOISE

Nous sommes des nihilistes, Antoinette.

ANTOINETTE

C'est bien possible, et puis après? ce n'est qu'une étiquette.

FRANÇOISE

Heureuses celles qui n'ont pas réfléchi!... Alors vraiment rien n'importe?

ANTOINETTE

Si, une chose : la mort, et encore.

FRANÇOISE, avec émotion.

La mort ! (Entre Madame Thouret.)

MADAME THOURET

Comment, Antoinette, tu es là, et on ne m'avait pas prévenue ! comment cela va-t-il, mon enfant ? et ta maman ? pas trop fatiguée par ce grand voyage ? quelle traversée avez-vous eue ? (On apporte un télégramme à Françoise qui l'ouvre avec précipitation.) Qu'est-ce que c'est ?

FRANÇOISE

C'est de Gérard.

MADAME THOURET

Il ne vient pas ?

FRANÇOISE, lisant.

Si... Ah!...

MADAME THOURET

Quoi ?

FRANÇOISE

Rien (à Antoinette) tu m'excuses? (elle relit fiévreusement).

MADAME THOURET, à Antoinette.

J'irai voir ta mère le plus tôt possible.

ANTOINETTE

Vous la trouverez tous les soirs après cinq heures, chère madame.

MADAME THOURET

Nous sommes très occupées naturellement en ce moment.

ANTOINETTE

Qui...

MADAME THOURET

La couturière m'attend, mais je voulais te dire bonjour (elle sort).

ANTOINETTE

Qu'est-ce qu'il y a ?

FRANÇOISE

Je ne comprends pas... il paraît avoir écrit cela dans un moment de folie. « Ma chérie, je ne sais

si je pourrai venir ce soir. Ce que je craignais tant est arrivé! »

ANTOINETTE

Que veut-il dire?

FRANÇOISE

Je ne comprends pas. Mais la suite est terrible : « Il va falloir que nous renoncions l'un à l'autre, ou tout au moins... Je ne puis achever. Mon cœur se brise. Je vous écris à la hâte dans un bureau de poste. On fait du bruit; j'étouffe. Pourquoi est-ce que je vous écris? vous saurez bien assez tôt. » Antoinette, mon Antoinette, qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINETTE

C'est incompréhensible; et ces lignes incohérentes...

FRANÇOISE, avec affolement.

Mais cela ne peut pas être; mon bonheur ne peut pas ainsi m'échapper.

ANTOINETTE

Calme-toi.

FRANÇOISE

Comment veux-tu que je sois calme devant cette énigme, alors que ma vie est en jeu? tu ne comprends donc pas que c'est ma vie? tu ne comprends pas qu'un retard me rendrait folle, que je l'aime

éperdument? Ecoute : l'autre jour j'ai été chez lui, nous avons pris le thé ensemble, il a dit... je ne sais plus quoi, des choses ordinaires peut-être; je ne l'écoutais pas, j'entendais mon cœur battre follement; il n'aurait eu qu'un mot à dire et je me serais donnée. Je pensais tout le temps : le dira-t-il, ce mot?

ANTOINETTE

Ma pauvre Française!

FRANÇOISE

Non, vois-tu, je n'ai pas honte d'être ainsi; je suis impudique sans doute, mais je ne crois pas à la pudeur de celles qui aiment : je suis fière d'aimer ainsi, je me sens plus digne de lui (avec terreur). Mais je disserte et toi tu écoutes, et il s'est passé quelque chose que nous ne savons pas; une puissance inconnue de destruction travaille à nous séparer. Quelle pourrait-elle être, cette puissance? Je ne connais pas d'autre fatalité que celle de mon désir.

ANTOINETTE, malgré tout gênée.

Mais sait-il, lui, que tu l'aimes ainsi?

FRANÇOISE

Ah! crois-tu donc que son cœur n'ait pas pu lire dans le mien? Ces mots-là je ne les lui ai pas dits; parce que ce n'était pas la peine. Mais comment veux-tu qu'il n'ait pas deviné?

ANTOINETTE

Non, va, ton silence s'expliquait. Tous les hommes ne veulent pas être aimés ainsi.

FRANÇOISE

On a sonné ; ma petite Antoinette, au revoir. Il vaut mieux que tu ne le rencontres pas (Antoinette sort par la porte latérale).

SCÈNE XI

FRANÇOISE, GÉRARD

FRANÇOISE, cherchant à se contenir.

Vous voilà enfin ! Eh bien ! vous pouvez vous vanter de m'avoir affolée ; quelle est cette énigme, et pourquoi ce télégramme ?

GÉRARD, avec lassitude.

Vous saurez tout, ma pauvre Françoise.

FRANÇOISE

Comme vous êtes pâle ! Qu'y a-t-il ?

GÉRARD

Ainsi vous n'avez pas deviné ?

FRANÇOISE

Non, rien.

GÉRARD, la regardant fixement.

Eh bien, j'ai été voir Périgny.

FRANÇOISE

Périgny ? qui est Périgny ?

GÉRARD

Vous ne savez pas qui est Périgny ?

FRANÇOISE

Non, expliquez-vous, Gérard, je vous en supplie... C'est un médecin, il me semble, Périgny...

GÉRARD

Oui, c'est un médecin...

FRANÇOISE

Je me souviens maintenant, eh bien ?

GÉRARD

Eh bien ! mes appréhensions étaient justifiées. Je suis menacé.

FRANÇOISE

Menacé ?... de quoi ?

GÉRARD

Le poumon droit...

FRANÇOISE, avec une espèce de soulagement.
C'est cela !... c'est terrible, en effet.

GÉRARD

Vous vous souvenez bien de ce que je vous ai dit plus d'une fois ; j'avais toujours craint qu'il ne fût resté des traces de ma pleurésie, j'avais parfois des sensations bizarres...

FRANÇOISE

Je me souviens... mais cette lésion... cette lésion est insignifiante.

GÉRARD, avec un geste.

Pour le moment ; mais qui peut savoir ? Il faudra que je m'exile, que je mène la vie que vous savez, que je tâche de guérir pour pouvoir...

FRANÇOISE, avec terreur.

Vous voulez retarder notre mariage, attendre d'être guéri ? Non, ce n'est pas possible. Jamais je ne me prêterai à cela.

GÉRARD, avec un sanglot.

Croyez-vous donc que ce ne soit pas pour moi la plus atroce des déceptions ? Figurez-vous que je me suis reproché d'avoir été me faire examiner.

FRANÇOISE, malgré elle.

Ah ! oui, pourquoi...

GÉRARD

Mais maintenant, maintenant que je sais...

FRANÇOISE, égarée.

Pourquoi me l'avez-vous dit ?

GÉRARD, surpris.

Comment... Voyez-vous, ma pauvre chérie, il faut nous résigner ; j'irai m'enterrer dans un sanatorium, et vous pendant ce temps-là... vous en épouserez un autre.

FRANÇOISE

Que dites-vous ?

GÉRARD

Je ne puis espérer que vous attendrez.

FRANÇOISE, avec décision.

Je n'attendrai rien. Nous nous marierons le 15 (mouvement de Gérard). Ecoutez-moi. D'abord un retard serait une rupture. Ah ! pardonnez-moi d'avoir prononcé ce mot affreux. Maman ne voudrait plus jamais entendre parler d'un mariage entre vous et moi. Et puis si ce n'était que cela !...

GÉRARD

Que voulez-vous dire ?

MADAME TIHOURET, du dehors.

Vous êtes là, Gérard ? venez me dire bonjour. (il va à la porte et l'ouvre).

FRANÇOISE, avec épouvante, à elle-même.

« Une seule chose importe, c'est la mort. » Il pourrait disparaître sans que j'aie été à lui...

GÉRARD, revenant.

Que vouliez-vous dire ?

FRANÇOISE

Rien, je ne me rappelle plus... Ecoutez-moi... (hésitant). Il y a une raison décisive (triumphante), décisive : c'est que loin de moi, seul parmi des malades, vous ne guéririez pas. Croyez-vous que je ne vous connaisse pas ? croyez-vous que je ne me souviens pas de ce que vous m'avez dit autrefois de votre désespoir quand vous quittiez votre mère ?

GÉRARD, ému.

C'est vrai.

FRANÇOISE, ardemment.

De l'accablement qui vous saisissait... croyez-vous que je ne sache pas combien vous souffririez... Et les pensées atroces qui vous traversaient l'esprit... Vous vous diriez : Je ne la reverrai plus, jamais plus.

GÉRARD

C'est vrai : on ne doit penser qu'à la mort dans ces endroits-là.

FRANÇOISE

A la mort... Croyez-vous que la pensée de la mort ne soit pas mortelle pour une âme comme la vôtre, une âme sensible ? Je vous vois pendant les interminables après-midi de chaise longue ; et la nuit...

GÉRARD, avec désespoir.

Mais, Françoise, il le faut pourtant ; vous ne pouvez épouser un malade. Votre mère...

FRANÇOISE

Maman ne saura rien.

GÉRARD

Avez-vous le droit de lui cacher ?...

FRANÇOISE

Ai-je le droit de lui infliger des tourments, des angoisses que vous ne pouvez même pas soupçonner ?

GÉRARD

Vous croyez que je ne les soupçonne pas ?

FRANÇOISE

Non, mon chéri, il faut être raisonnable et ne pas s'emballer ainsi ; certes c'est très sérieux ; mais comment avez-vous pu penser ?... Je crois vraiment que vous ne vous rappeliez pas que je vous aimais.

GÉRARD, avec enivrement.

Vous m'aimez...

FRANÇOISE, malgré elle maternelle.

Vous le savez bien qu'on vous aime, grand enfant. Nous partirons ensemble le plus tôt possible, nous louerons un chalet en Suisse... Croyez-vous que nous ne serons pas heureux ? et croyez-vous que vous ne guérirez pas mieux ainsi ?

GÉRARD, ne pouvant pas croire à sa joie.

Françoise !

FRANÇOISE

Croyez-vous que le bonheur ne fasse pas de bien... plus de bien qu'un sérum ?

GÉRARD

Qui sait ? Périgny s'est peut-être trompé...

FRANÇOISE

Non, Périgny ne s'est pas trompé. Mais il ne fallait pas prendre cette révélation au tragique et vous affoler, et vous faire du mal.

GÉRARD

Mais, je crois vraiment que je n'ai pas le droit...

FRANÇOISE, violente.

Vous n'avez pas le droit de dire non (avec effort). Avez-vous pensé à ce que serait ma vie pendant

ce temps-là ? la terreur à chaque lettre ouverte ? et toute cette horreur d'une vie suspendue dans l'angoisse, d'une vie arrêtée !

GÉRARD

C'est vrai... et puis vous ne savez pas comme j'aurai besoin de vous pour ne pas être découragé. J'ai tellement foi en votre courage, en votre puissance de rayonnement spirituel... Je vous sais si virile et si haute...

FRANÇOISE, à voix basse.

Vraiment ?

GÉRARD

J'ai foi en vous, Françoise.

FRANÇOISE, à elle-même.

Je ne sais pas ce que c'est que la foi, même pas la foi en soi-même. Ou plutôt, ce n'est jamais qu'une duperie.

GÉRARD, involontairement.

Oh ! ne parlez pas ainsi de la foi.

FRANÇOISE

Pourquoi cette révolte ?

GÉRARD

Il me semble que l'amour peut faire des miracles.

FRANÇOISE, profondément.

Mon pauvre ami, l'amour est une force de la nature, rien de plus.

GÉRARD

De la nature ? qui sait ? Ma chérie, je voudrais vous voir plus de ferveur.

FRANÇOISE, lassée.

De la ferveur maintenant ? Allons, nous sommes là à disserter sur l'amour comme si nous n'aimions pas. Venez près de moi (il se rapproche et saisit la main de Françoise, le soir a commencé à tomber). Voulez-vous que j'allume ?

GÉRARD

Non, non, pas encore.

FRANÇOISE

Bonjour, Gérard. Vous arrivez seulement maintenant, n'est-ce pas ? n'oubliez pas.

GÉRARD, se prêtant.

Si vous voulez.

FRANÇOISE

C'est avec un autre, avec un étranger que je viens de parler ; vous ne le connaissez pas ; je ne vous le présente pas. Nous avons dit des choses sans intérêt.

GÉRARD, tristement.

C'est un malade.

FRANÇOISE

Non, pas ce mot ; n'oubliez pas que je l'aime. Si vous voulez, tout à l'heure je vous chanterai la Chevelure ; je la sais maintenant.

GÉRARD

Non, pas ce soir.

FRANÇOISE

Pourquoi pas ce soir ?

GÉRARD, sans répondre.

Françoise, c'est vrai que vous m'aimez ?... Je me sens si indigne de vous, avec tout mon sale passé (geste de Françoise). Vous croyez savoir, mais vous ne savez pas. Un jour je vous dirai, et nous pleurerons ensemble.

FRANÇOISE

Pourquoi pleurerons-nous ? Mon ami, pourquoi vous tourmentez-vous ainsi ?

GÉRARD

Françoise, j'éprouve un tel besoin de pureté en ce moment auprès de vous.

FRANÇOISE, avec une ironie voilée qu'il ne remarque pas.

Je vous inspire des pensées de pureté ?

GÉRARD

Vous ne savez pas ce que vous êtes et ce que vous pouvez être pour moi : la consillère, la mes-sagère.

FRANÇOISE, comme avec effroi.

Vraiment !

GÉRARD

Être pur, je voudrais être pur.

FRANÇOISE

Nul ne l'est, pur absolument.

GÉRARD, avec angoisse.

Vous croyez ? c'est vrai... je n'ai jamais été pur.

FRANÇOISE

Regardez ; au loin le ciel s'éteint ; Paris meurt délicieusement.

GÉRARD

Cela me rappelle un autre soir... Je vous con-terai cela une fois. Mon Dieu ! quel dégoût ! (Fran-çoise le regarde avec une surprise mêlée de pitié). Fran-çoise, jouez-moi quelque chose ; mais pas de Debussy ce soir.

FRANÇOISE

Quelque chose de pur ?

GÉRARD

Oui, quelque chose de pur.

FRANÇOISE

Pourquoi ne jouez-vous pas vous-même, mon chéri ? j'aime quand vous jouez ; laissez la porte entr'ouverte ; j'entendrai bien d'ici (il passe au salon à côté, Françoise s'assied et appuie son visage sur sa main. elle songe tristement. Gérard attaque les premières mesures de l'air du pater Marianus dans la troisième partie du Faust de Schumann).

MADAME THOURET, entr'ouvrant.

Qui est-ce qui joue ?

FRANÇOISE

C'est Gérard.

MADAME THOURET

Que signifiait ce petit bleu ?

FRANÇOISE

Rien. Je ne me rappelle même plus.

Madame Thourét sort ; on n'entend plus la musique.

FRANÇOISE

Pourquoi s'arrête-t-il ? (elle va à la porte et regarde ; — avec effroi). On dirait qu'il prie !

Rideau.

ACTE II

La scène est chez les Launoy ; clair petit salon de jeunes mariés. Au fond une porte-fenêtre ouvrant sur le balcon. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE I

MADAME THOURET, LUCIE,
UNE FEMME DE CHAMBRE

MADAME THOURET

Un crachement de sang ? vous êtes sûre, Marthe ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, Madame, tout à faire sûre, parce que j'ai vu Monsieur qui...

MADAME THOURET

C'est effrayant. Tu as entendu, Lucie ?

LUCIE

Oui, maman. C'est affreux.

MADAME THOURET

Et vous avez été chercher le docteur ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Non, Madame, c'est Jean.

MADAME THOURET

Mais qu'est-ce qu'il a dit, le docteur ? vous ne savez pas, naturellement.

LUCIE

C'est affolant.

MADAME THOURET

Françoise nous dira tout...

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame va venir tout de suite (elle sort).

MADAME THOURET

Qu'en dis-tu ?

LUCIE

Je suis bouleversée.

MADAME THOURET

Qui pouvait s'attendre à cela ? évidemment je le savais délicat ; mais de là à supposer...

LUCIE

Tu crois donc qu'il est...

MADAME THOURET

Ma pauvre enfant, un crachement de sang, c'est clair. Je me souviens maintenant qu'il toussait quel-

quelquefois... Mais pouvais-je songer à le faire examiner par un médecin ? Et puis aurais-je osé le lui demander ?

LUCIE

Qui sait s'il ignorait ?

MADAME THOURET

Comment peux-tu le supposer capable d'une pareille monstruosité ?

LUCIE

Oh ! tu sais, les hommes ! (Un silence ; M^{me} Thourret soupire profondément).

MADAME THOURET

Mon Dieu ! Quelle misère !

SCÈNE II

LES MÈMES, FRANÇOISE

MADAME THOURET

Ma pauvre enfant, qu'est-ce que Marthe vient de m'apprendre !

FRANÇOISE, énervée.

Maman, je t'en supplie, épargne-moi tes lamentations !

LUCIE

Mais quand est-ce arrivé ?

FRANÇOISE

Hier soir ; il voulait à toutes forces me lire ses derniers vers, une machine sur les étoiles ; il s'est excité, et au milieu de sa lecture...

MADAME THOURET

Quelle horrible chose !

LUCIE

Mais il paraît que cela ne prouve pas toujours qu'on soit atteint. La petite Lecharmont...

MADAME THOURET

Le cas est tout à fait différent.

LUCIE

Je t'assure, maman...

FRANÇOISE

Il est atteint.

MADAME THOURET, comme si c'était une révélation.

Il est atteint ? Mon Dieu ! quelle misère !

FRANÇOISE, exaspérée.

Voyons, maman, tu vois bien que je suis calme. Quand on prend une maladie au début...

MADAME THOURET

Il est atteint !

FRANÇOISE

Il n'y a pas lieu de s'affoler. C'est très sérieux, mais à condition de faire le nécessaire...

MADAME THOURET

C'est vrai, quand on prend une maladie au début...

LUCIE

Oui, quand on la prend à temps...

MADAME THOURET

Tout de même, quelle misère!... Et alors qu'est-ce que vous allez faire, mes pauvres enfants? Il va falloir vous séparer!

LUCIE

C'est vrai.

FRANÇOISE, nettement.

Il n'en est pas question.

MADAME THOURET

On ne va donc pas l'envoyer dans un sanatorium?

FRANÇOISE

Tout est déjà réglé. Il ne veut pas du sanatorium, et je n'en veux pas non plus.

MADAME THOURET

Mais enfin...

FRANÇOISE, comme à elle-même.

Non, il ne sera pas dit que ma folie ait été vaine...

LUCIE

Quelle folie?

MADAME THOURET, tout bas.

Elle regrette, la pauvre enfant...

FRANÇOISE

Nous louerons un chalet dans le voisinage d'un sanatorium, de façon à avoir les soins médicaux, l'air, tout enfin.

MADAME THOURET, épouvantée.

Tu n'y penses pas. Et la contagion?

FRANÇOISE

Quand on prend les précautions nécessaires, il n'y a pas de contagion possible.

LUCIE

J'ai toujours entendu dire pourtant...

FRANÇOISE

Et puis cela ne m'arrêterait pas. Le lien qui nous unit est plus fort que la vie.

MADAME THOURET

Ma chérie, permets-moi de te dire que ce sont des phrases. Tu te dois à tous — à lui qui a besoin

de te trouver plus tard en bonne santé — à moi — à un autre peut-être.

FRANÇOISE, riant avec énervement.

Non, rassure-toi, ma bonne maman ; il n'est pas question de cela pour le moment. — Maintenant, écoutez, il vaut mieux que je reste seule. D'abord je crains que le bruit ne le réveille... Il dort à côté... (Doulourement.) Il dort... il est très las.

MADAME THOURET

Mon Dieu ! Quelle misère ! (Elle sort avec Lucie.)

SCÈNE III

FRANÇOISE, seule, puis ANTOINETTE

FRANÇOISE, à elle-même.

La contagion ! Il s'agit bien de la contagion !
(Elle s'assied perdue en de douloureuses réflexions.)

ANTOINETTE, entrant, à mi-voix.

Je ne reste qu'une minute... Je sais... Ta mère m'a tout dit... Ma chérie. (Elle l'embrasse.)

FRANÇOISE

Cela me fait du bien de te voir... Je ne peux pas pleurer quand je suis seule. (Elle pleure.)

ANTOINETTE

Mais comment est-ce arrivé ? Cette surprise épouvantable...

FRANÇOISE

Ça n'a pas été une surprise. — Je m'attendais, je devais m'attendre à ce qui est arrivé.

ANTOINETTE

Que veux-tu dire ?

FRANÇOISE

Tu te souviens du petit bleu que j'ai reçu le jour où tu es revenue d'Égypte ?

ANTOINETTE

Oui, tu n'as pas voulu me dire ce que c'était.

FRANÇOISE

Je craignais follement que tu ne susses pas garder le secret. Eh bien ! depuis ce jour je savais Gérard poitrinaire.

ANTOINETTE

C'était cela !

FRANÇOISE

Tu me juges folle de l'avoir épousé quand même...

ANTOINETTE

Non, c'était dans l'ordre...

FRANÇOISE

J'ai vu notre union retardée, rendue impossible. La mort survenant sans que j'aie été à lui, sans que ce désir passionné que j'avais de lui se fût réalisé.

ANTOINETTE

Oui, je comprends...

FRANÇOISE

Non, tu ne peux pas savoir ce qu'a été ma détresse ; je me suis souvenue de ta phrase : Une seule chose importe, c'est la mort... Et de peur de voir fuir mon bonheur à jamais, j'ai voulu l'étreindre (farouche), l'étreindre tout de suite. Mais cette folie je l'ai expiée. Il y a des choses qu'il me semble que je ne peux pas te dire... Tu es encore une jeune fille.

ANTOINETTE, amèrement.

Tu trouves ?

FRANÇOISE

Mais tu peux deviner, peut-être... la terreur qui me saisissait à certains moments ; la peur de voir surgir après les nuits d'amour le mal que je savais poursuivre en lui sa route obscure. Et alors la volonté de modérer...

ANTOINETTE

Oui.

FRANÇOISE

Tu as saisi. Et pas une fois (avec une espèce de désespoir) pas une fois nous n'avons été vraiment... des amants... Et puis... un soir, en Italie, je suis rentrée, et je l'ai trouvé la figure convulsée, changée, oh ! si changée... oh ! cet affreux visage, ce visage de cent ans ! (Elle pleure.) Il a voulu dissimuler d'abord ; mais sa voix éteinte, sa voix morte m'a tout appris ; et il s'est mis à pleurer comme un enfant.

GÉRARD, à la cantonade.

Françoise ! Françoise !

FRANÇOISE, courant à la porte.

Qu'y a-t-il ?

GÉRARD, de même.

Je me sens mieux ; je me lèverai tout à l'heure.

FRANÇOISE

Bien, mon chéri ; je t'attends avec Antoinette.
(Elle rentre.)

ANTOINETTE

C'est affreux, tout cela !

FRANÇOISE

Ah ! si ce n'était que cela ! Mais il y a le reste ; tout ce que moi-même je ne fais qu'entrevoir obscurément...

ANTOINETTE

Crois-tu donc que je ne devine pas, ma pauvre Françoise, le tragique malentendu qui vous sépare ? Va, l'expérience de l'amour n'est pas nécessaire pour connaître l'amour. Dès le jour lointain où je suis revenue d'Égypte j'ai pressenti ce qui devait arriver. Vous n'aimez pas de la même façon. L'homme dont les ardeurs sont calmées ne peut comprendre l'emportement de la jeune amoureuse ; il cherche en elle une femme et elle veut trouver en lui un amant.

FRANÇOISE, avec angoisse.

Non, non, ce n'est pas cela seulement ; ce n'est pas seulement le drame banal que tu dis. D'autres forces sont à l'œuvre, qui plus puissantes que ma volonté m'imposent un rôle exécuté.

ANTOINETTE

Que veux-tu dire ?

SCÈNE IV

LES MÈMES, GÉRARD

Gérard ouvre la porte de droite ; il est pâle et visiblement très faible ; Françoise jette à son amie, tandis qu'il entre, un regard d'angoisse et presque de honte ; ni lui ni Antoinette ne s'en aperçoivent.

ANTOINETTE, se levant.

Bonjour, Monsieur.

GÉRARD

Non, restez, je vous en prie, Mademoiselle. Je sais quelle joie Françoise éprouve à vous voir ; vous êtes sa seule amie intime. Et sa vie auprès de l'infirmes que je suis est si triste, qu'elle a doublement besoin de trouver autour d'elle d'autres présences chères. D'ailleurs, si tu le veux bien, Françoise, j'aimerais dire un mot à ton amie...

FRANÇOISE, avec surprise.

Suis-je de trop ?

GÉRARD

Je voudrais rester cinq minutes seul avec Mademoiselle.

ANTOINETTE

Dis donc, Françoise, ton mari me compromet.
Françoise a un sourire triste ; elle va sur le balcon.

GÉRARD, baissant la voix, à Antoinette.

Mademoiselle, je sais ce que vous êtes pour Françoise ; elle a en vous une confiance absolue ; il y a des choses que vous seule pouvez lui dire ; il y en a peut-être (tristement) qu'elle n'a dites qu'à vous (geste d'Antoinette). Aussi êtes-vous la seule qui pourrez la conseiller... (il s'arrête).

ANTOINETTE

Que voulez-vous dire ?

GÉRARD

Lorsque je n'y serai plus.

ANTOINETTE

Mais comment pouvez-vous croire ?

GÉRARD

Ils peuvent parler d'espérances, de guérison assurée ; je sens, je sais que je suis perdu. Nous allons partir pour Montana (avec tendresse) parce qu'elle le veut, parce qu'elle ne se pardonnerait pas de ne rien faire. Que m'importe après tout de mourir ici ou là-bas ? pourvu qu'elle soit auprès de moi. Car j'ai encore en moi cet atroce égoïsme de ceux qui ne veulent pas être seuls au moment d'expirer. Là-bas elle aura du moins l'illusion que je me soigne ; rapidement sans doute elle croira constater que l'air me fait du bien, que je reprends des forces, que sais-je ? Mais je ne peux pas guérir (avec une sorte de ferveur concentrée) et je ne veux pas guérir.

ANTOINETTE

Je ne vous comprends pas.

FRANÇOISE, du balcon.

Ce n'est pas encore fini ?

GÉRARD, à voix basse.

Je me comprends à peine moi-même ; et je n'éprouve pas le besoin de me comprendre. La

voix indistincte et profonde que j'entends en moi est de celles qui ne peuvent pas tromper. Ce que je sais, c'est que l'acte par lequel Françoise a renoncé au bonheur, l'acte de charité suprême par lequel elle a accepté de vivre avec un infirme...

ANTOINETTE, profondément troublée.

Oui...

GÉRARD

Cet acte-là, au fond, me condamnait à mourir. Même guéri, je resterais l'être fragile sur lequel on veille ; je me dois, je lui dois de la délivrer de l'inutile qui prend sa vie et sa force. Vous ne semblez pas comprendre...

ANTOINETTE

Non... je crains de ne pas comprendre.

GÉRARD

C'est que vous ignorez que nous savions tous les deux.

ANTOINETTE

Non, je ne l'ignorais pas.

GÉRARD

Elle vous a donc dit ?.. Mais alors... Trouveriez-vous juste qu'elle fût payée de son sacrifice par une vie de garde-malade ?

FRANÇOISE, qui s'est rapprochée.

La joie du sacrifice est exclusive de toute récompense.

GÉRARD, avec reproche.

Tu as écouté.

FRANÇOISE, à Antoinette.

Tu ne sais pas ce qu'il veut dire ; et moi je l'ai deviné ; il veut que plus tard (elle éclate en sanglots) tu me persuades de ne pas rester fidèle à sa mémoire... Ah ! ne dis plus un mot ; ces prévisions sont atroces, et la pensée de la mort n'est pas de celles qui font vivre (à Gérard). Viens, mon aimé. Je vais t'installer sur le balcon (elle conduit Gérard jusqu'au balcon et l'y installe, puis elle revient après avoir fermé la fenêtre).

ANTOINETTE

Je ne comprends pas. Quelle est cette histoire de sacrifice ?

FRANÇOISE, avec un rire amer.

Naturellement tu ne comprends pas, parce que tu me connais et que tu sais. L'acte de charité suprême, le sacrifice dont il parle avec émotion est en réalité l'acte le plus égoïste de ma vie. Il ne sait pas le désir effréné, irrésistible, qui me portait vers lui.

ANTOINETTE

Je me souviens de ces dissimulations qui me surprenaient...

FRANÇOISE

Il ne sait pas que je serais morte plutôt que de ne pas devenir sienne, ne fût-ce qu'une heure.

ANTOINETTE, avec surprise.

Quoi, jamais tu n'as révélé ta passion, même lorsque tu étais dans ses bras ?

FRANÇOISE

Souviens-toi de l'angoisse que j'éprouvais dans ces moments-là... et puis je résistais à mon désir, je n'osais pas redemander ses caresses, de peur de lui sembler impure. Celle qu'il aime en moi est une étrangère chaste et craintive que je ne connais pas ; j'ai frémi le jour où pour la première fois j'ai compris quelle image étrange il se faisait de moi et aimait à ma place. Et puis, poussée par je ne sais quelle puissance irrésistible, je me suis appliquée de toutes les forces de mon être à ressembler à cette image infidèle. La comprends-tu maintenant ma douleur ? comprends-tu ce que c'est pour moi que d'être obligée de mentir à moi-même, et de mentir à celui que j'aime mieux que moi-même, alors que la sincérité est peut-être le seul devoir que j'aie jamais compris, le seul que j'aurais voulu pratiquer ?

ANTOINETTE

Qu'importe au fond ? les âmes ne sont-elles pas toujours impénétrables les unes aux autres ? A

quoi bon vouloir être connue telle qu'on est ? et sais-tu donc si bien toi-même ce que tu es ?

FRANÇOISE

Hélas !

ANTOINETTE

Crois-moi ; la vie est simple pour qui ne raffine pas ainsi sur ses sentiments. Il ne faut pas tant en demander à l'amour.

FRANÇOISE

Il y a des heures où il me semble que l'amour ne peut pas résister au mensonge.

ANTOINETTE, la regardant.

Es-tu bien sûre qu'il résiste toujours aux réalités ? (Un silence ; la fenêtre se rouvre.)

GÉRARD

Il commence à faire froid.

ANTOINETTE, se levant.

Cette fois il faut que je parte. Je tâcherai de revenir bientôt (Françoise l'accompagne jusqu'à la porte ; Gérard s'assied).

SCÈNE V

FRANÇOISE, GÉRARD

GÉRARD

J'aime le franc visage de ton amie : mais pourquoi semblait-elle ne pas comprendre mes paroles ?

FRANÇOISE

Je ne sais.

GÉRARD

Elle ne mesure pas la portée de ton sacrifice.

FRANÇOISE

Ah ! ne parle pas toujours de cela (hardiment). Je ne me sacrifiais pas, puisque je t'aimais.

GÉRARD

Il y a tant de manières d'aimer !

FRANÇOISE, douloureusement.

Je commence à le croire.

GÉRARD

Que veux-tu dire, ma chérie ? Je crains de te comprendre.

FRANÇOISE, vivement.

Non, non.

GÉRARD

Pourquoi vouloir effacer le reproche voilé qui perçait dans tes paroles? Va, j'avais souvent deviné ta répugnance pour...

FRANÇOISE

Pour?

GÉRARD

Pour l'amour physique. Quand tu te dérobaux à mon étreinte tu dévoilais la pureté foncière de ton être... Et c'est depuis que j'ai compris tout ce que tu valais... Françoise, j'aime ta chasteté pres- que farouche.

FRANÇOISE, à elle-même.

C'est trop affreux...

GÉRARD

Je puis tout te dire maintenant, jadis il me sem- blait découvrir en toi je ne sais quelle ardeur étrange qui me blessait. Combien je me trompais!

FRANÇOISE, faiblement.

Oui.

GÉRARD

Va, tu ne sais pas quelle collaboratrice tu as été pour moi dans cette œuvre de purification qui s'accomplit en moi.

FRANÇOISE

Parlons d'autre chose, veux-tu?

GÉRARD

Un mot seulement. Cette confession que tu as exigée de tout mon passé détestable m'a forcé à regarder en face tout le mal que j'ai fait, tout le mal que je me suis fait.

FRANÇOISE, malgré elle.

Que sais-tu donc, malheureux, de cette curiosité qui me poussait à connaître ta vie? (Se forçant à prendre un ton de plaisanterie.) Qui sait si je ne suis pas une perverse?

GÉRARD, qui ne l'a pas écoutée.

A l'instant je regardais ces enfants qui jouaient sous les marronniers, et je me disais : Ces enfants sont-ils déjà impurs? mon Dieu, est-il possible que la malédiction des siècles soit sur eux, et que déjà l'esprit de luxure soit à l'œuvre au fond de leurs cœurs ambigus?

FRANÇOISE

Tu te fais du mal, mon chéri; tu ne devrais pas tant parler.

GÉRARD

Je ne t'ai jamais dit comment le désir s'est révélé à moi (se troublant), et peut-être ne devrais-je pas te raconter cela. Ces enfants qui jouaient au jardin

m'ont rappelé celui qui jadis a éveillé en moi la passion dormante. J'avais seize ans. C'était le fils d'une amie de ma mère ; lorsque je le vis pour la première fois il avait encore de grandes boucles blondes, et ses yeux bleus souriaient ; il parlait peu, et sa mère se plaignait quelquefois qu'il ne fût pas intelligent. Le message de ces yeux profonds, il me semble que je le comprends maintenant. Mais alors je me sentis troublé jusqu'au fond de l'âme par la pureté mystérieuse de ce regard... et cependant, hélas ! cette pureté n'éveillait en moi que des pensées impures... J'ai tort de te dire cela, ma pauvre Françoise... je ne lui parlais jamais, et j'avais peur qu'on ne surprît la tendresse équivoque que je lui portais. Je ne savais moi-même au juste ce que je voulais ; je ne me comprenais pas, et cependant je sentais que l'amour m'était révélé. Il mourut à onze ans, je pleurai... Se pourrait-il qu'au fond des plus troubles désirs il y eût toujours l'attribut invincible et caché de la pureté ?

FRANÇOISE, secouant la tête.

Non, non, le désir se détruit lui-même et renaît de sa propre destruction pour se détruire encore, il est l'éternelle fièvre, l'éternelle angoisse. La lamentable et piètre tragédie, seule la mort la termine.

GÉRARD, avec douceur.

La mort n'est peut-être qu'un commencement (un silence. Il reprend). Va, plus la vie charnelle et

vaine que j'ai vécue me devient étrangère, plus je me convaincs que le monde auquel j'aspire et pour lequel je me sens fait n'est pas celui-ci.

FRANÇOISE, avec âpreté.

Cette existence ne serait alors qu'une épreuve préparatoire imposée à nos volontés inexpertes, par je ne sais quel maître exigeant et fantasque ? Est-ce donc relever à tes yeux la valeur de la vie que d'en faire un concours institué par quelque pédant inoccupé ? (Avec une douleur contenue et profonde.) Non, non, ceux qui prennent la vie au tragique, et ce sont les seuls qui vaillent, ceux qui ont connu le frisson épouvantable du risque, savent bien qu'il n'y a pas d'autre existence que la nôtre. Il n'y a qu'une partie à jouer : tant pis pour qui la perd.

GÉRARD, mystérieusement.

Puisse Celui que tu méconnaissais te révéler un jour la folie de ta présomption et de ton blasphème, Françoise.

FRANÇOISE

Mon pauvre ami, je crains bien d'avoir passé l'âge de la conversion.

GÉRARD, avec effroi.

Qu'est-ce qui t'aurait fait cette vieillesse d'âme prématurée ?

FRANÇOISE, détournant la conversation.

Je ne t'ai pas encore dit que j'ai écrit ce matin aux deux médecins de là-bas. J'avais songé d'abord à aller moi-même sur les lieux ; mais je ne puis me résigner à te laisser seul.

GÉRARD, profondément.

Qu'importe ! et pourquoi venir rappeler ces détails infimes ? Il faut qu'avant l'adieu nous ayons eu une fois au moins le courage de nous regarder en face.

FRANÇOISE, avec effroi.

Non, à quoi bon ?

GÉRARD, avec tendresse.

Ma pauvre Françoise, crois-tu donc que je t'en veuille de rester étrangère à cette foi qui lentement s'est enracinée en moi ? Elle est, cette foi, le don imprévisible d'une puissance spirituelle inconnue, qui a entendu l'appel de ma misère et de mon impureté ; elle est une grâce...

FRANÇOISE, se souvenant.

Une grâce...

GÉRARD

Elle est le témoignage vivant de celui dont elle émane : elle porte son sceau. Mais (avec une tendresse infinie) l'incroyante qui s'est sacrifiée sans espoir de

récompense, crois-tu donc qu'elle ne puisse pas compter sur la miséricorde infinie ?

FRANÇOISE, écoeuvrée.

La miséricorde... Il y a des pauvres qui n'acceptent pas l'aumône.

GÉRARD

Va, l'ingénuité sublime de ton sacrifice reste entière ; et cela seul importe. Malgré toi tu t'es laissé pénétrer par l'esprit de charité qui souffle à travers le monde et qui le rendra digne de la clémence divine.

FRANÇOISE

Le pardon est fait pour les âmes médiocres et flottantes ; pour les autres, pour celles qui ont choisi librement et pour toujours, le pardon est un outrage.

GÉRARD

Mon Dieu, faites qu'elle s'humilie devant votre toute-puissance.

FRANÇOISE

Dieu même ne peut pas forcer l'amour.

SCÈNE VI
LES MÊMES, OLIVIER

OLIVIER, allant à Gérard.

Comment vous sentez-vous maintenant, Gérard ?

GÉRARD, souriant.

Mieux, mon ami, mieux.

OLIVIER

Maman n'est pas encore remise de son émotion ; elle m'a envoyé aux nouvelles.

GÉRARD

Ne parlons plus de ces misères. Ce qui doit être sera, à quoi bon se tourmenter ainsi et se lamenter ? La maladie poursuivra son œuvre, quoi qu'on fasse.

OLIVIER

Quel est ce pessimisme ? et toi, Françoise, tu laisses Gérard se décourager ainsi ? (Geste de Françoise.) Vous devez vouloir guérir, et vous guérirez.

GÉRARD

Le besoin de vivre, je ne l'éprouve plus (Françoise jette à Olivier un regard désespéré).

OLIVIER

Je ne vous comprends pas. La vie ! toutes les possibilités merveilleuses d'action et d'enthousiasme que ce mot suggère, vous les abdiquez de gaieté de cœur ?

GÉRARD

La vérité ne peut pas être dans l'action qui disperse et avilit. C'est dans la concentration fervente de l'âme éperdue d'amour et de vénération que j'aperçois le bien auquel j'aspire.

FRANÇOISE, avec une tristesse amère.

Gérard est devenu un mystique.

GÉRARD

On ne devient pas mystique ; et je découvre des semences de religion dans toutes les folies de mon passé. Mais je ne pourrais plus accepter maintenant les distractions perpétuelles de cette vie (il ferme les yeux).

FRANÇOISE, à mi-voix, à Olivier.

N'est-il pas méconnaissable ?

OLIVIER, avec ardeur.

Mais les religions comme la vôtre ne sont pas de celles qui rendent la vie meilleure.

GÉRARD

La vie ne peut pas être rendue meilleure par les seules forces de l'homme.

OLIVIER

Soit, mais les fois conquérantes et agissantes ne valent-elles pas mieux que celle du mystique perdu dans son extase ?

GÉRARD

Le choix ne m'a pas été laissé.

OLIVIER

Mais jamais encore je ne vous ai entendu parler ainsi... et pourtant je soupçonnais derrière vos paroles la germination mystérieuse d'une croyance. Je vous aime mieux, Gérard, d'être croyant ; (avec regret) si j'avais votre foi, que ne ferais-je pas ! Mais hélas ! la grâce qui semble vous avoir touché, je l'attends encore.

FRANÇOISE

Ce qui ne t'empêche pas de prendre part à toutes les manifestations cléricales. La sincérité n'est pas au nombre des vertus de ton parti.

OLIVIER, la regardant.

Qui donc peut se dire entièrement sincère ? Et n'est-il pas permis de lutter simplement pour ce qu'on aime et ce qu'on révère ? (S'animant.) Suis-je responsable d'un scepticisme que toute l'éducation funeste que j'ai reçue a travaillé à implanter en moi ? et devrai-je toute ma vie en porter le poids ? D'ailleurs, plus la foi est vivace et moins le mérite

est grand. Honneur à ceux qu'enflamme la seule beauté de l'idée !

GÉRARD

Olivier, je sens percer sous vos paroles l'inquiétude de Dieu.

OLIVIER, avec émotion.

Qui pourrait dire les heureux effets spirituels de la maladie ! Peut-être Dieu ne se révéla-t-il qu'aux faibles et aux infirmes.

FRANÇOISE

Réverie d'homme bien portant !

OLIVIER

Pourquoi la maladie ne développerait-elle pas en nous des sens spirituels étrangers à l'homme normal ?

FRANÇOISE

On voit que tu ne sais guère ce que c'est qu'un cerveau, et combien la cause la plus légère suffit à en troubler le fonctionnement.

OLIVIER

Tu parles de la pensée comme un horloger d'une pendule.

GÉRARD, perdu dans ses méditations.

Si la maladie était toujours un bien et portait toujours avec elle sa justification spirituelle !...

OLIVIER

Quelqu'un a dit que la cause réelle d'un mal ne pouvait jamais être d'ordre physique.

FRANÇOISE

Mes pauvres amis, vous déraisonnez.

OLIVIER

Tu pourrais appeler ton ami Du Ryer à la rescousse, il nous parlerait un peu du tube digestif.

GÉRARD

Si c'était vrai pourtant ! (Avec extase.) Si toutes les misères physiques que nous subissons en gémissant avaient leur raison d'être dans un ordre supérieur et invisible, et n'étaient jamais que les instruments d'une sagesse providentielle...

FRANÇOISE

Épargne-moi ce langage de catéchisme. Je vois que tu es fatigué ; tu devrais te recoucher.

OLIVIER, souriant.

Écoutez pour une fois le langage de cette impie.

FRANÇOISE

Appelle-moi dès que tu auras besoin de moi (il sort).

SCÈNE VII

FRANÇOISE, OLIVIER

FRANÇOISE, anxieusement.

Comment le trouves-tu ? bien changé, n'est-ce pas ?

OLIVIER

Ce qui me surprend surtout, c'est cet affleurement soudain de tout ce qu'on ne faisait que pressentir en lui.

FRANÇOISE, amèrement.

J'ai pu suivre, hélas, le développement graduel de son mysticisme.

OLIVIER

Pourquoi te lamentes-tu de voir s'éveiller en lui une foi dont nous aurions si grand besoin ?

FRANÇOISE

Comment regretterais-je de ne pas partager ses illusions ? Je ne suis point encore tombée si bas. Mais il ne s'agit pas de cela. Dans ce dégoût de la vie où il croit voir la nostalgie d'un autre monde, je ne lis que trop clairement l'approche de l'anéantissement ; et ses aspirations à l'immortalité ne sont pour ma raison impartiale que les flambées illusives d'un cœur qui va s'éteindre.

FRANÇOISE

Je me souviens maintenant de ton visage surpris. Mon pauvre chéri ! Tout cela me semblait si naturel.

OLIVIER, douloureusement.

Je sais... Ces vers, Gérard les connaît-il ?

FRANÇOISE, de nouveau hostile.

Quo t'importe ?

OLIVIER

Il y a des accommodements avec la sincérité.

FRANÇOISE

Gérard est un malade ; je suis obligée de le ménager. Penses-tu que je ne préférerais pas tout lui dire ?

OLIVIER

Quand il se rétablira...

FRANÇOISE

Hélas ! se rétablira-t-il ?

OLIVIER

Il en entendra de belles !

FRANÇOISE

A quoi rime cette ironie ? voudrais-tu donc me voir prolonger une dissimulation que tout à l'heure

tu me reprochais ? Que signifient ces contradictions ?... et d'ailleurs je ne sais pourquoi je me préoccupe de tes avis, après tes diatribes de tout à l'heure et quand tu ne sais rien de ce qui s'est passé.

OLIVIER

Ah ! il y a des choses que j'ignore ?... (Un silence.) Je n'ai rien à te répondre. Ta situation est de celles qui n'ont pas d'issue ; tu n'auras jamais le courage de lui infliger la déception profonde qu'il éprouverait à te voir telle que tu es, et d'autre part il est fatal qu'un jour ta nature reprenne le dessus et qu'il s'aperçoive de sa méprise.

FRANÇOISE

Sa méprise ! ah ! non, cela jamais ! Sa méprise...

OLIVIER

On dirait que ce mot prend pour toi un sens plus profond (elle ne répond pas). Rassure-toi, la réalité est au-dessus des dilemmes dans lesquels nous prétendons l'emprisonner. Qui sait si dans trois mois tu existeras encore pour lui ?

FRANÇOISE, avec effroi.

Que veux-tu dire ?

OLIVIER

Comment celui qui vit en Dieu aurait-il encore un regard pour une créature misérable et rebelle telle que toi ?

OLIVIER

Qui donc es-tu pour juger et pour nier ? d'où tiens-tu cette science de la vie et de la mort ? Est-ce dans les laboratoires qu'on l'acquiert ? Pourquoi (avec ardeur), pourquoi donc l'ordre physique ne serait-il pas l'expression symbolique et imparfaite d'un autre ordre ? pourquoi l'illusion serait-elle toujours du côté de ceux qui croient et qui espèrent ? de quel droit interdis-tu à Dieu d'imprimer aux misères même de notre corps une signification spirituelle qui les ennoblisse et les transfigure ? C'est une pauvre sagesse que celle qui prétend imposer des bornes à la puissance divine.

FRANÇOISE

Ce Dieu que tu défends si bien, tu n'oserais pas affirmer qu'il existe. Et mieux valent peut-être mes négations que ton dilettantisme.

OLIVIER

Qu'entends-tu par mon dilettantisme ?

FRANÇOISE

Cette attraction esthétique qu'exerce la foi sur les âmes incroyantes et molles comme la tienne. Quand la religion n'est pas pour vous un simple moyen de gouvernement, elle dégénère jusqu'à n'être plus qu'une parure spirituelle ; mais jamais, mais en aucun cas vous ne la traitez comme une réalité.

OLIVIER, s'emportant.

Quand même une foi comme celle de Gérard serait une illusion, elle serait plus respectable que votre vérité.

FRANÇOISE

Ah ! tu le reconnais donc. Ce respect de la vérité qui nous reste, à nous, les sensuelles et les désemparées, vous ne le possédez même plus. Dégoûtés de la réalité, incapables de la regarder en face, vous vous tissez je ne sais quelle doctrine d'illusion qui jette sur votre lâcheté un voile d'idéalisme. Nous valons mieux que vous, car nous nous refusons à voir le monde autre qu'il n'est et nos âmes meilleures qu'elles ne sont. La sincérité...

OLIVIER, acerbe.

C'est la seconde fois que tu prononces ce mot aujourd'hui. Est-ce à toi à parler de sincérité, à toi qui pour plaire à ton mari as dissimulé les désirs impurs dont ton cœur était plein ?

FRANÇOISE

Olivier !

OLIVIER

Oh, n'as-tu pas toujours été franche avec moi ? — A toi qui, jouant à l'épouse chaste, à la femme cérébrale et glacée, lui as caché les hantises malsaines et les imaginations dépravées où tu t'es toujours complu ?

FRANÇOISE, en larmes.

Olivier, que t'ai-je fait pour que tu me parles de la sorte ? est-ce ainsi que tu réponds à ma tendresse ? faut-il qu'au seuil d'une vie d'épreuves dont je n'aperçois pas le terme, j'entende ces paroles atroces, et que ce soit toi qui me les adresses ?

OLIVIER, durement.

Ne sont-ce pas des vérités ?

FRANÇOISE

Que sais-tu de ce que j'ai souffert ? Que sais-tu des nuits d'insomnie et d'angoisse par lesquelles j'ai passé ?

OLIVIER

Je n'ai pas de pitié pour toi, tu ne fais que récolter ce que tu as semé.

FRANÇOISE

Fais-moi grâce de cette rengaine.

OLIVIER

Les livres que tu as lus, les maîtres que tu as eus, les amis dont tu t'es entourée, cette Antoinette avant tout, ta préférée, tout a contribué à faire de toi la créature sensuelle, raisonnante, et présumptueuse dans ses négations que tu es aujourd'hui. Etrangement, les désirs pervers qui te consomment ont trouvé dans (avec ironie) ta raison la plus docile des servantes. Je me souviens des curiosités

détestables que tu allais assouvir dans des dictionnaires de physiologie et de médecine ; on s'émerveillait de te voir si anxieuse de savoir ; en réalité tu cherchais une justification aux exigences... de ta nature. Et je t'évoque revenant du théâtre toute tremblante, secouée de sanglots, obsédée par les tragédies dépravées auxquelles on avait la faiblesse de te conduire, joyeuse au fond de voir partout victorieuse la sensualité même que tu trouvais toute-puissante au fond de ton être. (Voyant Françoise livide.) Ah ! pardon de parler ainsi. Mais crois-tu que je n'aie pas souffert de tout cela ?

FRANÇOISE, avec véhémence.

Et moi, crois-tu que ce soit de gaieté de cœur que je suis devenue celle que tu dis ?

OLIVIER

Je ne veux rien savoir des crises que tu as traversées ; je ne devine que trop ; que n'as-tu jadis eu davantage vis-à-vis de moi la pudeur de certains désirs et de certaines angoisses ! Je me souviens du jour où pour la première fois tu me lus des vers de toi ; c'était dans le jardin à Sèvres, une après-midi de juillet. Cela commençait ainsi :

Bien-aimé, je serai ton esclave impudique ;

et ce vers :

Tes caresses jamais ne seront trop ardentes.

Et tu lisais cela très tranquillement !...

FRANÇOISE

Quoi, c'est là l'avenir qui me serait réservé après mon sacrif... (elle n'achève pas).

OLIVIER

Qu'allais-tu dire ?

FRANÇOISE

Rien, une habitude...

OLIVIER

Que tu le veuilles ou non, les puissances avec lesquelles tu vas avoir à lutter et dont tu n'es peut-être que le jouet inconscient, ne sont pas de celles que ta vie t'a appris à connaître.

FRANÇOISE, farouche.

Je les nie.

OLIVIER

Puisses-tu n'être pas la victime qu'elles se sont réservée !

Rideau.

ACTE III

Le chalet qu'occupent les Launoy à Montana. Salon avec meubles laqués ; pas d'angles. Tout est en fenêtres. On aperçoit la neige brillante sous les réverbères, et au fond le Palace illuminé. On entend indistinctement une musique de bal.

SCÈNE I

FRANÇOISE, MADAME THOURET, GÉRARD
LE PÈRE ANDRÉ

Gérard est étendu à droite, le Père André est assis près de lui. A gauche Françoise et sa mère accoudées à la table causent à mi-voix.

GÉRARD, au père André.

Ainsi votre femme a pris le voile quand elle a été sûre que Dieu vous désignait ?

LE PÈRE ANDRÉ

Elle a senti qu'il le fallait. Mais elle était de ces âmes faibles qui se repentent de leurs meilleures actions parce qu'elles ne s'y reconnaissent pas. Un jour elle a quitté le couvent.

GÉRARD

Qu'est-elle devenue ? vous a-t-elle pardonné son destin ?

LE PÈRE ANDRÉ, rectifiant.

Je ne doute pas que Dieu lui ait pardonné. Tous les jours je prie pour elle.

FRANÇOISE, à sa mère.

Tu as entendu ?

MADAME THOURET

Fais attention. — Doit-on dire mon père ou monsieur à un missionnaire ?

FRANÇOISE

Je n'en sais rien.

GÉRARD

Je vous remercie profondément de votre récit. Vous ne pouvez savoir à quel point il m'a passionné. Ce qui me frappe surtout, c'est la soudaineté de votre conversion.

LE PÈRE ANDRÉ

Rien n'est subit qu'en apparence. En réalité il était arrêté de toute éternité que je reviendrais un jour de mes errements ; sans nul doute, pour une vue plus perçante que la nôtre...

MADAME THOURET, à Françoise.

Quand avez-vous fait sa connaissance ?

FRANÇOISE

Il va y avoir un mois. Gérard avait été frappé de la beauté de son regard, de la puissance de rayonnement, — je cite ses mots, — qui émanait de lui ; que sais-je ? ils se sont parlé ; et maintenant ils ne se quittent plus. Ceci c'est la dernière étape.

MADAME THOURET

Que veux-tu dire ?

FRANÇOISE, tragiquement.

La grâce aura bientôt achevé son œuvre de destruction. Tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai désiré, tout m'a été arraché.

MADAME THOURET

La grâce ?...

FRANÇOISE

Ne savais-tu pas ton gendre touché de la grâce ?

GÉRARD

Ainsi vous êtes décidé à repartir dans une semaine ?

LE PÈRE ANDRÉ

Je suis maintenant rétabli, et je me sens de force à faire encore un voyage ; ce sera le dernier.

GÉRARD

Je ne vous reverrai plus (signe négatif du Père André).

LE PÈRE ANDRÉ

J'ai la certitude de ne pas revenir.

FRANÇOISE

Il va partir.

MADAME THOURET

Si tu dis vrai, je m'en réjouis. Inutile d'entretenir son fanatisme.

FRANÇOISE, avec fatalisme.

L'influence décisive de cette rencontre s'étendra indéfiniment sur notre vie.

GÉRARD

Vous ne pouvez savoir de quelle importance essentielle est pour moi ce que vous m'avez dit ; cette rencontre était ce qu'il fallait pour me convaincre pleinement.

LE PÈRE ANDRÉ

Ce n'est là qu'un signe extérieur.

GÉRARD

La confirmation éclatante de mes pressentiments, vous me l'avez apportée. Sans doute (avec une ferveur mystique) il n'est aucun de nos actes qui n'ait sa valeur spirituelle, sa destination ; il n'est pas un de nos gestes qui n'ait sur d'autres destinées un retentissement que nous ne soupçonnons pas, mais

que Lui a prévu, que Lui a voulu. Mais parfois il consent paternellement à nous laisser apercevoir quelque chose de ses desseins... Je comprends pourquoi il a voulu que nous rencontrions.

MADAME THOURET, regardant Gérard.

Il ne paraît pas mal ce soir.

FRANÇOISE, nettement.

Il s'est excité ; il aura de la température demain.

GÉRARD

Mais est-il possible que ma présomption ne soit pas impardonnable, est-il possible que Dieu prodigue ses faveurs à un indigne tel que moi ?

LE PÈRE ANDRÉ

Vos égarements passés contribuent à la gloire de Dieu, en faisant ressortir l'immensité de la grâce qui s'est portée sur vous.

GÉRARD, avec douleur.

Non, ce n'est pas possible : Dieu ne peut pas avoir voulu le mal.

LE PÈRE ANDRÉ

Le mal n'est pas pour celui qui voit tout ; la dissonance se perd dans l'universelle harmonie à laquelle elle contribue.

GÉRARD

Non, je ne veux pas raisonner ; je crois, mon Dieu, je crois en vous.

FRANÇOISE

On a été forcé de renoncer à la suralimentation. Il avait des digestions atroces.

MADAME THOURET

Mais tu m'assures qu'il a augmenté ?

LE PÈRE ANDRÉ

Qui sait ? peut-être la croyance inerte qui vous suffit encore ne vous satisfera-t-elle plus dans quelques mois.

GÉRARD

Non, non... D'ailleurs dans quelques mois je ne serai plus.

LE PÈRE ANDRÉ, le regardant avec compétence.

Vous avez bien quelques années assurées ; peut-être davantage. Que ferez-vous lorsque vous quitterez Montana ? vous reprendrez cette existence vaine avec laquelle vous dites avoir rompu, et vous mènerez, le cœur bourrelé de remords, une vie que seule l'ignorance pouvait rendre excusable.

GÉRARD

Je ne veux pas songer, je ne veux pas réfléchir... Je suis encore ébloui de la clarté de ce qui est arrivé (suppliant). Pourquoi vouloir me faire oublier que je suis heureux ?

LE PÈRE ANDRÉ

Vous ne devez pas vous abandonner à cette imprudente satisfaction ; l'œil de Dieu est sur vous.

GÉRARD

Non, ne parlez pas ainsi. Tout sera comme il a été ordonné de toute éternité ; mon Dieu, laissez-moi m'abandonner dans vos bras paternels. De toute éternité. Cela berce comme une musique !

LE PÈRE ANDRÉ

Méfiez-vous de l'abîme qui guette les prédestinés.

MADAME THOURET

Il aurait vraiment pu s'abstenir d'inviter ce monsieur le soir de mon arrivée.

FRANÇOISE

Oh ! si tu crois qu'il y a pensé ! Quand on voyage en plein ciel, on ne s'occupe pas de détails de ce genre. Il écoute le Père André comme on prend de la morphine.

MADAME THOURET

Françoise !

FRANÇOISE

Un narcotique de l'âme, finalement cela revient au même.

MADAME THOURET

Il ne me fait pas l'effet de t'avoir convertie.

FRANÇOISE

Pour qui me prends-tu ? Va, il n'y a pas lieu de plaisanter (montrant Gérard) : la débâcle de ma vie se consomme maintenant.

MADAME THOURET

Pourquoi ce pessimisme ? Il va mieux.

FRANÇOISE

Il ne s'agit pas de cela. Une muraille se dresse entre nous. La mort même ne peut séparer aussi complètement. On pleure les morts, et je n'existe plus pour lui... (elle s'arrête).

GÉRARD

Non, même si un jour elle naissait à Dieu, je ne pourrais m'y résoudre. Malgré vos affirmations, il me semble que je ne voudrais jamais me séparer de celle qui s'est sacrifiée pour moi.

FRANÇOISE

Tu as entendu cette phrase atroce ? Après ce que j'ai enduré, d'ailleurs, il me semble que rien n'importe plus (elle se tait).

MADAME THOURET

Ma pauvre chérie, je conçois tes angoisses.

FRANÇOISE

Non, tu ne sais pas, tu ne peux même pas deviner (dans un soudain mouvement de confiance désespérée). Ah ! je regrette de ne t'avoir pas tout dit autrefois. Peut-être aurais-tu pu me conseiller. Maman (elle va pleurer)... (d'une voix étranglée) Tu sais, n'est-ce pas ? combien je l'ai aimé... de quelle manière... Non, tu ne peux pas comprendre.

MADAME THOURET, péniblement.

Si, je comprends.

FRANÇOISE

Je l'ai aimé, aimé... eh bien ! j'ai vu mon amour s'écailler et tomber par morceaux. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un malade.

MADAME THOURET

Françoise, j'ai soigné ton père pendant dix ans.

FRANÇOISE, involontairement.

Tu ne l'aimais pas comme un amant... Songe. Un amant. Un amant dont on apprend peu à peu à se dégoûter.

MADAME THOURET, malgré elle.

L'homme n'est pas qu'un instrument de plaisir.

FRANÇOISE, étonnée du mot.

Tu parles comme nous, maman !... Si du moins j'avais pu être, je ne sais pas moi, la garde-ma-

lade, la sœur de charité qui a pitié de ceux qui souffrent et les console avec un bon regard ! Mais je ne pouvais pas me faire cette âme-là. Si tu savais la clairvoyance atroce avec laquelle je suivais les progrès du mal qui flétrissait sa chair. Pardon, maman.

MADAME THOURET

Ils ne t'ont pas appris la bonté.

FRANÇOISE

Hélas, peut-être un jour n'éprouverai-je plus que de la pitié pour lui, mais c'en sera fait de mon amour... Mais non, cela ne sera pas ; il est riche de foi et d'espérances et n'a pas besoin de mes larmes. Et moi je n'ai que mon amour, qui se meurt comme un enfant transi dans mes bras impuissants à le réchauffer.

GÉRARD, au Père André

Non, je ne sens en moi ni le courage ni peut-être même le désir de vous imiter. Ma certitude n'est pas de celles qui se communiquent, et je croirais profaner ma foi en cherchant à la répandre.

LE PÈRE ANDRÉ

Notre œuvre est une œuvre de glorification. Répandre sa foi est le meilleur moyen de l'affirmer. Vous cherchez à la conserver comme celui qui entoure une flamme de ses deux mains pour qu'elle ne s'éteigne pas. Ce n'est pas ainsi que Dieu veut

être adoré (malgré lui il élève la voix). La foi ne grandit que chez ceux qui la communiquent.

GÉRARD

Mais je songe à toutes ces forces dépensées en vain ; la force est quelque chose de si précieux !

LE PÈRE ANDRÉ

Bien des semences se perdent et pourrissent pour une seule qui germe. La nature symbolise confusément des vérités que seule la révélation a pu nous découvrir ; mais après coup elle s'éclaire à la lumière de la révélation, qu'elle illustre pour ainsi dire. Avez-vous jamais songé à cet axiome de la physique : « Rien ne se perd, rien ne se crée » ? N'apercevez-vous pas quelle signification inattendue il revêt, lorsqu'on le transporte dans le monde de l'esprit ? « Rien ne se crée » parce que tout est prédéterminé par les décrets divins, « rien ne se perd » parce qu'il n'y a pas une valeur spirituelle qui soit détruite, pas un de nos actes qui ne contribue en quelque manière imprévisible à l'œuvre éternelle.

GÉRARD

Il n'est pas de pensée qui m'exalte davantage. Pas un geste, pas une parole qui n'ait sa signification divine, qui n'ait sa place dans la tragédie universelle et ne soit appelé par d'autres gestes et d'autres répliques. Ma raison se prosterne devant le mystère auquel elle participe.

FRANÇOISE

Tu entends ces divagations ?

MADAME THOURET

J'avoue n'être pas à la hauteur.

FRANÇOISE

J'entends tous les soirs ce genre de dissertations. C'est généralement vers la tombée du jour ; ses yeux deviennent vagues, il cesse de faire attention à ce que je dis ; et il se met à parler, sans prendre garde...

MADAME THOURET

A ton ennui ?

FRANÇOISE

Ce n'est pas de l'ennui.

MADAME THOURET

De l'agacement, alors.

FRANÇOISE

Non, non, c'est une angoisse profonde, une sorte d'humiliation inexplicable... parfois cela ressemble presque à de la haine (parlant comme à elle-même). Et cela je ne le comprends pas. Car je sais qu'il est vide le sanctuaire d'où je suis exclue, et je ris du culte qu'on y célèbre. Pourquoi alors souffrir comme une exilée ?

MADAME THOURET

Ma pauvre enfant, je ne puis rien te dire qui te console. Ta détresse n'est pas de celles que nous connaissions, nous autres.

FRANÇOISE

Je sais ce que tu vas me dire : « Il guérira sans doute, c'est un bon mari, il ne te trompera pas. Accepte ton lot. » Cette résignation-là, vos mères chrétiennes avaient pu vous la communiquer, à vous qui ne croyiez plus ; mais moi quel exemple puis-je suivre ? j'ai rompu avec les liens qui vous attachaient encore ; la tradition dont vous restiez esclaves inconscientes ou résignées n'est plus rien pour moi... Non, ne cherche pas à m'aveugler, je me mépriserais si je ne souffrais pas du conflit de nos deux consciences.

MADAME THOURET

Tu te sais gré d'être compliquée et de ne pas voir la vie simplement, comme les autres.

FRANÇOISE

Ne parle pas de celles qui voient la vie simplement ; ce sont celles qui n'ont jamais réfléchi, celles qui n'ont jamais compris, celles qui n'ont jamais affirmé. Esclaves de leurs sens ou de leur éducation, honnêtes ou dépravées, ces femmes-là ne seront jamais qu'un troupeau — et je méprise celui qui est impuissant à justifier sa vie envers soi-même et ne l'a pas voulue.

MADAME THOURET

Ma petite, toute ma tendresse va à toi ; mais qu'elle est impuissante et que ta peine lui reste étrangère !

FRANÇOISE

Ce n'est pas de tendresse que j'ai besoin... Je ne sais pas moi-même ce qui me manque ; une confirmation peut-être. Mais non, je ne veux pas être celle qui fléchit et cherche un appui. Je sais trop où mène cette faiblesse-là.

LE PÈRE ANDRÉ, à Gérard.

Vous connaîtrez le doute ; il y a des heures où vous vous direz avec effroi : « Se peut-il vraiment que j'aie été choisi, moi parmi tant d'autres, et plutôt qu'eux tous ? »

GÉRARD

Croyez-vous que je ne l'aie pas connue, cette angoisse ? Mais bientôt l'inquiétude se tait ; et j'entends de nouveau le murmure continu de ma félicité.

FRANÇOISE

Ah ! n'est-ce pas atroce, ce bonheur qu'il a gardé pour lui seul et dont jamais je n'aurai ma part ?

MADAME THOURET

Ma pauvre enfant, tu n'es peut-être que jalouse !

FRANÇOISE

Jalouse de Dieu ! (Ecoutant.) Ils parlent de moi.

GÉRARD

Non, je ne sens pas en moi cette puissance que vous dites.

LE PÈRE ANDRÉ

Seul il peut toucher le cœur de l'endurcie. Peut-être un jour lui fera-t-il la grâce de l'éclairer. Notre regard borné ne peut pénétrer les desseins de Dieu.

FRANÇOISE, de façon à être entendue.

Quelles que soient les surprises que l'avenir me réserve, il n'y aura rien dans mon destin que ma nature n'explique et que ma raison ne justifie.

LE PÈRE ANDRÉ, avec solennité.

Dieu seul explique et Dieu seul justifie (se levant). Il se fait tard. Il va falloir que je vous quitte, mon enfant.

GÉRARD

Nous ne nous reverrons pas en ce monde.

LE PÈRE ANDRÉ, l'embrassant.

Mon fils, nous nous retrouverons de l'autre côté de la mort (il sort après avoir salué Françoise et sa mère).

SCÈNE II

LES MÈMES, MOINS LE PÈRE ANDRÉ

GÉRARD, à mi-voix.

Il me semble que je regarde la vie comme ceux qui ne vivent plus. Mon Dieu ! préservez-moi du vertige de l'au-delà !

MADAME THOURET, s'approchant, les larmes aux yeux.

Gérard, mon enfant !

GÉRARD

Mère, pourquoi ce visage anxieux et cette voix altérée ? Vous veniez à moi le cœur lourd de pitié et les mains pleines de consolations, et voici que vous avez trouvé la joie assise à mon chevet.

MADAME THOURET, avec reproche, montrant Françoise.

La joie, quand...

FRANÇOISE

Chut ! tu ne dois pas...

MADAME THOURET

Ne souffrez-vous pas ?

GÉRARD

La maladie est venue à moi cette fois comme une étrangère au visage connu, comme une ancienne

amie perdue de vue depuis la première enfance, qui hésiterait à me reconnaître et s'approcherait pourtant avec un grave sourire chargé de sens ; elle parle de ce qui est passé et demande des nouvelles de ceux qui ne sont plus ; chacune de ses questions, chacune de ses paroles est une blessure douloureuse qui cependant a sa douceur secrète. La connaissez-vous, cette voix confidentielle de la maladie ?... On dirait que vous ne me comprenez pas.

MADAME THOURET

C'est vrai, Gérard, je ne vous comprends pas... Vous n'avez pas mauvaise mine ce soir, je trouve.

FRANÇOISE

Il n'est pas raisonnable, il s'excite, et il n'écoute pas le docteur Schwoller, qui n'a du reste d'auto-rité sur personne et ne m'inspire guère confiance. Gérard devrait aller mieux qu'il ne va.

GÉRARD

Qu'en sais-tu ? je vais comme je dois aller.

FRANÇOISE, à sa mère.

Tu l'entends ? il a le fatalisme de ceux qui ne veulent pas guérir.

MADAME THOURET

C'est mal, Gérard, vis-à-vis d'elle ; vous lui devez de vous remettre le plus vite possible.

FRANÇOISE, à sa mère.

Tu ne trouves pas qu'il y aurait intérêt à consulter Chauvin par exemple? ou un autre?

MADAME THOURET

Mais le retour à Paris est-il indiqué? ne serait-ce pas une grave imprudence?

SCÈNE III

LES MÈMES, DU RYER, MARIANNE

MADAME THOURET

Quelle surprise! Je ne vous savais pas à Montana.

MARIANNE

Mon mari s'est surmené et a dû demander un congé.

FRANÇOISE

Je croyais te l'avoir écrit, maman.

MARIANNE

Quelle mine lui trouvez-vous?

DU RYER

Voyons, Marianne; tu ne demandes même pas comment est M. Launoy.

FRANÇOISE

Il n'y a pas de changement depuis deux jours, je vous remercie.

GÉRARD

Je vais aussi bien que possible. (Il toussé; regard de Françoise à sa mère.)

FRANÇOISE

M. Du Ryer n'a pas l'air bien malade, il me semble.

MARIANNE

Je ne suis pas contente de son appétit.

DU RYER

Cela n'intéresse personne. (Protestations.) (A M^{me} Thourret.) Vous avez fait bon voyage? Le trajet est long et fatigant, n'est-ce pas?

MARIANNE, à Françoise.

Nous sommes venus vous demander si vous aimeriez faire de la luge avec nous demain après-midi?

FRANÇOISE

Je vous remercie, c'est très aimable à vous.

MADAME THOURET

Ce n'est pas dangereux au moins?

FRANÇOISE

Non, rassure-toi, maman. A quelle heure cela vous conviendrait-il ?

MARIANNE

Voulez-vous trois heures, dans la remise au haut de la piste ? (A M^{me} Thourcl.) N'ayez aucune crainte, chère Madame, Philippe conduit très bien.

GÉRARD

Je vous remercie de chercher à la distraire ; elle reste tout le jour auprès de moi, et sa vie n'est pas gaie.

DU RYER, à Françoise.

Vous avais-je dit que nous avions rencontré dans le train, en venant, ce jeune homme singulier et paradoxal que j'ai vu chez vous ?

FRANÇOISE

Charles Morin ? que devient-il ?

DU RYER

Il prépare une étude sur les Giotto de l'Arena. Mais dites-moi, quelles sont donc ses idées philosophiques, au fond ?

FRANÇOISE

On connaît surtout celles qu'il combat. Lui-même sans doute ne pourrait pas vous renseigner.

DU RYER

Pour ma part je n'aime guère ce scepticisme-là ; c'est un dissolvant social.

MARIANNE

Moi je l'ai trouvé trop ironique. Pourquoi venir dire du mal du recteur ? C'est sûrement un homme de grande valeur ; il a fait une carrière superbe ; songez qu'il n'est resté que trois ans à Caen, deux à Bordeaux, et qu'il est venu à Paris aussitôt après ! N'est-ce pas un de ses neveux qui va épouser M^{lle} Antoinette Raymond ? C'est un mariage d'inclination, n'est-ce pas ?

FRANÇOISE

Tout ce qu'il y a de plus arrangé, heureusement. (Un bref silence.)

MARIANNE

L'autre jour j'ai pensé devoir rentrer à Paris. Maman m'a écrit que mon aîné s'était donné une indigestion. Julien est un enfant qui mange trop dès qu'il n'est pas surveillé. (Elle continue.)

FRANÇOISE, à Du Ryer, à mi-voix.

J'ai relu hier votre Introduction à la Psychologie du mysticisme avec une émotion que vous comprendrez peut-être un jour. Nulle part vous n'avez fait preuve d'une telle vigueur de pensée.

DU RYER

C'est un livre de jeunesse ; il y a là bien des généralisations imprudentes peut-être.

MARIANNE, à M^{me} Thouret.

Vous ne vous doutez pas de ce qu'est mon mari avec ses enfants. Le dimanche ils font les fous ensemble.

FRANÇOISE

C'est vrai?

MARIANNE

Ils jouent à cache-cache.

FRANÇOISE

Je ne vous verrai plus que comme Henri IV, à quatre pattes sur le tapis.

DU RYER, s'excusant.

Je ne peux tout de même pas travailler; ils crient si fort qu'ils me font mal à la tête.

MADAME THOURET, à Françoise, bas.

Ma pauvre Françoise, à mon sens la voilà, la vraie tragédie de ta vie; ces cris d'enfant, peut-être ne les entendras-tu jamais autour de toi.

DU RYER, à Françoise.

J'aimerais reparler avec vous quelque jour de cette Introduction. Vous savez quelle importance ont pour moi vos appréciations sur ce que je fais.

MARIANNE

Philippe, je crois que nous ferions bien de rentrer. Il ne faut pas que tu te couches tard. (Du Ryer se lève.)

FRANÇOISE

Vous êtes obéissant.

MARIANNE

Il faut bien qu'il obéisse (elle l'aide à mettre son foulard).

FRANÇOISE

Il y a bal au Palace, ce soir?

MARIANNE

Oui, trois jours par semaine.

FRANÇOISE

Si vous le permettez, je ferais volontiers quelques pas avec vous. On étouffe ici (à sa mère): Si je ne reviens pas, c'est que le bal m'aura tentée (sortant avec les Du Ryer). Est-ce vrai qu'il y a au Palace un Anglais dont toutes les femmes sont folles?

SCÈNE IV

GÉRARD, MADAME THOURET

MADAME THOURET

Françoise est nerveuse ce soir.

GÉRARD

Ah! vous trouvez?

MADAME THOURET

Du reste c'est stupide de cette petite madame Du Ryer de parler ainsi de ses enfants, et des sports, et du reste.

GÉRARD

Je n'ai pas écouté.

MADAME THOURET

Cela s'est vu.

GÉRARD

Elle et son mari pour moi ne sont que des ombres, et je ne sais plus vivre parmi les ombres ; des ombres bruyantes qui s'agitent et se croient réelles, et tout à l'heure disparaîtront comme elles sont venues, sans qu'on sache pourquoi (avec angoisse). Et pourtant eux aussi ils doivent avoir une mission ; eux aussi ils ont leur partie à jouer dans l'éternel concert... Mais sûrement nous ne pouvons pas comprendre (M^{me} Thouret le regarde avec effarement, il s'en aperçoit et s'arrache à ses pensées). Alors vous avez trouvé Françoise nerveuse ? Hélas ! elle attend encore.

MADAME THOURET

Tout à l'heure elle semblait envier leur calme bonheur.

GÉRARD

Quel bonheur ? il n'y a pas de bonheur parmi les ombres.

MADAME THOURET

Mon ami, elle ne vous comprend pas, elle ne vous comprend pas plus que moi. Vos paroles pour nous...

GÉRARD, avec compassion.

Elles n'ont pas le son de la vie.

MADAME THOURET

Elle n'est pas heureuse... je ne voudrais pas vous peiner, mais...

GÉRARD, avec véhémence.

Si elle était ce que vous autres vous appelez heureuse, je n'aurais pas d'espoir. Au fond de sa détresse il y a peut-être une crainte ou un pressentiment.

MADAME THOURET

Sa douleur n'est que trop naturelle.

GÉRARD

Il n'y a pas de douleur naturelle ; la nature ne connaît ni la joie ni la peine... Cependant, mère, je vous remercie de votre avertissement. Dites-moi... vous parliez toutes les deux ce soir sans que je pusse rien entendre ; Françoise se serait-elle plainte de moi ? Vous ne répondez pas. Si au fond de ma pitié elle avait cru lire du mépris ! mon Dieu, qui suis-je pour mépriser, moi qui ne suis rien que par vous ? Mère, répondez.

MADAME THOURET

Je crois qu'elle vous trouve bien lointain, bien étranger, indifférent peut-être.

GÉRARD

Elle ne sait donc pas combien je prie pour elle !

MADAME THOURET

Il me semble que quelques paroles de tendresse la toucheraient davantage.

GÉRARD

Ce n'est pas elle qu'il s'agit de toucher... mais hélas ! méconnaît-elle la profondeur de mon amour ? peut-elle m'en vouloir, m'en vouloir de ce que je l'aime mieux, plus purement qu'autrefois ?

MADAME THOURET, avec timidité.

Sans doute elle se demande si c'est encore bien elle que vous aimez.

GÉRARD

Si c'est elle ! peut-elle en douter ? mais elle ne se connaît pas. Son sacrifice même ne l'a pas éclairée.

MADAME THOURET

Pourquoi parlez-vous toujours de son sacrifice ? mon pauvre enfant, elle vous aime tout simplement, elle s'est donnée à vous, elle vous a donné sa vie.

GÉRARD

Mère, vous ne savez pas tout ; l'acte par lequel elle a tout accepté, par lequel elle s'est renoncée elle-même, lorsqu'il était encore temps, cet acte-là vous ne le connaissez pas.

MADAME THOURET

Que voulez-vous dire ?

GÉRARD

Les paroles qu'elle a prononcées, chaque jour je me les suis redites. Mais Celui qui la possédait alors est encore un inconnu pour elle.

MADAME THOURET

Je ne comprends pas.

GÉRARD

Mère, un jour vous saurez tout ; lorsque l'acte aura porté tous ses fruits... Chère Françoise ! mon Dieu, apprenez-moi les mots qui rassurent. Pardonnez-moi, si j'ai pu oublier parfois que je vis encore parmi les hommes, que pas plus qu'elle je ne suis encore un Affranchi (à M^{me} Thouret). Je m'expliquerai avec elle.

MADAME THOURET

Je ne crois pas à la vertu de ces explications ; le malentendu qui vous sépare n'est pas de ceux que des mots peuvent effacer.

GÉRARD

Il n'y a pas de malentendu ; si elle s'ignore, moi je la connais.

SCÈNE V

LES MÊMES, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Vous n'imaginez pas ce qu'ils viennent de me raconter ; M^{me} Auriol vient de prendre un amant, enfin ! A vrai dire, ce qui m'étonne c'est qu'elle ait tant tardé.

MADAME THOURET

Son mari passe pour un très honnête homme.

FRANÇOISE

C'est un serin.

GÉRARD, après avoir regardé sa femme.

Qu'importe ce qui arrive à ces gens ? les forces qui les guident nous sont incompréhensibles comme celles qui gouvernent la matière.

FRANÇOISE.

Elle n'a pas mal choisi : le petit Marc Berthet.

MADAME THOURET, gênée.

T'ai-je dit que Madame Berthet me demande de vendre pour les Colonies de Vacances ?

FRANÇOISE

Tu n'as jamais vu Marc ? il est gentil.

MADAME THOURET

Sa mère doit être bien malheureuse.

FRANÇOISE

Elle est sûrement flattée... une femme élégante ; et puis avec le mari rien à craindre. Il est de ceux qui ne soupçonnent pas... Cela m'a fait plaisir, cette histoire-là.

MADAME THOURET

Je vais me coucher... Vous restez ?

FRANÇOISE

Gérard ferait bien de monter aussi.

GÉRARD, avec fermeté.

Ma chérie. j'aimerais causer un peu avec toi, ce soir.

FRANÇOISE

T'apercevrais-tu que j'existe ? Bien, je t'écoute.

M^{me} Thourct sort.

SCÈNE VI

GÉRARD, FRANÇOISE

GÉRARD

Approche un peu, veux-tu ?

FRANÇOISE, s'approchant.

Là, est-ce bien ?

GÉRARD

Assieds-toi maintenant... (Elle s'assied : un silence.)

FRANÇOISE

Tu ne dis rien ?

GÉRARD

Cette musique de bal... (On entend la Valse de la *Veuve Joyeuse*).

FRANÇOISE

Que veux-tu ? la vie ne choisit pas les accompagnements. Tu aimerais mieux du Bach ; je préférerais le silence ; on nous donne la *Veuve Joyeuse*... (Avec ironie.) Cela a peut-être un sens... puisque tout a un sens.

GÉRARD, avec effort.

Françoise, je voudrais ce soir que tu m'ouvris-
ses ton cœur, comme je vais t'ouvrir le mien.

FRANÇOISE

J'ai donc un cœur ?

GÉRARD

Ce que je redoutais serait donc vrai ? tu me prêtes je ne sais quel mépris... quand je n'ai pour toi que de la tendresse... et de la reconnaissance.

FRANÇOISE

Retire reconnaissance, je t'en prie.

GÉRARD

Si c'est vrai pourtant !

FRANÇOISE

Même si c'est vrai.

GÉRARD, après un silence.

Je te plains, ma chérie.

FRANÇOISE

De n'avoir pas été éclairée ? je sais. Epargne-moi le développement.

GÉRARD

Peut-être n'ai-je pas pris assez garde à ta solitude... peut-être t'ai-je trop négligée ! (vivement) et cependant non, cela n'est pas vrai. Tu n'es jamais loin de ma pensée.

FRANÇOISE

Es-tu bien sûr que ce soit moi ?

GÉRARD, sans répondre.

Ce soir je te sens nerveuse et irritable, sans que je comprenne bien pourquoi. Ces Du Ryer peut-être... mais je ne veux pas en dire du mal ; ils vont chercher à te distraire ; je m'en réjouis. Ton existence est triste auprès de moi.

FRANÇOISE, avec ironie.

Oui, enfin j'ai besoin d'un peu de récréation ?

GÉRARD

Pourquoi prendre en mauvaise part toutes mes paroles ? sincèrement je me réjouis que ces gens...

FRANÇOISE

Pourquoi « ces gens » ? elle est une oie, je te le concède, mais lui a été mon maître (le regard étincelant), le maître de ma pensée.

GÉRARD

Le maître ! il y a des mots qu'on ne doit pas profaner. Je crois me souvenir du reste que lors de notre mariage, tu ne faisais pas grand cas de sa science.

FRANÇOISE

Alors j'étais riche et le dédain m'était facile. Aujourd'hui il n'en est plus de même. regard interrogateur de Gérard. Peu importe d'ailleurs. Mieux vaut ne pas évoquer le passé.

GÉRARD

Tu as raison... le passé ne s'éclaire qu'à la lumière de l'avenir. Inutile de remuer les cendres.

FRANÇOISE

Tu ne m'as pas comprise. J'ai voulu dire que les beaux souvenirs, on ne doit les regarder qu'aux

grandes occasions, comme des bijoux qu'on ne tire des armoires que pour les fêtes (après un silence, provocante). Tu dois me rendre cette justice que je n'ai jamais par des évocations indiscrettes contribué à réveiller tes remords.

GÉRARD

Quels remords ? je ne sais pas si je te comprends bien.

FRANÇOISE, avec un sourire cruel.

Tu n'as pas toujours été un saint, même avec moi.

GÉRARD, avec force.

Crois-tu donc que j'aie besoin de toi pour me rappeler ce que je fus jadis ? Ne sais-je pas que sans ton sacrifice mes péchés n'auraient pu sans doute m'être remis ? La réversibilité...

FRANÇOISE

Encore une jolie invention. Alors, selon toi, tu bénéficies de mon sacrifice ? ceci c'est le comble. Laisse-moi te féliciter. On a bien arrangé les choses, et il paraît qu'on tenait rudement là-haut à ce que tu fusses sauvé.

GÉRARD

Épargne-moi ton ironie, Françoise ; tes paroles me font mal. Je ne mesure que trop la distance qui te sépare du but.

FRANÇOISE

Si tu tiens tellement à me voir « sauvée », c'est, je suppose, dans l'espoir que j'irai m'enterrer dans quelque vague couvent, pour que tu puisses, toi aussi...

GÉRARD

Pourquoi t'appliquer à me blesser ?

FRANÇOISE

Alors je ne comprends pas. Quel intérêt peut bien présenter mon salut ? enfin je n'insiste pas... Oui, décidément ton idée est amusante (avec une intonation forcée). Elle s'est sacrifiée, il ira au ciel... Elle s'est sacrifiée, il ira au ciel...

GÉRARD

Cesse, je te prie. Je doute que ce soit vrai, quand c'est toi qui le dis.

FRANÇOISE

Tu doutes ? tiens, tiens !... Elle s'est sacrifiée... C'est cela, je suppose, la justice divine !

GÉRARD

Dieu est par delà la justice.

FRANÇOISE

Naturellement. La justice c'est pour les imbéciles... Elle s'est sacrif... Ah ! tiens, j'en ai assez. Redescendons sur la terre.

GÉRARD, douloureusement.

Nous y sommes.

FRANÇOISE

Moi aussi, j'ai à parler (tout de même elle hésite profondément au seuil de l'aveu suprême).

GÉRARD

Qu'est-ce que c'est ? (il ferme les yeux pour écouter).

FRANÇOISE (elle s'est levée et marche en proie à une émotion intense ; elle le regarde ; à elle-même :)

Comme il a l'air faible !

GÉRARD, indistinctement.

Eh bien ?

FRANÇOISE, avec un grand effort.

Non, je ne te dirai rien (elle se rassied).

GÉRARD

Ma pauvre amie, les révoltes montent du fond de ton cœur pour se calmer ensuite et remonter encore. Un jour la paix viendra.

FRANÇOISE

Hélas ! elle viendra, la paix du néant, sans que j'aie rien dit de ma passion et de mon désespoir. Lequel de nous devra disparaître avant l'autre ? je l'ignore.

GÉRARD

Tu n'es pas encore mûre pour la mort.

FRANÇOISE

J'aurai été lâche jusqu'au bout.

GÉRARD

Lâche ? en quoi ?

FRANÇOISE

Et cette image infidèle que tu garderais de moi ! je te vois t'attendrissant encore sur mon sacrifice et priant pour mon salut... Il est en mon pouvoir que cela ne soit pas... (avec une joie sombre) Je ne peux plus reculer.

GÉRARD, avec un geste d'effroi.

Je ne veux pas...

FRANÇOISE

Tu ne peux plus écarter ce qui doit arriver... dans cinq minutes nous serons encore là (avec un geste) et rien ici n'aura changé... mais je serai délivrée. Gérard ! (avec une solennité étrange, sans le regarder, tu ne m'as jamais comprise, je ne me suis pas sacrifiée (avec insistance) : je t'aimais...

GÉRARD

Ma chérie, crois-tu donc rien m'apprendre ? Tu t'es renoncée pour moi.

FRANÇOISE

Non, ce n'est pas pour toi que follement je me suis jetée dans tes bras ; ce n'est pas pour toi, pour

te sauver du désespoir, que je n'ai pas différé un mariage insensé. C'était pour moi — je t'aimais.

GÉRARD

Ton bonheur et le mien ne faisaient qu'un ; ils se confondaient alors, et tu ne les distingues que maintenant.

FRANÇOISE, avec douleur.

N'as-tu donc jamais aimé, que tu me comprends si mal, et même alors ce que j'éprouvais pour toi t'était-il donc si étranger ? Je me serai toujours abusée (elle pleure).

GÉRARD, avec effroi.

Quoi ? ce serait là le secret de ta lamentable vie ?

FRANÇOISE

Gérard, je t'aimais. Dès que je t'ai vu, j'ai été folle de toi, ton image m'a possédée. Oh ! cette délicieuse, cette cruelle obsession de toi au début, quand la vision d'un geste me poursuivait toute une journée. Il n'y a rien de toi, rien de ton corps qui ne m'ait fait rêver (un silence)... Vois-tu, Gérard, depuis des années je me figurais que plus tard j'aurais un amant. Tu as été cet amant-là. Je t'ai épousé, mais qu'est-ce que cela y change ? Oui, je t'ai bien aimé, et je ne sais pas ce que vous autres, les saints, vous pensez de cet amour-là, mais je t'assure qu'il a son prix, et qu'il y a des

moments chez toi, quand nous étions seuls, rue des Vignes, où je serais morte sans me plaindre... Seulement la vie continue tout de même, et on en voudrait davantage, toujours davantage. (Avec un geste d'infime misère.) Ces joies-là devraient peut-être suffire pour une existence... mais le cœur est trop exigeant... Je les ai pleurées, ces joies d'autrefois, j'ai espéré qu'elles renaîtraient, et je ne suis pas consolée... Et alors ce sacrifice ! Mon Dieu, c'est bien simple : j'avais le désir de toi ; si je n'avais pas été à toi, j'aurais... (attirant à elle la tête de Gérard). Elle est par terre la théorie, mon pauvre petit ! (elle lui renverse la tête pour le regarder).

GÉRARD, l'écartant.

Laisse...

FRANÇOISE

Je t'ai fait mal ? (Il fait signe que oui). Finie la promenade dans le bleu ? La réalité n'est pas belle... mais ça vaut encore mieux que de se grisier de chimères.

GÉRARD

Ce n'est pas à toi d'avoir pitié.

FRANÇOISE

Si tu savais combien cela me faisait mal de mentir toujours, de n'oser jamais être moi-même ! J'ai vu germer, j'ai vu grandir l'affreux malentendu... et puis tu es tombé malade. Je devais t'épargner une révélation qui t'aurait accablé.

GÉRARD

Tu n'as pas besoin d'expliquer... Quelques paroles ont suffi pour que je compris tout (la regardant). Quelle misère ! une ombre parmi les ombres !

FRANÇOISE

Que veux-tu dire ?

GÉRARD, avec humanité.

Des souvenirs me reviennent, qui se réunissent et confirment tristement les aveux. Pauvre femme !

FRANÇOISE, vaguement inquiète.

Je ne veux pas de ta pitié.

GÉRARD

Ainsi dès le début un obscur destin te forçait à mentir...

FRANÇOISE

Longtemps je n'ai pas cru nécessaire de t'expliquer comment je t'aimais.

GÉRARD

Spontanément tu dissimulais.

FRANÇOISE

Il y a dans tes paroles un sens caché que je ne pénètre pas.

GÉRARD

Je me souviens d'une de tes phrases : l'amour est une force naturelle comme les autres.

Eh bien ?
FRANÇOISE

GÉRARD

Une force naturelle !... oui, vraiment naturelle... rien de plus.

FRANÇOISE

Ne crois pas que j'aie agi aveuglément. J'ai choisi.

GÉRARD, avec une ironie douloureuse.

Choisi ! l'éternelle illusion de ceux qui ne sont pas libres !

FRANÇOISE, blessée.

As-tu donc le droit de parler d'illusion, toi qui... et puis, libre, l'as-tu été plus que moi ? Quelles que soient les forces qui ont réglé ton destin...

GÉRARD

Etre libre, c'est vivre en Dieu et collaborer à son œuvre. Ce que j'appelais ton sacrifice m'apparaissait comme l'apprentissage de cette liberté qui est une grâce. Je sais maintenant.

FRANÇOISE

Que sais-tu ?

GÉRARD

Non, à quoi bon parler ? Ainsi tu m'as aimé... de la sorte ? Je t'ai inspiré... cette passion-là ? Et maintenant...

FRANÇOISE

Je veux te comprendre.

GÉRARD

Je t'ai fait assez de mal sans le vouloir. Je ne peux plus rien donner de ce que tu attendais de moi... et cette triste, triste vie pour ton pauvre cœur affamé de bonheur !

FRANÇOISE

Pourquoi, Gérard, me parles-tu de cette voix si changée ? et pourquoi me plaindre ainsi ? on dirait que c'est une enfant qui est devant toi.

GÉRARD

Oui, une enfant irresponsable. (Avec ferveur.) Mon Dieu, elle a accompli la tâche dont vous aviez chargé son âme obscure. Machinalement elle a fait ce qu'il fallait faire... comme une somnambule, comme une hypnotisée... L'éveillerez-vous un jour de son sommeil ?

FRANÇOISE, dans un cri.

Ah ! j'ai compris maintenant. Pourquoi ai-je parlé, si rien n'est changé ?

GÉRARD

Qu'espérais-tu donc ?

FRANÇOISE

Hélas ! il sait tout et son rêve reste debout. Ainsi je n'aurais été qu'un instrument !

GÉRARD

Rien qu'un instrument.

FRANÇOISE

Je ne suis plus à tes yeux qu'une chose (geste vague de Gérard). Mais c'est donc que tu n'as pas encore compris! (Avec effort) Je n'ai pas été de celles qui se donnent sans réfléchir et se laissent emporter par la vague de leur passion; je n'ai pas été la sensuelle imbécile qui ne voit rien au delà de son désir et en est le jouet. Si j'ai cédé, c'est qu'aux yeux de ma raison rien n'est plus fort que le désir, et plus légitime; c'est que je n'ai pas voulu m'agenouiller devant les vieilles idoles. Je me suis justifiée moi-même.

GÉRARD

Justifiée! La passion est habile à se justifier. Je me souviens... moi aussi autrefois... Françoise, j'ai passé par les mêmes égarements, et j'ai pitié de toi.

FRANÇOISE

Encore une fois, je ne veux pas de ta compassion: qui donc es-tu pour me plaindre! (Avec égarement.) Ah! cette atroce pensée... Ainsi tu crois cela, cette chose absurde! (Elle rit.) Mais toute ma vie m'avait préparée à cet amour, il n'en a été que la divine floraison. Et tu veux que cela n'ait eu pour but que... ton salut? Je n'aurais donc existé que pour toi! Et en quoi, s'il te plaît, ton salut

importait-il plus que le mien?... Mais je ne sais pas pourquoi je prends la peine de raisonner. On ne discute pas avec un malade (avec une douceur artificielle). Je ne dirai plus rien.

GÉRARD

Je veux monter... tout cela m'a fatigué. Il doit être très tard (il s'apprête péniblement à se lever). Viens-tu avec moi?

FRANÇOISE

Non, attends... Ah! je ne veux pas rester seule avec mes pensées.

GÉRARD

Que veux-tu dire encore?

FRANÇOISE

Ne prends pas ce sourire de martyr. Je ne peux plus le supporter. Comme si je ne savais pas (avec ironie) que ta sainteté n'est que l'œuvre de ta maladie! (S'animant). Comme si je ne savais pas que tout ce mysticisme n'est que la protestation d'une âme qui ne peut se résigner à disparaître... C'est peut-être cruel de te dire tout cela, mais je n'y tiens plus. Quand tu n'as plus eu la force d'aimer... comme les hommes, tu t'es mis à aimer... comme les saints. On fait ce qu'on peut (elle le regarde; il ne bronche pas). Crois-tu que je n'aie pas suivi les progrès de ton illuminisme, et que je ne me sois pas aperçue qu'ils coïncidaient avec ceux de ton mal? Autre-

fois, dans les premiers temps, lorsque tu étais encore toi-même, tu ne me parlais guère de Dieu et de l'autre vie... et puis j'ai vu poindre cette clarté... elle s'est rapprochée, la lumière chimérique qui devait peu à peu dissiper les angoisses de la maladie et jeter sur ta pensée, jusque sur ton regard, je ne sais quel rayonnement illusoire. Au fur et à mesure que tu mourais à cette vie, tu te retirais au fond de ton royaume, et les hommes n'étaient plus pour toi que des ombres se détachant sur l'écran lumineux de ton rêve. Cependant ce monde que tu construisais n'était qu'une pâle image de notre monde, le vrai, le seul. Le mystique ne dépouille jamais tout à fait celui qu'il fut naguère, et il porte jusque dans ses effusions vers Dieu l'ardeur de ses baisers d'amant (un silence). Gérard, les pensées où ton âme se complait sont de celles qui endorment et qui paralysent. Il me semble que si je pouvais te convaincre... mais je ne saurai pas. Tu ne reconnaîtras pas que sans ta maladie...

GÉRARD

Je ne te suivrai pas dans tes fictions. Tout se tient dans la réalité.

FRANÇOISE

Tu l'accordes.

GÉRARD

Mais l'ordre universel se révèle à nous par des coïncidences que notre raison livrée à elle seule est impuissante à interpréter.

FRANÇOISE

Des coïncidences ! comme si je ne savais pas que ton mal est la cause !

GÉRARD

Il fut l'instrument.

FRANÇOISE

Crois-tu donc que ton cas soit le premier, et que journallement les spécialistes...

GÉRARD, l'interrompant.

Tu crois me frapper ? Toute la vieillesse du monde est en toi, mais moi, je sens dans mon cœur l'éternelle jeunesse de la foi (il est pris d'une quinte de toux ; reprenant, plus bas). Je ne t'en veux pas ; toujours la nature s'ignorera ; toujours elle se prendra pour le tout, oubliant que son principe est hors d'elle, comme sa fin. Tu peux continuer à raisonner, à déraisonner, sans craindre de me blesser ; tu es bien là dans ton rôle : et la même nécessité qui t'a livrée au désir a fait de toi l'élève des sophistes.

FRANÇOISE

Tu peux nier la science ; elle méprise tes insultes ; elle est au-dessus de toi, puisqu'elle te comprend et peut prévoir jour par jour les progrès de ton mal.

GÉRARD

Le mal n'est pas.

FRANÇOISE

Le jeu mobile de ta sensibilité, ce jeu pour toi plein de mystère, n'est pour elle que le déroulement implacable de causes dont chacune peut être nommée, peut être mesurée, peut être calculée.

GÉRARD

Rien de tout cela n'est moi, j'assiste à ce déroulement comme à un spectacle.

FRANÇOISE

Autre illusion !

GÉRARD

Vous qui dénoncez partout l'illusion, où donc trouverez-vous la vérité ? et l'illusion suprême n'est-elle pas celle qui vous fait chercher, par delà toutes ces illusions, une vérité que vous ne sauriez pas reconnaître si vous la rencontriez ? Car cette vérité c'est Dieu même, et vous niez Dieu (il s'arrête épuisé ; puis avec ferveur). Mon Dieu, tout ceci se passe en vous, et n'est qu'un épisode du drame que vous avez voulu et qui durera jusqu'à la fin des temps.

FRANÇOISE, après un long silence.

Nous ne sommes que deux pauvres êtres qui tâtonnent et qui tremblent dans la nuit, à quoi bon nous jeter des idées à la tête ?

GÉRARD, avec force.

Nous sommes des idées.

FRANÇOISE

De grands mots qui résonnent et que nous ne comprenons ni l'un ni l'autre, quand notre histoire est si simple ! A quoi bon nous faire du mal ? (Elle ferme les yeux.) Si le passé pouvait être de nouveau !... je me souviens d'un soir où nous avons été si heureux. A Sèvres ; tu étais venu dîner, et nous marchions dans le potager. La nuit était douce ; il n'y avait pas d'étoiles.

GÉRARD

Pourquoi rappeler cela maintenant ?

FRANÇOISE

Nous nous sommes assis, et tu as jeté sans parler tes bras autour de mon cou.

GÉRARD

Oui, je me souviens. A quoi bon...

FRANÇOISE, continuant sans regarder Gérard.

Et moi je pensais au moment où je t'appartiendrais tout à fait. Je rêvais pour notre union je ne sais quel décor romanesque...

GÉRARD, avec gêne.

Ces souvenirs te font mal.

FRANÇOISE

Et tout cet amour que j'avais pour toi n'aurait été qu'un moyen de préparer ton salut?... Tou-

jours j'aurais été guidée, et ma vie n'aurait été qu'une illusion nécessaire!

GÉRARD

Ta science en fait-elle autre chose?

FRANÇOISE

Hélas! (Elle pleure, puis lentement elle sort. Gérard resté seul tire un livre de sa poche, l'ouvre, et commence à lire; mais il est distrait et le laisse tomber; il semble en proie à une espèce de combat; il se lève, va à la glace, s'y regarde longuement; il passe les mains sur sa poitrine amaigrie, et une expression de détresse se peint sur son visage dégrisé.)

GÉRARD, d'une voix sans timbre.

Un soir... à Sèvres...

Rideau.

ACTE IV

Dans la remise. Le lendemain à 3 heures de l'après-midi.

SCÈNE UNIQUE

FRANÇOISE, DU RYER

Françoise entre vivement par la porte du fond qui reste entre-bâillée; on aperçoit la neige qui tombe dans le jour gris. Du Ryer va à elle.

DU RYER

Ma femme m'a chargé de vous présenter toutes ses excuses; elle est vraiment désolée, mais au dernier moment elle a vu qu'elle ne pourrait pas venir.

FRANÇOISE

Elle n'est pas souffrante, j'espère?

DU RYER

Non, non; un peu de fatigue seulement (après un silence). Essaierons-nous de faire un peu de luge, quoiqu'il neige?

FRANÇOISE

Non, je vous remercie; si vous le voulez bien, nous resterons plutôt ici. Il y a longtemps que je n'ai causé seule avec vous.

DU RYER

Avec le plus grand plaisir. Nous pourrions fermer la porte, il me semble. La neige entre jusqu'ici (il va fermer la porte; puis tous deux s'asseyent sur le banc unique placé à droite le long du mur). Est-ce que cela vous ennuerait de me dire un peu ce que vous avez pensé de mon Introduction, en la relisant?

FRANÇOISE

J'aimerais autant parler d'autre chose aujourd'hui. Parlons de vous, plutôt.

DU RYER

Ce n'est pas un sujet bien intéressant. Je mène l'existence monotone et un peu grise de tous les professeurs de faculté. Ma vie se confond avec mes travaux... Vous ai-je dit que je vais fonder une revue nouvelle?

FRANÇOISE

Non.

DU RYER

Un Journal de Psychologie Religieuse. Ce sera une Revue internationale, mensuelle, publiée à Paris. Beaucoup d'étrangers importants m'ont pro-

mis leur concours. Nous aurons des correspondants presque partout. Aujourd'hui, vous vous en rendez bien compte, l'essentiel est de centraliser l'information. Je voudrais donc que ma revue fût avant tout un recueil, un répertoire, aussi riche de faits que possible.

FRANÇOISE

Oui... vous croyez vraiment aux faits?

DU RYER

Que voulez-vous dire?

FRANÇOISE

Qu'est-ce qu'un fait? où cela commence-t-il? une illusion, une croyance sont-elles des faits?

DU RYER

Tout ce qui est observable est un fait.

FRANÇOISE

Mais pouvez-vous observer une croyance?

DU RYER

Je vous comprends de moins en moins. Une croyance se traduit par une série de manifestations expérimentalement saisissables, hors desquelles elle n'est rien.

FRANÇOISE

Rien? tout est là.

DU RYER, s'écoutant parler.

Une croyance est la résultante de forces psychophysiques que nous pouvons déterminer, que nous pourrions peut-être un jour mesurer. Elle plonge, si je puis dire, de toutes parts dans le physique, dans l'observable. En elle-même elle n'est...

FRANÇOISE

Qu'une croyance.

DU RYER

On dirait, chère Madame, qu'il y a en vous quelque chose de changé.

FRANÇOISE

C'est possible... après les heures que j'ai passées... je me souviendrai de ces heures d'angoisse et d'insomnie. Mais peu importe. Il ne s'agit pas de moi.

DU RYER

Vous savez combien tout ce qui vous touche m'intéresse, cependant.

FRANÇOISE

C'est vrai ?

DU RYER

Pouvez-vous en douter ?

FRANÇOISE

Non, je vous crois (un silence).

DU RYER, pour dire quelque chose.

M. Launoy m'a paru mieux, hier soir.

FRANÇOISE

Il n'y a pas de changement appréciable (d'un autre ton). Dites-moi, monsieur Du Ryer, avez-vous fait cette réflexion bien simple que les gens dont vous notez curieusement l'histoire, les gens à initiales, vous savez, dont les aventures bizarres remplissent vos livres et vos articles, ont vécu, ont pensé, ont souffert comme vous, comme moi ?

DU RYER

Le sens de vos questions est pour moi une énigme. Sans doute il peut arriver que le psychologue soit partiellement dupe des schématisations dont il use...

FRANÇOISE

Vous me comprenez mal. Avez-vous jamais réfléchi qu'un individu, malgré tout, est autre chose que l'ensemble de phénomènes que vous décrivez, que vous prétendez analyser ?

DU RYER

Au point de vue de la science expérimentale il n'est sûrement pas autre chose que ce que vous dites.

FRANÇOISE

Mais au point de vue de sa conscience...

DU RYER

A votre tour, chère Madame, permettez-moi une question. Les problèmes que vous me posez là sont de ceux qui n'embarrasseraient plus un bachelier (sourire ironique de Françoise). Avouez que vous avez subi une influence. J'ai cru remarquer que M. Launoy...

FRANÇOISE, riant amèrement.

Rassurez-vous. Mon mari ne m'a pas convertie. Non, mais une foi est morte en moi cette nuit qui ne renaîtra pas, et ne sera pas remplacée.

DU RYER

Mais expliquez-moi, je vous en conjure... Certes je n'ai aucun droit à une confiance. Mais vous savez ce que vous avez été pour moi ; vous le devinez tout au moins.

FRANÇOISE

Non, je ne peux pas vous expliquer. C'est à vous de m'éclairer.

DU RYER, avec résignation.

Parlez.

FRANÇOISE

La science épuise-t-elle le contenu de l'individu ? ou bien (hésitant) reconnaissez-vous qu'il reste en lui... un principe dont elle ne rend pas compte ?

DU RYER

Mais ce sont des questions métaphysiques que vous me posez là... je ne sais pas... tout ce qui importe pour le savant ce sont les données observables, calculables.

FRANÇOISE

Pour le savant, soit : pour l'homme sûrement non.

DU RYER, avec fatuité.

Sans doute on ne peut pas demander à tous les hommes de s'élever à la hauteur d'abstraction que suppose la recherche scientifique.

FRANÇOISE

Vous parlez de tous les hommes avec un singulier dédain. Mais nous sommes « tous les hommes », vous et moi. Mettons que deux heures par semaine, lorsque vous exercez votre sacerdoce, là-bas, à Sainte-Anne (geste de Du Ryer) vous planiez... le reste du temps, vous êtes M. Du Ryer, et vous les oubliez, toutes ces notions dont vous êtes si fier.

DU RYER

Sans doute...

FRANÇOISE

Mais si elles n'étaient, ces notions, que les produits factices d'une raison avide d'ordre et de clarté ? Car enfin qu'ont-elles donné, vos théories et vos hypothèses ?

DU RYER

Elles réussissent.

FRANÇOISE

A quoi réussissent-elles ? montrez-moi les confirmations de fait, les applications positives.

DU RYER, avec un désespoir comique.

Je ne m'attendais pas à vous voir faire, vous, le procès de la psychologie !

FRANÇOISE

Là où vous affirmez des liaisons de cause à effet, un autre ne verra que des coïncidences dont la raison nous échappe. Quelle expérience pourrait vous départager ? aucune, vous le savez — et pourtant vous prétendez expliquer un état spirituel par un état organique.

DU RYER

Permettez. Je me borne à affirmer un rapport nécessaire entre des faits.

FRANÇOISE

C'est cela, complaisez-vous dans ce langage abstrait. Qu'importe ce rapport, si vous ne pouvez pas expliquer ? Ce qu'éternellement les hommes voudront connaître, c'est le pourquoi et non le comment. Vous pourrez bien vous retrancher derrière les limites nécessaires de la science expérimentale ; mais par là vous ruinerez son crédit.

DU RYER

Je vous en supplie, dites-moi au nom de quelle conviction religieuse...

FRANÇOISE

Mais, malheureux, vous ne comprenez donc pas que je suis au contraire arrivée au nihilisme complet, à celui où l'on ne garde même plus cette naïve confiance dans l'expérience et dans le fait à laquelle vous vous accrochez encore ! Et savez-vous pourquoi ? c'est que j'ai vu de près une de ces histoires dont nous parlions tout à l'heure. Ce qui ne serait pour vous, je suppose, qu'un petit problème d'ordre médical, est pour moi la tragédie même de ma vie. Si vous connaissiez... mais non, je ne vous dirai rien.

DU RYER

Sans doute lorsque vous considérerez les choses avec le recul nécessaire...

FRANÇOISE

Admettons. Pourquoi serais-je alors dans le vrai, plutôt que maintenant (avec égarement), à cette heure atroce où je me débats en vain contre des puissances obscures autour de moi, en moi, partout. Avez-vous l'audace... pardon, mon ami... de venir me parler, à moi, des idées claires, à moi qui suis meurtrie et désespérée... et d'exalter devant moi la logique et la cohérence ?... Non, non, pour ce genre de dithyrambes il fallait une foi dans la belle

ordonnance du monde que nous ne possédons plus ni l'un ni l'autre. Il fallait Dieu, voyez-vous ; on ne s'en passe pas impunément. Non, pas la science expérimentale, je vous en supplie ; car si vous affirmez un inconnaissable... Mais à quoi bon discuter ? je vous le dis, je suis désemparée, je suis à bout de forces, je ne suis plus qu'une...

DU RYER

Prenez garde. On ne s'en tient pas longtemps à ces négations, et tous les mysticismes vous guettent.

FRANÇOISE, avec une tristesse mystérieuse.

Non, n'ayez pas peur. Le chemin qui s'ouvre devant moi n'est pas de ceux qui mènent à Dieu.

DU RYER

Je ne vous comprends pas.

FRANÇOISE

Sachez seulement que si je me détourne de l'illusion de la science, ce n'est pas pour tendre les bras à l'illusion de la foi... Votre âme timide s'effraye et s'indigne de mes paroles. Et cependant, si l'on vous demandait, à vous, de justifier votre foi scientifique, que diriez-vous ? (Il ne répond pas) Vous auriez raison de ne pas répondre ; les justifications ne sont peut-être jamais que des duperies.

DU RYER

Permettez.

FRANÇOISE

Si vous étiez logique, vous vous garderiez de le nier. Si la conscience n'est qu'une ombre qui suit nos actes, loin de les diriger, les raisons que nous donnons de notre conduite ne sont jamais qu'un leurre.

DU RYER

Mais que reprochez-vous à la science ? je crois découvrir derrière vos professions de foi je ne sais quel grief personnel que vous ne dites pas.

FRANÇOISE

Peu importe mon histoire. Si vous étiez sincère, vous avoueriez que la science n'a été pour vous qu'un divertissement, un écran interposé par vous entre vous et la réalité. Ah, la misère de vos vies de savants qui se tissent lentement le laborieux mensonge d'une doctrine... pour ne pas être mises en présence du destin... Oui, mon ami, voilà le grand mot lâché. Le destin ! Je crois que nous sommes les jouets de je ne sais quelle puissance incompréhensible qui nous mène. Cela n'est pas neuf et c'est désespérant... Je crois que la raison est une illusion, vitale si vous voulez, qui n'a d'autre but que de nous dissimuler notre impuissance et notre fragilité. Toute la sagesse à laquelle nous pouvons prétendre, c'est de comprendre que tout est illusion. La vérité c'est l'illusion encore, mais l'illusion qui n'est pas dupe d'elle-même.

DU RYER, troublé.

Où la trouvez-vous donc, cette vérité-là ?

FRANÇOISE

Dois-je vous le dire ?

DU RYER

Oui.

FRANÇOISE, le regardant.

Elle est dans le désir qui s'accepte comme trompeur et comme éphémère ; dans le désir qui ne cherche pas de fallacieuses justifications ; elle est... Mais à quoi bon tout cela ? N'est-ce pas à vous de répondre et de démontrer (avec ironie), à vous qui êtes un maître ?

DU RYER, douloureusement.

Il n'est rien dans ce que vous avez dit que je n'aie entendu et réfuté cent fois ; comment se fait-il que ces paroles me bouleversent quand c'est vous qui les prononcez ? (Un silence.) C'est que vous avez été mon élève, celle en qui j'ai vu s'éveiller la passion du vrai... J'évoque certaines conversations que nous avons eues jadis. Plus que moi vous aviez cette foi scientifique que maintenant...

FRANÇOISE

Votre enseignement n'a pas résisté à l'épreuve de la vie, sans doute parce qu'il ne venait pas de la vie. La science est inefficace lorsqu'elle n'est

pas une sagesse. Qui donc étiez-vous pour parler des mystiques, vous athée ?

DU RYER

On ne comprend vraiment que ce qu'on n'éprouve pas. L'objectivité...

FRANÇOISE

De nouveau les grands mots. Avouez-le : le plan de la science n'est pas celui de la vie. Tant que vous spéculiez sur la pesanteur ou l'électricité, vous avez le droit de raisonner sur des symboles et des fictions ; mais lorsque vous prétendez reconstruire le travail caché des âmes, ah ! c'est alors que le danger commence.

DU RYER

Croyez-vous que je ne devine pas les malentendus d'où vous êtes sortie blessée, découragée, désespérée ? sans doute vous n'étiez pas suffisamment armée pour la lutte qu'il vous a fallu soutenir.

FRANÇOISE

Qu'il me suffise d'avoir résisté à la contagion de la foi. Vous pouvez bien me mépriser.

DU RYER

Moi vous mépriser ? Non, non, et si je déplore de voir perdues pour notre cause les forces de votre intelligence... (sourire ironique de Françoise). Pourquoi riez-vous ? Vous n'avez jamais compris combien je vous admirais.

FRANÇOISE

J'étais la bonne élève laborieuse, enthousiaste même, et qui à l'occasion rend confiance au maître découragé. Soit, peut-être ai-je été cela.

DU RYER

Vous avez été plus que cela.

FRANÇOISE

Non, car vous n'avez jamais... (elle s'arrête). Maintenant que je ne travaille plus à vos côtés, je n'existe plus pour vous.

DU RYER

Qu'en savez-vous ?

FRANÇOISE

Ne vous montez pas la tête. Si vous aviez jamais éprouvé pour moi plus que cette estime complaisante où il y avait de la vanité, — j'étais votre élève — vous vous seriez douté...

DU RYER

Voilà que vous vous arrêtez encore. Pourquoi ?

FRANÇOISE

Mon pauvre ami, si vous voyiez quelle drôle de tête vous faites en ce moment ! vous avez le regard intrigué d'un enfant qui ne sait pas s'il a envie ou s'il a peur de savoir.

DU RYER

Né vous arrêtez pas au seuil de...

FRANÇOISE

Vous alliez dire de l'aveu ; pourquoi pas de la déclaration, pendant que vous y êtes ? vous ne manquez pas de fatuité !

DU RYER

Ayez pitié de moi. Vous ne pouvez pas savoir si, par ces seules réticences, vous ne m'avez pas déjà fait beaucoup de mal.

FRANÇOISE

Enfin dites-moi carrément ce que vous supposez ! Est-ce que vous vous figurez de bonne foi que je vous ai aimé ?

DU RYER, simplement.

Oui.

FRANÇOISE

Eh bien, c'est vrai. Ne dites rien, vous allez gâter votre oui, c'était un oui d'enfant.

DU RYER, à mi-voix.

J'éprouve comme un vertige, à la pensée de ce qui aurait pu être.

FRANÇOISE

Rien n'aurait pu être : vous étiez marié (un silence).

DU RYER

Vous vous jouez atrocement de moi, ce n'est pas possible. Ce n'est qu'une cruauté de plus.

FRANÇOISE

Il y a des vérités qui font mal. Vous ne pouvez pas savoir ce que vous m'avez inspiré. Si je vous disais certains détails...

DU RYER, puérilement.

Ne les dites pas.

FRANÇOISE

Quand j'allais chez ma tante, je me rappelle, je faisais un détour pour passer devant votre maison, et alors... (changeant de ton). En somme tout cela, ce n'est que le premier amour de la pensionnaire pour son maître. Phénomène connu, vous savez, et même des plus ordinaires. Il n'y a rien dans cette historiette qui mérite de retenir votre attention (avec ironie), si ce n'est que vous en avez été le héros.

DU RYER

Mon Dieu, quel intérêt avez-vous à me dire tout cela maintenant ?

FRANÇOISE

Pas fort pour un psychologue ! vous ne comprenez pas qu'il y a des expériences qui tentent ?

DU RYER, tristement.

J'avais donc raison, ce n'était pas vrai.

FRANÇOISE

Vous êtes fatigant. Je vous dis que rien n'est plus vrai, demandez à mon amie Antoinette.

DU RYER

Vous lui avez dit !

FRANÇOISE

Et puis encore une fois, qu'est-ce que cela peut vous faire, du passé aussi passé que cela ? (Avec une bonté voulue.) Voyons, vous n'allez pas maintenant vous faire des idées, vous hypnotiser sur ce pauvre épisode, vous un homme heureux, un homme raisonnable, un savant ! (Du Ryer a un mouvement impatient.) Je ne devais pas être la seule, vous savez ; la petite Aubier...

DU RYER

Une chose seulement me console ; vous me trouverez affreusement ridicule, si je la dis.

FRANÇOISE

Dites toujours.

DU RYER

Eh bien, il me semble que si je vous étais devenu tout à fait indifférent, vous ne m'auriez pas raconté cela (se reprenant) ; c'est-à-dire...

FRANÇOISE

Trop tard, mon ami, vous avez irréparablement gaffé. (Durement.) Mais vous ne voyez donc pas qu'on

pourrait donner de mon aveu une autre interprétation, un peu moins favorable à votre amour-propre ?

DU RYER

Je ne vous comprends pas.

FRANÇOISE

Réfléchissez. Il y a quelque présomption de votre part à attribuer à un restant d'amour ce qui peut aussi être dû à... (elle s'arrête). Inutile de vous expliquer après tout. Vous seriez toujours libre de ne pas me croire.

DU RYER

On dirait que l'affreux besoin de faire souffrir vous possède en ce moment. Vous ne savez plus vous-même quelle est votre vraie pensée, et vous ramassez comme des cailloux toutes les paroles qui font mal pour me les jeter à la figure... Et pourtant, il me semble que je lis en vous. Vous êtes venue ici avec le dessein bien arrêté de me ridiculiser, et cette fièvre que vous allumez en moi, vous ne l'attisez que pour me bafouer. Je vois clair maintenant, et je souffre. Vous êtes arrivée à vos fins, vous avez fait de moi ce que vous vouliez. Il me semble que vous avez tué en moi toute force et toute certitude.

FRANÇOISE

Cela épousse très vite la certitude, vous verrez ; et puis vous n'en avez besoin que trois heures par semaine.

DU RYER

Ne feignez pas de ne pas me comprendre. Il ne s'agit plus de nos idées, il s'agit de nous-mêmes. Je vous adore et je vous déteste, je vous...

FRANÇOISE, avec gravité.

Mon ami, voyez-vous qu'enfin de toutes ces phrases, de toutes ces nuées qui nous séparaient, une sorte de lueur, une sorte de vérité a jailli ? Elle est bien humble, hélas ! humilions-nous pourtant devant elle. Cet obscur appétit que je lis en vous, — si vous saviez comme vos yeux ont changé depuis une heure ! — cette espèce de prestige enfantin dont vos naïvetés même vous parent en ce moment, tout cela est éphémère, tout cela est médiocre, mais tout cela est vrai. Votre présomption et votre science sont là comme des jouets cassés. Il n'y a plus en présence que deux corps périssables qui se convoient et qui s'appellent. Mon ami, ayons du moins le courage affreux de savoir que nous ne sommes que cela, le courage d'oser n'être que cela. Nous ne reculerons plus, vous le sentez comme moi. Avant d'entrer dans cette ombre qui nous sollicite, nous nous devons à nous-mêmes de l'éclairer un moment. Je suis venue vous apporter une dernière lumière. Avez-vous bien regardé ?

DU RYER, à voix basse.

Oui.

FRANÇOISE

Il n'y a donc plus qu'à l'éteindre. Et maintenant...
Elle se lève.)

DU RYER

Quand vous reverrai-je, Françoise? (Françoise a
un geste vague.)

DU RYER

M'aimez-vous?

FRANÇOISE

Il ne faut plus interroger. Je vous ai dit que la
lumière était éteinte.

Rideau.

ACTE V

A Paris, chez les Launoy, même décor qu'au deuxième acte.
Un jour de printemps ; il est 5 heures.

SCÈNE I

GÉRARD, puis OLIVIER

Au lever du rideau Gérard est seul : il est assis dans un fauteuil et regarde une photographie. On a pris le thé ; et la table-guéridon n'est pas encore desservie. La porte s'ouvre, Gérard remet précipitamment la photographie sur la table.

GÉRARD

Bonjour, Olivier. Tu reviens de la gare ?

OLIVIER

Oui, mais il faut que je parle à Françoise, où est-elle ?

GÉRARD

Dans sa chambre, avec sa mère et M^{lle} Raymond.
Je crois qu'elle essaye un chapeau. Assieds-toi et
causons un peu (il jette à Olivier un regard affectueux).

OLIVIER, tirant sa montre.

Oui, j'ai le temps. Sais-tu que je te trouve très changé ? Tu as repris des couleurs, tu n'as plus les traits tirés ; jusqu'à ta voix qui n'est plus la même.

GÉRARD, avec émotion.

C'est vrai ?

OLIVIER

Et ce changement a dû être très rapide ; car la lettre que m'a écrite maman le soir de son arrivée à Montana respirait le découragement. Il y a de cela moins de deux mois.

GÉRARD

Six semaines seulement.

OLIVIER

Et comment te sens-tu aujourd'hui ?

GÉRARD

Vers le milieu de la journée je suis vraiment bien. Il m'a semblé au dernier examen que mon cœur préoccupait un peu le médecin, mais cela ne doit rien être.

OLIVIER

Tu n'as plus jamais de température, même le soir ?

GÉRARD

Non, depuis quinze jours.

OLIVIER

Je regrette seulement que vous ne soyez pas restés quelques semaines de plus là-bas, car c'est sûrement l'effet du séjour qui se manifeste maintenant.

GÉRARD

Nous ne pouvions pas rester plus longtemps ; le dégel approchait ; et puis tu ne te fais aucune idée de la tristesse de ce pays. Jamais cette vie de la lumière que j'aime tant, et dont elle a si grand besoin.

OLIVIER, surpris.

Françoise ?

GÉRARD

Elle souffrait de cette nature sinistre.

OLIVIER

Je croyais pourtant que le soleil des cimes...

GÉRARD

Non, non ; c'est dans le midi seulement que la lumière est joyeuse et ranime. Le midi !... Là-bas je guérirai tout à fait.

OLIVIER

Gérard, je suis si heureux de te voir enfin aspirer à la santé ; c'est là pour moi le meilleur des symptômes, cet élan vers la guérison. Autrefois, tout en admirant ta sérénité, je souffrais de te voir si résigné... Tu souris étrangement : pourquoi ?

GÉRARD

Ne parlons pas d'autrefois... Je suis joyeux que tu sois auprès de moi, Olivier. Tu viendras nous voir là-bas, n'est-ce pas ? aux vacances ?

OLIVIER

Oui, je ferai mon possible pour aller vous retrouver.

GÉRARD

Je te regarde avec toute mon âme... Qui sait ? Si le destin voulait que je ne te revisse pas !... Quelle douceur et quelle foi dans tes yeux !

OLIVIER

Hélas ! tu le sais, je n'ai pas de foi. Que n'ai-je tes certitudes ? Maman m'a parlé de ce missionnaire que vous avez rencontré là-bas.

GÉRARD

Un homme admirable. Tu l'aurais aimé. Il m'a dit mainte chose profonde, et l'on voyait sa vie au bout de chacune de ses paroles (un silence). Que cela est loin déjà !

OLIVIER

Gérard, je voudrais croire et je ne puis pas. Si je vais vous retrouver, tu me laisseras te dire mes doutes.

GÉRARD

Je ne suis pas de ceux qui savent répondre... Ne tourne pas vers moi ton visage anxieux (avec trouble) ; d'autres sont plus dignes que moi de ta confiance et de ton respect.

OLIVIER

Non, non.

GÉRARD

Mon âme est moins pure que tu ne crois (un silence ; il regarde Olivier). Sais-tu que tu as changé, toi aussi ? (A mi-voix.) Dis-moi, il n'y a rien de neuf dans ta vie ?...

OLIVIER, pour détourner l'entretien.

Tiens, cette photographie de toi ? Elle n'était pas ici autrefois.

GÉRARD, avec embarras.

Ta mère avait perdu l'ancienne ; je lui donnerai celle-ci tout à l'heure (un silence ; Olivier va à la fenêtre et regarde). Viens près de moi. Je ne puis encore parler si fort. (Olivier se rapproche.) Alors tu ne veux rien me dire de toi ?

OLIVIER

C'est qu'il n'y a rien à dire.

GÉRARD

Tu es à l'âge où il vous semble qu'il n'arrive rien ; et pourtant c'est alors que tout se prépare.

OLIVIER

Mon travail me prend presque tout mon temps.

GÉRARD

Ah ?

OLIVIER

Cela ne doit pas t'intéresser.

GÉRARD

Pourquoi ?

OLIVIER

Il me semble que tu dois vivre si loin de tout cela !

GÉRARD, avec émotion.

Nul homme ne peut se maintenir dans l'éternel.

OLIVIER

Tu ne parlais pas ainsi, autrefois.

GÉRARD

C'est possible. Alors j'en ne prévoyais guère...

OLIVIER

Que veux-tu dire ?

GÉRARD

Mieux vaut que tu ne comprenes pas (un silence).
Olivier, tu es chaste ?

OLIVIER, röttglssänt, à mi-voix.

Tu le sais bien.

GÉRARD

Je t'aime ainsi.

OLIVIER

Je ne comprends pas l'émoi qui est dans ton cœur. Jadis...

GÉRARD

Oui, jadis...

SCÈNE II

LES MÊMES, FRANÇOISE, ANTOINETTE,
MADAME THOURET

FRANÇOISE, à Olivier

Tiens, je ne savais pas que tu étais ici, Olivier.
Eh bien ! ces billets ?

OLIVIER

Il n'y a plus de places dans le rapide de samedi ;
mais vous trouverez ce que vous voulez dans ce-
lui de dimanche. J'ai tenu à te consulter avant de
retenir.

FRANÇOISE

Je crois qu'il faut se résigner à retarder d'un
jour, alors.

MADAME THOURET

Vous n'êtes pas à un jour près.

OLIVIER

J'irai tout à l'heure retenir les places.

FRANÇOISE

Prends d'abord une tasse de thé ; je suis sûre que Gérard n'a même pas pensé à t'offrir quelque chose. Et puis tu viens dîner, n'oublie pas. Antoinette ne sera pas des nôtres, parce que l'ennuyeux individu auquel elle s'apprête à donner sa main...

ANTOINETTE

Dis donc, ne te gêne pas.

OLIVIER

Laissez donc : vous êtes enchantée qu'on le bêche devant vous.

ANTOINETTE

Mes sentiments vous regardent pas.

MADAME THOURET

Votre fiancé me plaît beaucoup ; nous avons causé toute la soirée avant-hier.

ANTOINETTE

Si vous lui avez parlé placements, cela ne m'étonne pas.

MADAME THOURET

Je trouve qu'il a sur la vie des idées très raisonnables ; il a le sens des responsabilités qui pèsent sur un jeune ménage.

ANTOINETTE, avec effroi.

A ce point-là !

MADAME THOURET

Il n'est pas de ceux qui se lancent dans le mariage sans avoir réfléchi, et se laissent aller à un entraînement.

FRANÇOISE

On sait assez qu'Antoinette fait un mariage de convenance. Nous n'avons pas besoin de le lui rappeler encore.

MADAME THOURET

Les mariages de raison...

GÉRARD, nerveux.

Mère, allez-vous nous répéter que ce sont les seuls qui réussissent ?

ANTOINETTE

Comment ! vous condescendez à prendre part à une discussion aussi profane ? Je ne vous sais du reste aucun gré de votre intervention ; car si vous me prédisez le divorce au bout de six mois...

MADAME THOURET

C'est effrayant ce qu'il y a de divorces en ce moment !

GÉRARD, à Antoinette.

Pour que je puisse vous prédire le divorce, il faudrait d'abord qu'à mes yeux votre mariage existât.

ANTOINETTE

Et pourquoi n'existe-t-il pas ? est-ce faute de bénédiction ecclésiastique ?

GÉRARD

Ce que ma belle-mère appelle un mariage de raison, pour moi n'est pas un mariage.

ANTOINETTE, avec un geste de menace.

Vous n'allez pas nous parler de l'union mystique les âmes !

GÉRARD, avec tristesse.

Non, je ne vous opposerai pas l'exemple de ces êtres qui ne veulent pas même être loués par nos bouches profanes (Olivier lève la tête et le regarde douloureusement). Le désir charnel de deux créatures qui brûlent de s'appartenir est encore peut-être une justification.

ANTOINETTE, à Françoise.

Dis donc, Françoise, ton mari s'humanise, il me semble.

FRANÇOISE, dont le trouble est visible.

Je n'ai pas fait attention.

GÉRARD, à Antoinette.

Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Il n'est pas d'amour charnel qui ne soit obscurci par l'ombre d'un autre amour, qui ne soit attristé par le regret d'un paradis perdu.

ANTOINETTE

Je vous retrouve.

FRANÇOISE

Laisse...

ANTOINETTE

Non, continuez, c'est très intéressant.

OLIVIER

Ne voyez-vous pas qu'il souffre ?

MADAME THOURET

Gérard, ménagez-vous !

GÉRARD

Mais il reste, caché au fond du plus trouble désir, comme le pressentiment d'une transfiguration... Ce serait trop affreux si pour celui qui s'est réveillé au monde, il n'y avait pas de promesse de délivrance.

ANTOINETTE

Vous redevenez sibyllin. Et moi, alors, parce que je fais un mariage raisonnable... (plaisantant) c'est très triste, vous savez. Si je m'étais doutée de la révélation qui m'attendait ici, je ne serais pas venue.

MADAME THOURET

Laissez donc, mon enfant. Je ne comprends rien à ce que raconte Gérard... Mais je puis vous garantir que les mariages comme le vôtre sont souvent ceux qui tournent le mieux.

ANTOINETTE

Chère Madame, vous me rendez courage... (aux autres). Vous voyez, M^{me} Thouret a bon espoir.

GÉRARD

Pourquoi ne seriez-vous pas ce qu'on est convenu d'appeler heureuse ?

ANTOINETTE

C'est déjà bien joli. Je tâcherai de me contenter de cela.

GÉRARD

Mais quand je pense à tout ce que vous ne connaissez pas !

OLIVIER, riant.

Tu n'en sais rien. Il y a d'heureuses rencontres.

ANTOINETTE

Allez toujours.

OLIVIER

Je vous ai choquée ?

ANTOINETTE

Vous ne voudriez pas !... Eh bien ! je vais peut-être vous étonner : cela m'ennuierait beaucoup de tromper mon mari.

MADAME THOURET

Mais voyons ! qu'est-ce que c'est que des idées-là ?

GÉRARD

Tout cela n'importe pas. L'homme que vous épousez sans amour peut-il prétendre à votre fidélité ?

ANTOINETTE

Vous allez bien, vous autres mystiques, quand vous vous y mettez.

FRANÇOISE

Voyons, Gérard !

MADAME THOURET, à mi-voix.

Tu sais qu'il est transformé.

FRANÇOISE, à elle-même.

Transformé !

MADAME THOURET

Il y a plus de six mois que je ne l'ai vu aussi bien.

FRANÇOISE, qui ne dissimule plus son angoisse.

Vraiment !

MADAME THOURET

Pour moi ce n'est plus qu'une question de patience.

FRANÇOISE, essayant peser sur elle le regard d'Olivier.

Gérard ! Pour moi ne sortirais-tu pas un peu avec Olivier ? Tu pourrais même t'asseoir au Luxembourg. Le temps est très doux, ce soir.

OLIVIER, tirant sa montre.

Peut-être vaut-il mieux que je parte, en effet. Le bureau pourrait être fermé.

GÉRARD

Je t'accompagne (ils sortent ensemble).

MADAME THOURET

Je vais mettre mon chapeau, moi aussi. J'ai un bridge à six heures avec ton oncle Anatole, et il n'admet pas qu'on soit en retard.

Elle sort.

SCÈNE III

FRANÇOISE, ANTOINETTE

ANTOINETTE

Ton mari m'a beaucoup amusée.

FRANÇOISE

Ah ?

ANTOINETTE

Oui, je trouve qu'il a mis de l'eau dans son vin.

FRANÇOISE, gauchement.

Je ne discute jamais avec lui.

ANTOINETTE

Et puis il devient romantique... c'est drôle comme vous êtes tous romantiques ; vous mettez de grandes lettres à passion, à amour ; je ne parle pas de ta mère, naturellement.

FRANÇOISE

Oui, maman...

ANTOINETTE

On dirait que tu as quelque chose.

FRANÇOISE

Absolument rien.

ANTOINETTE

Nous ne nous serons guère vues pendant votre séjour. J'ai regretté que tu ne fusses pas libre hier après-midi.

FRANÇOISE, vivement.

Gérard avait besoin de moi ; je ne pouvais le quitter.

ANTOINETTE

Au physique il est transformé.

FRANÇOISE

Oui.

ANTOINETTE

Ce qui explique peut-être...

FRANÇOISE

Cela se pourrait.

ANTOINETTE

Tu m'as comprise tout de suite.

FRANÇOISE

Ce n'était pas difficile.

ANTOINETTE, après l'avoir regardée.

Tu me caches quelque chose, n'est-ce pas ?

FRANÇOISE, avec impatience.

Combien de fois faudra-t-il te répéter que je n'ai absolument rien !

ANTOINETTE

Tu es nerveuse.

FRANÇOISE

Je suis lasse. J'ai dû beaucoup payer de ma personne là-bas. Et l'on ne sent la fatigue qu'après (M^{me} Thouret entre).

MADAME THOURET

Je suis prête. M'accompagnez-vous, Antoinette ?

ANTOINETTE

Je reste encore quelques minutes avec Françoise.

MADAME THOURET, à sa fille.

Peut-être passerai-je un instant demain vers cinq heures.

FRANÇOISE, vivement.

Non, je serai rue Vivienne, chez la couturière.

MADAME THOURET

Tiens, je croyais qu'elle avait déménagé.

FRANÇOISE

Oui, c'est vrai, je voulais dire boulevard Malesherbes. Viens plutôt dîner.

MADAME THOURET

Bon, au revoir (elle sort).

ANTOINETTE

Ta mère a bonne mine, l'altitude lui a réussi. Dis donc, tu as retrouvé à Montana ton béguin de jadis (ironiquement), le professeur Du Ryer ?

FRANÇOISE

Oui. Je l'ai vu très peu. Sa femme est une oie. Je ne comprends pas qu'on épouse cela.

ANTOINETTE

En d'autres termes le professeur Du Ryer a baissé dans ton estime.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHARLES MORIN

CHARLES (après avoir serré la main à Antoinette et à Françoise).

Je vous savais de passage à Paris, et j'ai tenu à venir prendre des nouvelles de M. Launoy.

FRANÇOISE

Mon mari est mieux, sensiblement mieux. Mais nous repartons dans trois jours.

CHARLES

Je suis heureux d'apprendre...

FRANÇOISE

Et les Giotto de l'Arena ? cela marche, votre livre ?

CHARLES

Comment savez-vous ?

FRANÇOISE

Tenez-vous au secret ?

CHARLES

Ah ! je devine. C'est excellent M. Du Ryer vous a dit... Il va toujours bien M. Du Ryer ?

FRANÇOISE

Je le suppose.

CHARLES

Allons ! tant mieux.

ANTOINETTE

C'est toujours votre bête noire ?

CHARLES

Mais je ne lui veux aucun mal, je vous prie de le croire. Je ne l'ai d'ailleurs rencontré que deux fois en tout, dont une ici.

FRANÇOISE

Vous avez été insupportable ce jour-là ; je me rappelle votre sortie sur la conversion de saint Paul.

ANTOINETTE

Sérieusement vous le croyez bien dangereux, ce pauvre M. Du Ryer ?

CHARLES

A aucun degré. Ses doctrines trouveront toujours un antidote dans le sens commun.

ANTOINETTE

Comment ? vous, vous prônez le sens commun ?

CHARLES

Le sens commun est un étourneau, mais un étourneau fort inoffensif. Comment irez-vous jamais lui persuader qu'il y a forcément alternative entre les explications viscérales de M. Du Ryer et le mysticisme le plus transcendant ?

ANTOINETTE

Je ne comprends pas, vous . vez.

CHARLES

Dieu existe, ou il n'existe pas ; c'est très simple. Mais l'effort de l'humanité, depuis qu'on raisonne, a été d'échapper à ce dilemme : elle croit y avoir réussi — au prix de quelles contradictions ! et tous vos pédants n'y changeront rien.

FRANÇOISE

N'espérez pas nous bloquer dans vos dilemmes fictifs. Les destinées se rencontrent et se divisent

comme les eaux ; je ne crois pas à une source commune d'où elles émaneraient. Libre au savant d'appeler nécessité les hasards qui les mènent. Pour moi...

CHARLES, à Françoise.

Vous avez fait du chemin. Mais vous êtes revenue à la sagesse des hommes ; seulement ce que vous nommez hasard ils l'appellent liberté.

ANTOINETTE

Au fond tout cela n'est qu'une question de mots.

FRANÇOISE, à Charles.

A quoi bon discuter ? vous ne me convaincrez pas plus que vous ne vous êtes convaincu vous-même.

CHARLES

Alors vous me prenez pour un vulgaire sophiste ?

FRANÇOISE

Pour un amateur de paradoxes, tout au moins.

CHARLES

Mais c'est absolument faux ; je vous garantis que l'autre jour au Brera, ou hier, pendant que j'écoutais l'« Enchantement du Vendredi Saint »...

FRANÇOISE

Oui, c'est bien cela.

ANTOINETTE

En tous cas, les volontés de Dieu, si tant est qu'elles existent, ne sont pas de celles qui se constatent. Nous n'avons donc pas besoin de nous en préoccuper.

FRANÇOISE, prêtant l'oreille.

Je crois que j'entends mon mari. Je vous demande pardon... (Elle va à la porte.) Gérard !

CHARLES, à Gérard qui entre.

Je suis heureux d'apprendre combien vous allez mieux (il lui serre la main.) Je regrette de ne pouvoir rester.

FRANÇOISE

Vous partez déjà ?

CHARLES

Il le faut, un rendez-vous...

FRANÇOISE, à Antoinette qui s'est levée.

Toi aussi, tu nous quittes ? Reste encore un peu.

ANTOINETTE

Non, il est tard. Quand te reverrai-je ? (Elle sort avec Charles et Françoise).

SCÈNE V

FRANÇOISE, GÉRARD

(Françoise revient au bout d'un instant et va à Gérard qui est debout près de la fenêtre.)

FRANÇOISE

Comme tu rentres tôt ! Tu ne t'es pas assis au Luxembourg ?

GÉRARD

Non, je n'en avais pas la patience (il semble attendre une question qui ne vient pas.) J'ai accompagné Olivier un bout de chemin, puis je suis revenu par un détour. La soirée est admirable.

FRANÇOISE

Le ciel était plus beau tout à l'heure.

GÉRARD

On jouit d'exister ce soir (un silence).

FRANÇOISE

Je trouve que tu as eu tort de marcher tout le temps. Tu devrais t'étendre maintenant. Je vois à ta figure que tu es un peu fatigué.

GÉRARD, un peu énervé.

Non, tu te trompes.

FRANÇOISE

Avec cela tu es nerveux. Nous avons eu du monde toute l'après-midi, et j'ai déjà remarqué que cela ne te réussissait pas.

GÉRARD

Pourquoi me traites-tu en malade, maintenant que je suis presque remis?

FRANÇOISE

Tu as encore besoin de beaucoup te ménager. Il ne faut pas vouloir aller si vite. (Un temps.) Je ne t'ai pas fait de peine?

GÉRARD

Je t'assure que je me sens comme a... refois.

FRANÇOISE

Tant mieux; mais il ne faut pas compromettre ce beau résultat.

GÉRARD, de plus en plus nerveux.

Ne parle pas ainsi. Je ne suis plus malade.

FRANÇOISE, soumise.

Bien (un silence).

GÉRARD, allant au piano.

Tout à l'heure j'étais obsédé par une phrase de Debussy; tu te souviens? (il cherche le thème au piano)

Et les soirs au balcon, chargés de vapeurs roses,

et puis surtout ce qui vient après, oh! cette phrase :

Que ton sein m'était doux! que ton cœur m'était bon!

Tu te rappelles?

FRANÇOISE

Oui.

GÉRARD

Tu le chantais autrefois, il me semble.

FRANÇOISE

Tu sais bien que je ne chante plus. Et puis, — je le dis tout de même — tu as tort de t'exciter sur cette musique-là, elle fait mal aux nerfs.

GÉRARD

Tu ne sens donc pas la suavité de cette résolution? (Il répète la phrase au piano.)

FRANÇOISE

Maintenant fais-moi un plaisir : étends-toi un peu.

GÉRARD

On a sonné! (Il va vivement à la porte du fond; et d'une voix étouffée.) Marthe! Vous direz que nous n'y sommes ni l'un ni l'autre.

FRANÇOISE, à voix basse.

Comment, voyons! (Ils se taisent, on entend la porte de l'antichambre qui se referme, elle va à la porte). Marthe, qu'est-ce que c'était?

LA FEMME DE CHAMBRE

M^{me} Gauvin, Madame.

FRANÇOISE

Merci (elle revient à Gérard). Tu entends ? c'était Lucie. Elle dira à maman qu'elle ne nous a pas trouvés, et alors... c'est ridicule ; je vais la rappeler.

GÉRARD, le retenant.

Non, n'y va pas. Je veux rester seul avec toi.

FRANÇOISE

Mais qu'est-ce que Lucie ira supplier quand elle saura...

GÉRARD

Cela m'est égal.

FRANÇOISE

Tu es fou... Je ne sais pas ce qui te prend (sa voix s'altère). Tu n'es plus le même.

GÉRARD, les yeux fixes.

C'est vrai, je ne suis plus le même.

FRANÇOISE, cherchant à se reprendre.

Tu me fais beaucoup de peine, oui, beaucoup, et cette nervosité ne peut pas être un bon signe.

GÉRARD, avec un geste.

Je t'en prie.

FRANÇOISE

Je regrette vivement que nous ne partions pas dès demain. L'air de Paris, et toutes ces visites...

GÉRARD

N'affecte pas de me traiter en malade.

FRANÇOISE, avec inquiétude.

Que veux-tu dire ?

GÉRARD

Rien de plus que ce que je dis.

FRANÇOISE, après l'avoir regardé.

Pardon, mon chéri, si je t'ai blessé (elle l'embrasse). Crois-tu donc que je ne me réjouisse pas de te voir aller mieux ?

GÉRARD

Je sais...

FRANÇOISE

Étends-toi, et je viendrai m'asseoir tout près de toi (il s'étend sur le divan ; elle s'assied sur le bord, elle le caresse.)

GÉRARD, heureux.

Françoise !

FRANÇOISE

Ne parle pas. C'est bon ? Il lui passe le bras autour du cou. Ne me décoiffe pas !

GÉRARD

Je t'aime !

FRANÇOISE

J'espère bien que ce n'est pas du nouveau ; et ce n'est pas la peine de me dire cela d'un ton éperdu (un silence). Dans cinq minutes il faudra que j'aille dire un mot à la cuisine.

GÉRARD

Non.

FRANÇOISE

Comment, non ?

GÉRARD

Pourquoi fais-tu semblant de ne pas me comprendre ? Oui, pourquoi ?... Je t'aime... comme tu m'as aimé jadis.

FRANÇOISE

Mais tu me bouleverses, mon chéri.

GÉRARD

Pourquoi feins-tu l'étonnement ? depuis que nous sommes ici, il n'y a pas un de mes gestes, pas un de mes regards qui n'ait dû t'apprendre la vérité. Il y a des signes auxquels une femme — une femme comme toi — ne se trompe pas.

FRANÇOISE

Ces signes, pouvais-je être sûre de les bien comprendre ? un tel changement était-il vraisemblable ?

GÉRARD

Tu préférerais l'ignorer.

FRANÇOISE

Ne devais-je pas t'épargner des questions ou des allusions douloureuses, blessantes peut-être ?

GÉRARD

Tu n'as pas toujours été si discrète. Ta prudence insolite s'explique mal.

FRANÇOISE

Que veux-tu dire ? il y a dans tes paroles comme un reproche.

GÉRARD

De l'inquiétude seulement. Non, je ne t'en veux pas d'avoir rouvert en moi les sources que je croyais taries...

FRANÇOISE

Moi ?

GÉRARD

C'est toi qui par tes aveux réveillais en moi la nostalgie de l'amour, puis l'amour même ; c'est toi qui, évoquant celui que j'avais été pour toi, m'ins-

piras le désir morbide de redevenir un amant... mais à quoi bon t'expliquer ? je t'aime, et je te veux toute à moi.

FRANÇOISE, avec terreur.

Ainsi les paroles que j'ai prononcées... cette nuit-là... Elles ont germé en toi ?

GÉRARD

Peut-être ne fut-ce que la punition de mon orgueil prématuré. Que j'ai souffert, hélas ! pendant ces quelques semaines !

FRANÇOISE

Moi, j'ai fait cela sans m'en douter ! et au moment même où je pleurais ma défaite, je venais de t'ébranler... Je me souviens de ton calme tandis que je criais ma détresse.

GÉRARD

Il y a dans ta voix une angoisse que je ne comprends pas. Va, oublions, toi tes humiliations et moi mes espérances. Comme tu le disais ce soir-là, nous ne sommes que des hommes, et je ne sais pas résister au désir qui me sollicite... Pourquoi cet effroi sur ton visage ?

FRANÇOISE

Je ne sais pas, je...

GÉRARD

Va, ma pauvre Françoise, je ne comprends que trop.

FRANÇOISE

Non, ce n'est pas cela.

GÉRARD

Tu nies en vain. Tu avais tes raisons pour fermer les yeux. Hélas ! les semaines, les mois de maladie !...

FRANÇOISE

Non, non.

GÉRARD

Mais je t'aime, et je suis jeune et fort comme autrefois (montrant la photographie). Suis-je donc si différent de celui que tu as aimé ?

FRANÇOISE

L'ancienne image ! (Elle éolote en sanglots).

GÉRARD

Pourquoi pleures-tu ainsi ? viens, je veux te rendre le goût des caresses.

FRANÇOISE

C'est toi qui parles ainsi, toi...

GÉRARD

Je n'ai plus de mémoire... Nous sommes seuls... le passé s'est éteint comme un ciel illusoire (il lui passe les bras désespérément autour du cou, puis, d'une voix sourde)... dis-moi... c'est vrai alors ? je te dégoûte ?

FRANÇOISE, dans un cri.

Non, je te jure... (avec égarement) mais nous ne pouvons pas (elle regarde autour d'elle) .. c'est insensé ce brusque désir.

GÉRARD

Brusque ? elle s'est lentement préparée, la fièvre qui me consume.

FRANÇOISE

Tu ne peux pas songer à... ce serait une imprudence... si tu avais demandé au docteur, sûrement...

GÉRARD

Cherche autre chose que ce prétexte. Ce qui use, c'est le désir insatisfait. Toi parler ainsi ! jadis tu n'avais pas de ces craintes. Alors tu aimais... et puis tout cela est absurde. Je veux que tu me dises en face...

FRANÇOISE, avec élan.

Tu ne vois donc pas que tu m'as reconquise ! Le désir qui te bouleverse, mais il est en moi !... ah ! pourquoi faut-il que je te perde à jamais au moment où je te retrouve !

GÉRARD

Que veux-tu dire ?

FRANÇOISE

Je ne puis pas être à toi.

GÉRARD

Explique... pourquoi te défendre ainsi ?

FRANÇOISE

C'est de moi-même que je me défends ! (Désespérée.) Non, ne tends pas vers moi tes pauvres bras que si souvent en rêve j'ai couverts de baisers ! et ce regard, ce regard de tentation ! (Elle détourne les yeux.)

GÉRARD, avec un effroi grandissant.

Qu'est-ce donc qui se dresse entre nous ?

FRANÇOISE

Tais-toi. Je ne puis plus l'entendre, cette voix que j'ai trop aimée.

GÉRARD

Mais qu'est-ce... qu'est-ce enfin ?

FRANÇOISE, à elle-même.

Plus rien — rien que l'ombre et le silence.

GÉRARD

Françoise... je puis tout supposer.

FRANÇOISE, avec lenteur, en accentuant.

Tu peux tout supposer (il s'est levé.) Si bas que je sois tombée, je ne suis pas de celles qui se partagent.

GÉRARD, dans un cri.

Ah ! toi, tu as... Cette infamie ! (Il a un geste de violence.)

FRANÇOISE

Oui, moi, je t'ai trahi ! (Il s'affaisse sur une chaise.) Je le sais, je n'ai pas d'excuse (il lui fait signe de ne pas parler).

Un grand silence.

GÉRARD, la tête dans les mains.

Cette vision... toi et... ne crains pas que je t'interroge... j'en sais assez... j'en sais assez (encore un silence ; il s'absorbe dans ses pensées, puis :) Le mystère est ailleurs.

FRANÇOISE

Je n'ai jamais aimé que toi, je te le jure.

GÉRARD

Crois-tu que je ne le sache pas ? (Silence.)

FRANÇOISE

Parle, accable-moi... mais pas ce silence. Je le sais, j'ai tout mérité (elle se jette à ses pieds ; il lui fait signe de se relever et reste silencieux). Mais pourquoi ne parles-tu pas ? quelle est cette atroce méditation ?

GÉRARD

Quel qu'il soit, tu ne l'as pas aimé ; votre étreinte n'a été que la mêlée de deux corps.

FRANÇOISE, en larmes.

Je ne m'explique pas encore moi-même... cela est arrivé...

GÉRARD, avec une étrange insistance.

Oui, cela est arrivé... cette chose immonde est arrivée (avec un geste expressif, comme pour couper), entre nous.

FRANÇOISE

Crois-tu donc que je n'aie pas honte?... la plus irréparable des folies...

GÉRARD

Mais cette folie avait sa raison,

FRANÇOISE

J'étais égarée, désespérée... tu m'avais repoussée... La première revanche que la vie m'a offerte...

GÉRARD

Ne cherche pas à expliquer... ton crime ne s'explique pas (à voix basse), mais il se justifie. (Avec une sorte de pitié infiniment lointaine.) Relève-toi (il la regarde lentement comme avec un effroi sacré). Marquée ! marquée pour toutes les déchéances.

FRANÇOISE

Non ! pas l'insulte de ton pardon !

GÉRARD

Je n'ai pas à te pardonner... la raison de tes actes est hors de toi.

FRANÇOISE

Non, pas cela !... plutôt la mort !

GÉRARD

Il n'y a pas de mort pour qui n'a jamais été.
(Tombant à genoux.) Mon Dieu, nous ne sommes pas...
et vous êtes.

FRANÇOISE

Je l'ai perdu à jamais. (Un silence, on entend confusément la prière de Gérard; les mots deviennent de plus en plus distincts.)

GÉRARD, en prière.

Vous m'avez tenté, puis vous m'avez sauvé. Voici que vous êtes apparu comme un glaive de feu, et que vous avez tranché le nœud que vous-même aviez formé. Tout est arrivé comme vous aviez voulu... de toute éternité. Mon Dieu, faites que ma voix aille à vous comme une prière d'enfant. Une fois de plus je sens monter en moi la sève des âmes renouvelées.

FRANÇOISE, avec un geste de supplication.

Mais moi, Gérard, moi !...

GÉRARD

Voici que de nouveau j'entends votre voix que rien ne couvre plus. Votre voix est la vie, elle est la certitude.

FRANÇOISE, se frappant la poitrine.

Moi qui souffre...

GÉRARD

Mais j'entends aussi, indistincte et douloureuse, la plainte de ceux qui croient être et ne sont pas. Je devine dans l'ombre leurs gestes éperdus.

FRANÇOISE

N'auras-tu pas un mot, pas un regard de pitié ? rien que cette sagesse insensée... (Gérard la regarde ; la lumière qui le transfigurait s'éteint lentement ; et une expression de lassitude, presque d'assèchement, apparaît sur son visage ; il met la main à sa tempe.) Qu'y a-t-il ? on dirait que tu étouffes ?

GÉRARD, faiblement.

Non, ce n'est rien.

FRANÇOISE

Ah ! j'aime mieux encore ce visage décoloré et ces yeux morts... (il a un sourire étrange ; elle l'embrasse, il se laisse faire).

GÉRARD

Je ne suis pas encore assez fort... ah ! de l'air ! j'étouffe !

FRANÇOISE, l'étendant sur le divan et défaisant son col.

Comme cela ?

OLIVIER, entrant.

Que se passe-t-il ? pourquoi est-il là ?

FRANÇOISE

Il meurt, et c'est moi qui l'ai tué.

OLIVIER

Explique...

FRANÇOISE

Il faut faire quelque chose... le docteur... J'ai la tête perdue...

GÉRARD, d'une voix indistincte.

Non, il n'y a rien à faire... cela va mieux... Olivier... (de nouveau une suffocation).

FRANÇOISE

Nous ne pouvons pas rester ainsi... je te dis qu'il agonise.

GÉRARD, faisant signe à Olivier d'approcher.

Viens...

OLIVIER

Qu'y a-t-il ? (Mimique de Gérard accompagnant des mots qu'on n'entend pas) (avec désespoir.) Je ne te comprends pas.

FRANÇOISE

Il faut... (allant à la porte). Marthe !

GÉRARD, faiblement.

Sauvé... tous les chemins se sont réunis...

OLIVIER

Oui...

GÉRARD

Si tu savais...

FRANÇOISE, à la porte.

C'est vous... écoutez (elle sort pour parler à la femme de chambre).

GÉRARD

Il faut que je te dise... et je ne peux pas... tout ce qui est arrivé... l'accord mystérieux des événements... les voies de la Grâce.

FRANÇOISE, rentrant.

Ne l'écoute pas. Il délire. Rien de tout cela n'est vrai.

OLIVIER, s'agenouillant près de Gérard.

Mais cela est réel.

GÉRARD, lui jetant un regard anxieux.

Alors ?

OLIVIER

Oui, je nie que rien au monde puisse être plus réel que ta croyance... qui fait graviter le monde autour de soi. La force de la croyance est sûrement la mesure de l'être. (Sentant toujours le regard qui pèse

sur lui.) Cela ne suffit pas ? ta foi est réelle à mes yeux comme le rêve et comme la vie.

FRANÇOISE

Tu l'épuises.

GÉRARD, faiblement.

Non, non... encore...

OLIVIER

Elle est plus qu'une vérité ; elle est un acte et une création ; elle est l'idée vivante qui réalise et qui transforme... davantage ? Je sens toujours peser sur moi ton anxiété.

GÉRARD, indistinctement.

Et Lui ?

OLIVIER

Il est l'esprit qui affirme son unité, il est la foi qui se dépasse et se projette... davantage encore ? je ne peux pas... il n'est peut-être que l'exigence suprême des âmes.

GÉRARD, se soulevant péniblement, dans un cri.

Dieu est libre ! (il retombe pesamment.)

OLIVIER, se penchant sur lui.

Gérard ! mon ami !...

FRANÇOISE, désespérée.

Ah ! ce n'est pas possible ! (Elle se jette sur le corps inanimé de Gérard. Un silence pendant lequel on n'entend que ses sanglots.)

OLIVIER, scrutant avec angoisse le mystère du visage pacifié.

Plus rien qu'un regard... Et maintenant, sur la foi de ce regard...

Rideau.

Mars-Avril 1911.